Outre Monde

La croisée de tous les chemins...

Dans ce numéro :

La première pyramide
Texte de Thierry Santander
Illustration de Nathy

Une race particulièrement sotte
Texte d'Elie Darco
Illustration de Cyril Carau

Dernière rencontre
Texte de Sylvain Quainon
Illustration de Fablyrr

Philippe Ward
Interview menée par Thierry Santander

Turn-over
Texte de Julien Louisandre
Illustration d'Alain Mathiot

La voûte céleste est une passoire
Texte d'Anne Lanièce
Illustration de Magali Villeneuve

La croisée des chemins
Article de Cyril Carau sur l'oeuvre de Piet Mondrian

Forget me not
Texte de Menolly
Illustration de Magali Villeneuve

I&co
Texte et illustration de Cyril Carau

L'instant de l'action
Texte d'Alain le Bussy
Illustration d'Annick

Univers 2 - Juin 2006

Edito

A la source de toute inspiration, des travées d'Imaginaire jaillissent de toutes parts, empruntez-les, chers lecteurs, pas une qui ne conduise finalement outre-monde. Ouvrez la revue, lisez ces quelques lignes et vous voici en partance pour cet OutreMonde qui se veut non de lignée pure mais de croisements entre tous les genres…

A la croisée des chemins on fait des rencontres dont on aurait aimé se passer, c'est un démon des âges anciens qui culbute le présent dans *La première pyramide*, apportant chaos et abîmes à ceux qui le croisent.

L'étrangeté sera de mise et lorsque le hasard se fait ponts et chaussées, il se peut que l'entrevue soit insolite, voyez jusqu'où l'on peut en sourire en lisant *Une race particulièrement sotte*.

Avec *Dernière rencontre*, l'errance s'effleure entre mystère et fantasme. Epilogue paradoxal, troublant et mâtiné d'espoir, de la bataille d'Hyleria narrée dans *Le témoin du désespoir*.

Vous découvrirez ensuite l'interview de l'écrivain Philippe Ward, réalisée par Thierry Santander.

Craignez de circuler par quelques routes bien sombres, il y a des chemins qui mènent au pourrissement de toute bonté dans un éternel *Turn-over* de la mémoire humaine.

Puis, avec la gagnante de l'AT « Au carrefour d'outre-monde ou la croisée des chemins », il vous sera donné de plonger dans une nouvelle toute en émotion et en suspense, *La voûte céleste est une passoire*, au-dessus de nos têtes comme à l'intérieur de nous, réside l'opacité des incertitudes.

Des lignes qui se croisent … Il faudra s'arrêter un instant pour tenter de saisir l'ampleur du cheminement pictural du néo-plasticien Piet Mondrian.

Les carrefours d'OutreMonde sont propices à faire des rencontres aussi étranges que merveilleuses. Le souvenir de celles-ci perdurera longtemps, en murmurant *Forget me not*, à votre oreille.

A la croisée des possibles, le rire se fait infernal, le sarcasme divinement envoûtant, car dans *I&co*, les rouages de l'administration ont eu raison des dieux et des démons.

Et pour finir, la croisée des chemins c'est aussi l'accomplissement d'un destin, le début et le fin, c'est la naissance d'un possible, d'un choix, *L'instant de l'action*.

Outre les mots, c'est de couleur et de forme que se parent les pages d'Univers II, grâce aux illustrateurs Annick, Cyril Carau, Fabien Fernandez (Fablyrr), Alain Mathiot, Nathy et Magali Villeneuve (Mierin). Laissez-vous transporter par leur talent.

Et comme de si belles rencontres se doivent d'être contrebalancées par un peu de fiel, vous pourrez faire la connaissance de la Baronne Marie Angélique de Croqueplume de Castelfiel. Il nous faut remercier cette dernière pour avoir si brillamment remplacé son mari, un tantinet souffrant, en recevant et présentant chacun des nouveaux participants.

Chers lecteurs, nous avons œuvré à améliorer la revue en tenons compte de vos critiques et vos remarques. Les auteurs, les illustrateurs et les autres intervenants ont collaboré avec beaucoup d'entrain et de passion. Nous espérons que le résultat sera à la hauteur de l'intérêt que vous nous avez manifesté pour Univers I.

Bonne lecture !

Elie Darco, pour toute l'équipe d'OutreMonde

Sommaire :

La première pyramide 6
Texte de Thierry Santander
Illustration de Nathy

Une race particulièrement sotte 14
Texte d'Elie Darco
Illustration de Cyril Carau

Dernière rencontre 30
Texte de Sylvain Quainon
Illustration de Fabien Fernandez

Philippe Ward 36
Interviewé par Thierry Santander

Turn-over 42
Texte de Julien Louisandre
Illustration d'Alain Mathiot

La voûte céleste est une passoire 56
Texte d'Anne Lanièce
Illustration de Magali Villeneuve

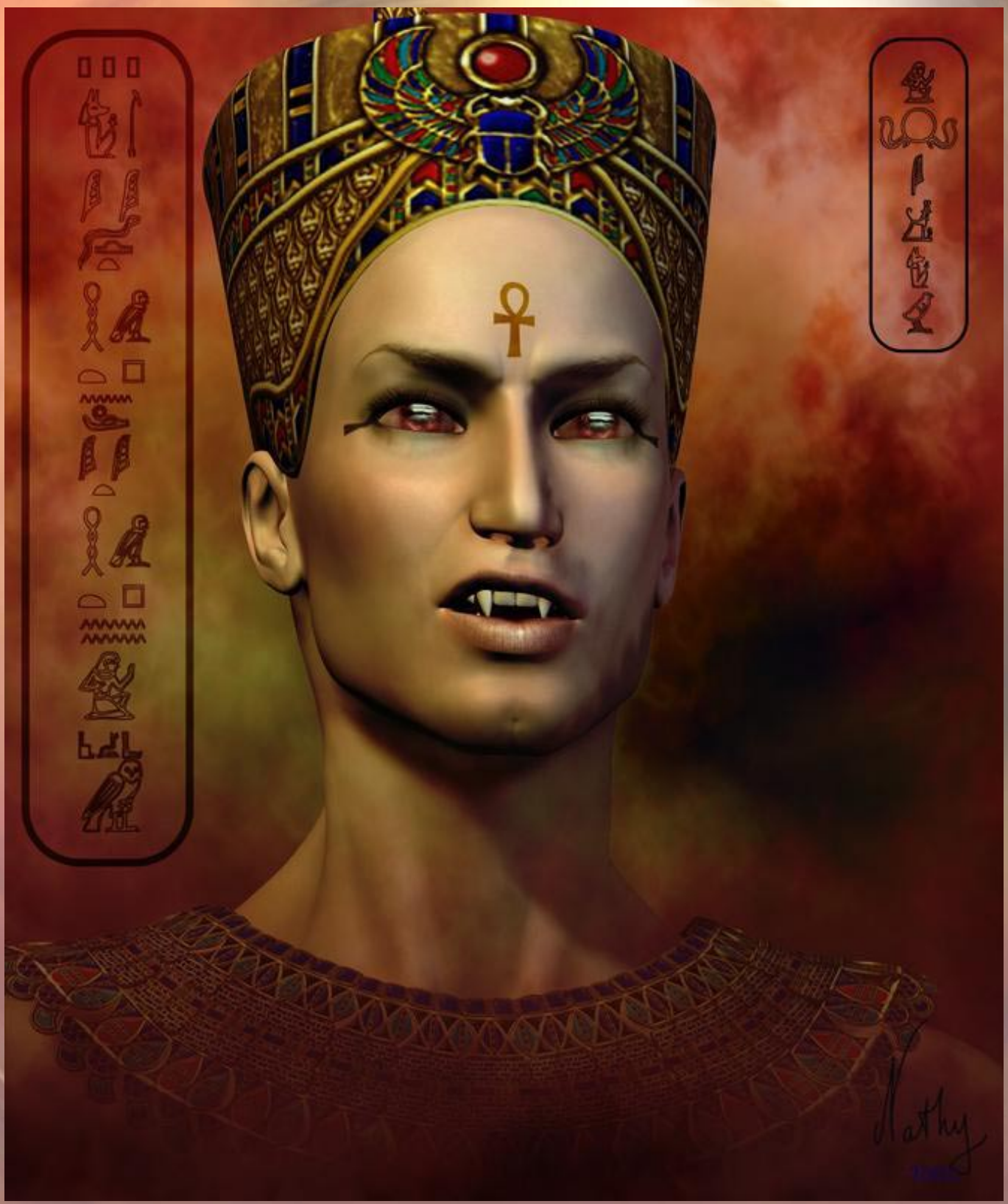
La croisée des chemins 72
Article de Cyril Carau sur l'oeuvre de Piet Mondrian

Forget me not 78
Texte de Menolly
Illustration de Magali Villeneuve

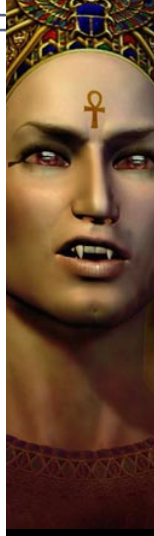
I&co 86
Texte et illustration de Cyril Carau

L'instant de l'action 94
Texte d'Alain le Bussy
Illustration d'Annick

La première pyramide



Texte : Thierry Santander
Illustration : Nathy



La première pyramide

Thierry Santander

J'entendis un bruit lointain, diffus.

Presque un murmure diaphane qui se faufila jusqu'à moi dans un souffle spectral.

Mais il se rapprocha petit à petit, grandit imperceptiblement, et avec lui, ma conscience ressurgit péniblement des abîmes sans noms où je l'avais précipitée.

Dans ma torpeur, je ne pouvais vraiment identifier ces sons, juste les ressentir au fond de moi, mais j'étais en train de m'éveiller, et les sensations devenaient désormais perceptions.

Puis se changèrent en douleurs …

La souffrance qui me dévora fut d'abord purement émotionnelle, car la flamme de mes espoirs se ranimait, comme pour mieux me brûler de sa morsure cruelle. Puis je l'intellectualisais, l'esthétisais, en imaginant de multiples scénarios, tous particulièrement désastreux dans leurs finalités à mon encontre.

Je redoutais que mon cerveau ne soit maintenant trop endommagé, et que ces clameurs ne soient que les reflets de mes souvenirs, des illusions issues de mon esprit destinées à me torturer. Dans le vertige de mon éveil, j'imaginais avec épouvante que tout ceci était bien réel, mais que rien ne viendrait me délivrer en fin de compte.

J'étais si profondément caché, si monstrueusement enseveli sous ces tonnes de pierres taillées par mes bourreaux…

J'avais cru longtemps que l'immortalité était une bénédiction, un don extraordinaire. On m'avait prouvé depuis que cela pouvait se révéler une effroyable malédiction.

C'étaient bien des pas qui résonnaient sur les dalles de pierre.

Ils étaient plusieurs à marcher dans ces couloirs anciens, à l'usure tant de fois millénaire. Mes sens affaiblis étaient à présent capables de dénombrer sept personnes, sept respirations, sept battements de cœurs. Ils utilisaient un langage qui m'était incompréhensible. Mais je ressentais leurs émotions.

Une brise de peur masquée, une vague d'excitation… De la joie aussi, teintée pour certains d'avidité. Sans même les voir depuis mon tombeau de ténèbres, je devinais leurs yeux brillants de convoitise, leurs regards inquiets posés sur des pierres d'un granit qui fût taillé il y a plus de dix milliers d'années.

Mon corps desséché trembla alors d'une fièvre étrange, mon réveil se fit pure souffrance. Des organes atrophiés, plus vieux que certains déserts, reprirent vie, palpitèrent d'une incroyable forme d'existence.

J'avais mal, la douleur était incommensurable, et mes lèvres de charbon craquelées se tordirent d'une souffrance que seule la vie pouvait occasionner. Le cuir qui me servait de peau se tendit sur mes os, alors que mes membres se dépliaient longuement, dans des

spasmes lents et inhumains.

Pour la première fois depuis plus de cent siècles, je me redressai, actionnant des muscles et des tendons plus desséchés que la poussière par ma lente traversée des âges.

La douleur finit par s'atténuer, puis disparaître.

J'observais dans un antique miroir de métal poli ce que j'étais devenu. Mes pupilles rougeoyaient d'une surnaturelle vitalité encore capable de percer les ténèbres, et je détaillais longuement ce cadavre noirci par les outrages du temps, cette ombre que j'étais devenue. Mon ossature démontrait encore les vestiges de l'homme que je fus, de haute taille et de forte stature, mais pour l'instant, mon image était celle d'une momie décrépie, presque vidée de toute sa substance. Mais quand je découvrais mes lèvres, je constatais avec un sinistre plaisir que mes crocs étaient toujours ces poignards terrifiants qui firent frissonner de terreur des milliers d'hommes et de femmes.

Mes ongles étaient encore effilés, des rasoirs aussi durs que des griffes de fauves, et mes yeux incandescents étaient la vision de l'enfer même.

Autour de moi étaient éparpillés les trésors de mon empire, tels que mes déloyaux sujets les avaient déposés. Les perles ruisselaient en abondance de coupes d'or finement ciselées, alors que des jarres dégorgeaient de joyaux multicolores qui auraient payé la rançon de vingt rois.

Mes pensées furent interrompues par l'arrivée des hommes derrière la vaste et épaisse dalle de granit qui scellait mon tombeau. Le temps avait usé de manière irrémédiable les inscriptions qui y étaient gravées, sensées prévenir quiconque oserait me délivrer du sort qu'il imposerait alors au monde. Je ressentis le désespoir de certains des hommes derrière cette barrière, incapables de comprendre les vestiges d'un langage fragmenté et désormais éteint depuis des éons. Mais l'excitation était à son paroxysme, tandis qu'une vague lénifiante de cupidité me traversait, et je m'en abreuvais.

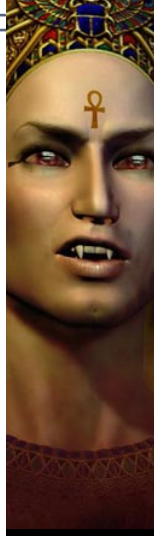
Ils se doutaient que mon tombeau recelait des trésors inestimables, et les désiraient.

Des coups furent portés, de lourds outils maniés.

Ils ouvriraient.
Ils me délivreraient.
Ils mourraient alors, horriblement.

Je me rappelais soudainement comment tout cela était arrivé, tandis que les fragments de ma mémoire s'assemblaient et m'emportaient. Ces résurgences me terrassèrent brutalement, me recouvrirent de leurs présences, et je perdis pied dans mon propre esprit, alors que les images du passé me submergeaient.

Quand la grande Atlantide disparut sous les flots, elle laissa quelques-uns de ses souvenirs fouler le sol des hommes. J'étais l'un de ceux-là, survivant d'une ère de puissance et de beauté comme n'en connurent plus les mortels, et comme ils n'en connaîtront plus



jamais.

Au hasard de mes errances, je m'installais dans une immense vallée aride, mais où un fleuve apportait bienfaits et vie florissante sur ses rivages. Je devins le maître absolu de ce territoire, car les hommes ne pouvaient rivaliser avec moi, et je guidais ce troupeau vers la sagesse et la civilisation. Je leur enseignais l'architecture, la métallurgie, la littérature. Je façonnais à partir de cette glaise inculte un grand peuple, le plus avancé de ces terres où les moins sauvages apprenaient maladroitement à peindre leurs cavernes, chassant leur nourriture avec des lames de silex.

Mais j'étais un maître cruel, et je n'acceptais rien de moins qu'une soumission absolue envers moi, ainsi que pour ceux parmi eux à qui je daignais accorder ma bénédiction, leur offrant une part de mes pouvoirs et de mes dons. Mes enfants et moi régnâmes ainsi pendant de très longs siècles, prélevant notre juste part dans le cheptel que nous élevions et qui nous servait.

Ces ingrats me trahirent alors.

Prétextant construire un monument en mon hommage, ils bâtirent une énorme pyramide qu'ils emplirent de trésors à mon usage. Flatté, je laissais avancer et s'achever cette grande œuvre, voyant dans cet édifice une preuve de la loyauté indéfectible de mes sujets.

J'étais alors aveuglé par mon immense orgueil, ma pire faiblesse.

Mais comment ne pas l'être dans la position où j'étais, que j'occupais, dans ce monde qui était mien ? Je n'avais nul rival, et régnais sans partage.

J'étais un roi éternel, vénéré comme un dieu !

Les autels de mes prêtres s'inondaient de sang à chaque cycle lunaire, alors que la population poussée à l'hystérie hurlait sa dévotion dans une adoration absolue. Mes armées soumettaient nation après nation, façonnant le premier empire de l'histoire des hommes depuis l'engloutissement de la cité majestueuse d'Atlantis dans les ténébreux océans de l'ouest.

Le monde était mien, et il était destiné à me servir.

Comme je me trompais alors…

Une nuit, les prêtres me convièrent à aller visiter l'édifice pour constater l'achèvement des travaux, et je me rendis sur les lieux. Je pénétrai alors dans ce qui me fut présenté comme la salle royale, et soudain les gardes me menacèrent de leurs lances et épieux de bronze ouvragés. Je ris alors de leur naïveté, croyant leur plan des plus idiots. Puis je les massacrais, me repaissant de leur sang rouge avec une folle ivresse. J'avais perçu par mes pouvoirs les effluves sournois d'un complot contre ma personne, qui émergeaient à peine de leurs pensées, de leurs émotions.

Mais je commettais une lourde erreur.

Le piège était la pyramide elle-même, pas ce ridicule attentat qui faisait diversion en cette salle où je les déchiquetais vivants, répandant leurs membres et entrailles avec fureur.

De lourdes et massives portes s'abattirent brutalement, scellant l'ouvrage par des tonnes de pierres taillées, infranchissables même pour moi et ma force inouïe. Les mortels n'auraient pu me tuer ou me vaincre au combat, aussi me piégèrent-ils, dans un lent et patient traquenard, une nasse de plusieurs milliers de tonnes de granit.

Ils avaient emprisonné leur roi, leur dieu, et une part de moi admirait leur audace, tandis que je les maudissais de toute ma vaste colère.

J'appelais alors mes enfants, leur demandant assistance et aide dans cette trahison, mais le soleil s'était depuis levé, et ils gisaient tous dans leurs cryptes sombres, se reposant avant le lever de l'astre lunaire.

Ils n'ouvrirent les yeux que pour assister à leurs fins, alors que d'autres traîtres déversaient sur leurs corps alanguis des huiles enflammées, destructrices.

J'aurais pu survivre à cela, mais pas eux… Mes enfants n'avaient qu'une parcelle de mon pouvoir, et ils périrent dans des embrasements atroces, carbonisés vivants dans une mort odieuse.

Je hurlais ma rage envers ce destin qui me condamnait à écouter les cris de souffrance et d'agonie de ma descendance, tandis que mon sang bouillonnait d'une impuissante colère.

Même ma force immense ne me fut d'aucun secours pour ébranler cette prison titanesque, et je finis par renoncer à toute évasion. Plus rien d'humain ne vint à proximité de la pyramide, qui devint mon unique horizon.

Après quelque temps, je sentis que la folie d'une trop longue solitude me gagnait, et que mes forces déclinaient, aussi je finis par me résoudre à sombrer dans la mortelle torpeur qui me ferait voyager à travers les âges, peut-être jusqu'à la fin des temps. Mon cœur ralentit, jusqu'à ne plus pulser qu'une fois par siècle, et ma chair s'apaisa, conservant une forme de vivacité invisible, enfouie profondément en elle et je rêvais ainsi sans fin…

Puis les murmures vinrent, et me sortirent de ce long sommeil…

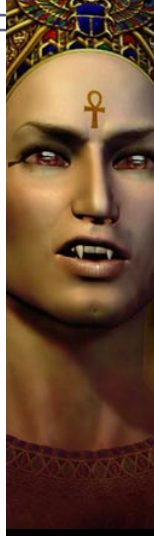
La porte de granit céda alors, me sortant hors de mes songes éveillés.

La lumière d'une lampe inonda ma salle mortuaire pour la première fois depuis des milliers d'années, et ruissela sur moi.

A ma vue, les hurlements commencèrent, tandis que je m'avançais d'un pas vif, tel une vision de cauchemar, vers les hommes qui avaient osé me délivrer. Le cadavre desséché aux yeux de sang qui se précipitait vers eux était une abomination pour leurs esprits étriqués, une folie devenue concrète sortie de l'enfer pour les y entraîner avec furie. Tous reculèrent alors, et certains s'enfuirent même, sauf le premier, figé par une horrible et souveraine frayeur. Un homme robuste, d'une trentaine d'années, qui hurla sans fin tandis que je l'empoignais de mes mains griffues et plongeais sauvagement mes crocs dans sa jugulaire. Le goût du sang que je buvais avec une avidité de rapace raviva en moi les souvenirs de mes chasses d'autrefois, et je me gorgeais de sa sève avec délice et passion. Plusieurs chocs me firent alors vaciller, et je comprenais confusément que deux hommes utilisaient une forme d'arme contre moi, un artefact de métal qui projetait avec violence des objets minuscules qui me transperçaient, brisaient mes os.

Ils usèrent de ces armes bruyantes avec fureur, alors même qu'ils hurlaient de terreur face à moi. Un instant, je fus pris de panique, car dans mon état de faiblesse extrême, je ne pouvais que subir ces chocs destructeurs sans y répondre, sans les faire cesser. Mon corps faible et léger se secouait brutalement et reculait, se déchirait à chaque impact. J'étais impuissant face à cet assaut, et lentement je cédais du terrain, incapable de répliquer ou même de résister. Une peur abjecte me saisit tandis que je perdais pied dans ce combat, et que les ténèbres de la salle mortuaire où j'avais séjourné si longtemps m'accueillaient à nouveau.

Mais leurs armes finirent par se tarir, n'émettant plus qu'un vain cliquetis.



Je me jetais sur eux tel un tourbillon de démence mortelle, tandis qu'ils tentaient de fuir mon courroux. Mon rire assoiffé de sang résonna pour la première fois depuis une éternité, alors que je m'abandonnais à la brutalité d'une onde de violence irrésistible. Je saisis un bras qui se tendait pour protéger un visage, et le brisais entre mes doigts comme du bois sec, tandis que mes griffes ravageaient une figure, l'arrachant littéralement des os faciaux.

Même diminué par des éons, je possédais encore la force et la vitesse des grands félins qui régnaient sur les savanes. Je laissais alors libre court à ma fureur, la laissant me posséder pleinement, dans une explosion de cruauté brutale et sanglante.

Tous moururent d'atroce manière, et leurs corps épouvantablement mutilés jonchèrent les dalles antiques de mon tombeau. Tous apaisèrent ma soif de sang et de chasse jusqu'à la lie, dans les couloirs sombres du vieil édifice de marbre et de granit.

Puis, le silence revint enfin, et ma colère laissa place à la cohérence de mes pensées.

J'appréhendais ce moment, car je l'avais espéré de toute mon âme jusqu'à en perdre quasiment la raison.

J'allais sortir de ma prison.

Je franchis d'un pas mesuré, presque timide, les portes de la grande pyramide, et un ciel étoilé m'offrit la plus belle des visions. Certaines constellations scintillantes avaient changé, mais je reconnaissais ce ciel magnifique et magique qui m'avait bercé jusqu'à mon emprisonnement.

La lune brillait doucement, m'honorant de sa douce et tendre caresse pour la première fois depuis une éternité, et je lui offris mon plus chaleureux sourire.

Un campement se trouvait à quelques centaines de mètres, et j'y décelais quelques vies, des pensées insouciantes. Autour de moi, un désert immense se répandait vers l'infini de l'horizon, et je compris que les sables avaient enseveli ma pyramide au cours des millénaires alors que la sécheresse dévorait les riches et fertiles plaines de mon empire. Seul le vent avait pu libérer l'accès au massif édifice, et le recouvrirait à la prochaine tempête.

J'observais alors mon corps maintenant pleinement régénéré.

Celui-ci avait retrouvé sa splendeur grâce au précieux sang des victimes qui m'avait nourri, et ma chair avait recouvré sa vigueur d'antan. Mes cheveux noirs comme la nuit cascadaient à nouveau librement sur mes larges épaules, et mes bras puissants voyaient leurs muscles se tendre fermement sous ma peau mate. Je savais que mon visage avait retrouvé ses chairs et sa majesté, avec son front dégagé et ses pommettes hautes. Mes yeux étaient toujours semblables à ceux d'un prédateur, bleus et glacés, tandis que mes lèvres pleines s'étiraient en une moue emplie d'une joie gourmande.

J'étais nu et courais maintenant avec souplesse vers le campement.

Les animaux sentirent ma présence instinctivement, comme à l'approche d'un grand fauve, et un chat miaula follement, ses sens débordés par la peur et des réflexes ancestraux.

Ces créatures n'avaient jamais aimé ceux de mon sang, et je ne leur portais guère d'affection en retour.

Si je le trouvais, il mourrait aussi.

Les chameaux s'agitèrent et s'affolèrent, alors que les hennissements de chevaux retentissaient maintenant. Les hommes inquiets se précipitèrent pour calmer leurs bêtes, et moururent par mes mains nues et mes crocs. J'étais l'émanation de leurs cauchemars,

le djinn surgi des sables pour les dévorer, le démon venu pour les emmener hurlant de démence dans des enfers de souffrances ignobles.

Je me repaissais autant de leurs peurs qui exaltaient mes sens que de leur sang si nourricier. Presque tous moururent dans une fuite éperdue, alors que certains osaient avec un courage insensé m'affronter.

Un homme qui avait perdu la raison, aux yeux hallucinés et écumant de bave, se jeta sur moi avec sa lame courbe de nomade, la plongeant inlassablement dans mon torse, pendant que je riais de ses efforts vains, avant de lui arracher les bras et de le vider de son sang bouillonnant. D'autres tentèrent de fuir, et moururent dans des hurlements pathétiques, implorant sans doute dans leurs langues incompréhensibles une pitié et des dieux que je ne connaissais pas, et respectais encore moins.

Le carnage prit fin alors que sortait d'une tente une créature somptueuse.

Une femme, à la peau pâle et claire, et aux cheveux d'or pur, écarta les pans de son abri nocturne et se dévoila à mon regard. Sa silhouette sculpturale aux chairs délicates et pleines était à peine cachée par une espèce de vêtement de nuit, et une autre ardeur s'éveilla en moi, tandis que ses yeux terrifiés fixaient éperdument les miens.

Elle était désormais la proie de mes désirs et je la fascinais par l'envoûtement de mon regard irrésistible, auquel peu de mortels pouvaient échapper.

Alors que les quelques survivants du bain de sang fuyaient dans le désert, sans même savoir qu'ils ne devaient leurs vies misérables qu'à cette femme, je la prenais dans mes bras, et l'embrassais avec la passion d'un immortel, brisant toutes ses dérisoires barrières par mes pouvoirs inimitables. A la fois terrifiée et fascinée par mon regard, troublée jusqu'à en perdre l'âme, elle s'abandonna à la vigueur de mes étreintes, alors que je malmenais ses sens jusqu'à les faire vibrer dans une déferlante de plaisir. J'usais et abusais de ses trésors encore et encore, sur un lit de sable et sous le regard de la lune éternelle, jusqu'à la satiété de mes plaisirs, de ma jouissance.

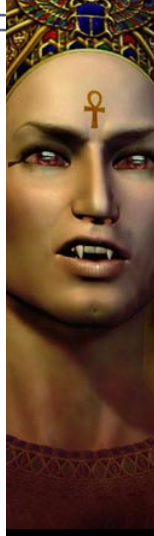
Je lui offris alors le don, le précieux don, car j'avais besoin d'une ancre en ce monde, et cette jeune beauté serait parfaite pour cela.

Mes crocs déchirèrent avec une douceur étonnante sa gorge, et je la tuais ainsi, presque avec tendresse, alors qu'elle était éperdue de plaisir. Puis, à l'instant où elle se trouvait au bord du précipice de la mort, où une minuscule parcelle de vie la retenait encore aux limites de l'abîme, je lui offrais mon poignet que j'ouvrais d'un coup de griffe, et mon sang, cet inestimable don, humecta ses lèvres exsangues. Par ma volonté, ce précieux fluide vital se chargea d'une étrange et unique humeur, celle de ma vie et de mes pouvoirs.

Et elle se ranima alors, goûta avidement à ce liquide immortel, qui changerait irrémédiablement son existence, la liant à ma volonté pour l'éternité, en faisant d'elle mon esclave et ma descendance. Elle s'agrippait à mon bras avec toute la détermination désespérée d'une naufragée à un cordage salvateur, et s'abreuvait avidement à la source de ma formidable vitalité.

Mon rugissement envers la lune ébranla le désert qui nous entourait, y imposant ma puissance tandis que tout ce qui vivait s'y soumettait, courbant l'échine et se cachant d'horreur.

Pendant cet échange avec ma victime, s'opéra alors une fusion étonnante, et son esprit



s'ouvrit au mien, m'abandonnant tout son savoir, tous ses souvenirs, toute son âme. En un instant, j'appris sa langue, son nom, son rang, les épisodes de sa courte vie, ses joies et ses peines. Je découvrais tout ce qui avait constitué sa dérisoire existence, qu'elle m'offrait par le lien sacré qui nous unissait désormais.

Elle était Lady Maureen Wingrave, épouse du regretté Lord du même nom, ma première proie en cette ère. En cette année 1858, son mari l'avait amenée jusque dans les sables de la Haute Egypte, où il comptait bien découvrir les trésors contenus dans une étrange pyramide qui aurait existé avant même les plus anciens règnes de l'antiquité.

Il les avait trouvés, et gisait désormais parmi eux, tandis que son épouse se lovait amoureusement dans mes bras, sous la lueur du doux regard lunaire.

J'appris bien des choses futiles, et en compris d'autres plus édifiantes. Le peuple que j'avais mené à la civilisation fut finalement vaincu par ses propres esclaves après ma chute, et ceux-ci façonnèrent le royaume d'Egypte. Ils construisirent des pyramides comme tombeaux royaux, oubliant le pourquoi de cette coutume, et renversèrent les cultes lunaires que j'avais imposés par des cultes solaires, cet astre maudit dont les rayons me sont si néfastes …

Je riais alors follement, mesurant l'immensité du temps qui s'était écoulé. Plus rien ne subsistait de mon vaste et puissant empire que j'avais cru éternel et dont le songe même s'était perdu.

J'allais maintenant m'insérer dans ce monde neuf, y apporter ma présence et mon influence quand j'en aurai pris la mesure.

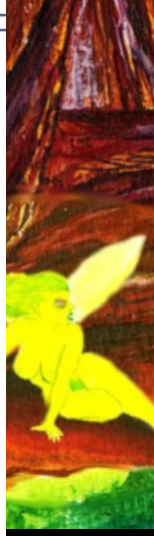
Alors, résonnerait à nouveau mon nom, celui qui devint autrefois un titre pour des lignées millénaires.

Celui de Pharaon.

▪▪▪

Une race particulièrement sotte

Texte : Elie Darco
Illustration : Cyril Carau



Armand-Hubert De Croqueplume, Baron de Castelfiel reçoit Elie Darco...

Elie n'en croyait pas ses yeux !

Une superbe limousine était venue la chercher à son domicile brestois pour la mener à un aéroport du Finistère, où elle avait embarqué dans un hélicoptère privé. Après un vol de quelques heures, celui-ci venait de se poser en pleine mer, sur la zone d'appontage d'un gigantesque yacht privé, où flottaient fièrement au vent les armoiries du Baron de Castelfiel.

Plusieurs marins en uniforme vinrent à sa rencontre pour la décharger avec déférence de ses bagages, puis la conduisirent à sa chambre particulière qui aurait porté l'appellation de suite princière dans n'importe quel hôtel du continent.

Un magnifique bouquet de roses écarlates trônait dans le salon principal au luxe étourdissant, et un petit mot disposé avec une discrète élégance attendait la jeune femme.

Les yeux émerveillés d'Elie, également connue sous le pseudonyme de Dulkera, brillèrent de passion en saisissant la carte. Elle détailla longuement les arabesques d'or entrelaçant l'écriture déliée de l'invitation au bal de ce soir.

Elle songea alors qu'Aède l'avait bien mal conseillée en la mettant en garde contre la vilenie et le verbe assassin du Baron, le décrivant comme un être abominablement grossier et hautain, échappé d'un autre âge. Mais pour Elie, un homme aussi prévenant et de si bon goût ne pouvait être qu'un gentilhomme, un grand seigneur, en cette époque où les arts de la galanterie étaient passés à la moulinette d'un égalitarisme qui avait nivelé par le bas les valeurs les plus fondamentales de la courtoisie.

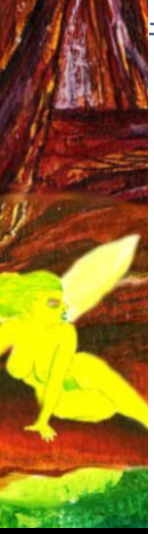
Un sourire rêveur à ses lèvres, la jeune femme s'apprêtait à découvrir ses appartements, quand elle fut interrompue par le service d'étage qui lui proposait quelques aides pour les soins corporels, la coiffure ainsi que pour les essayages de sa toilette du soir.

Avant d'avoir pu esquisser la moindre tentative de réponse, une nuée de dames fit irruption et prit les choses en main avec une expertise professionnelle indéniable, ignorant toutes ses dénégations avec un sourire désarmant. C'est ainsi que la nouvelle Chroniqueuse d'OutreMonde se retrouva baignée, massée, manucurée, coiffée, parfumée, maquillée par une armée de spécialistes stylées et prévenantes. Plusieurs robes furent essayées et l'une d'entre elles retenue pour l'événement du soir et ajustée par des couturières expertes.

Alors qu'elle était ballottée délicieusement, Elie se demanda comment une fille aussi simple qu'elle pouvait faire l'objet de tels empressements.

Née il y a un peu plus d'un quart de siècle dans une petite ville de Bourgogne, elle avait brillamment réussi ses études universitaires, parachevant un DEA de biologie pour se diriger à terme vers l'enseignement. Mais elle était toujours restée une personne discrète, qui aimait à écrire nouvelles et poèmes dans la douce pénombre de la nuit, et toutes ces attentions l'emplissaient d'un ravissant vertige. Elle se plaisait à imaginer le Baron sous l'aspect d'un homme séduisant aux traits nobles et virils, un gentleman victorien à la classe éblouissante qui ce soir la ferait valser tout la nuit entre ses bras robustes.

Alors qu'elle s'admirait dans un miroir d'époque, découvrant une jeune femme très différente



Elie
Darco

Une race particulièrement sotte

de celle qu'elle avait été jusqu'à présent, un tumulte mit fin à ses rêveries dorées et un terrible choc la fit tomber à la renverse. Elle sortit dans le couloir, tout comme les autres invités, tandis que des cris d'affolement commençaient à éclore dans tout le navire. Les marins surgirent alors, canalisant avec maîtrise la panique et la foule vers les canots de sauvetage.

Elie, abasourdie et toujours vêtue de sa robe de bal, se retrouva bientôt dans une des embarcations s'éloignant du yacht. Celui-là gîtait maintenant dangereusement. A ses cotés, un officier du navire au teint blême marmonnait dans sa barbe…

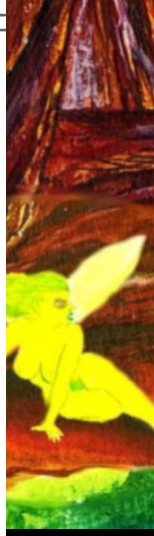
— Un iceberg … Il n'y avait qu'un iceberg à perte de vue, un seul, et cet abruti de Baron a voulu le raser de près en prenant la barre… Mais quel c…

Alors que le navire commençait à couler, les canots furent arrimés ensemble, sauf un qui avait dérivé et s'était échoué sur l'iceberg qui s'éloignait. Là-bas, un petit homme solitaire, rougeaud et replet vociférait et pestait contre l'incompétence du capitaine et de son équipage qu'il ferait pendre dès son retour à terre. Un courant marin l'emporta au-delà de la vision de la jeune femme, qui se demandait bien qui pouvait être ce pauvre malheureux.

Les secours retrouvèrent les rescapés quelques heures plus tard, mais on ne récupéra le Baron qu'au bout de trois semaines, très affaibli et frigorifié sur sa petite banquise personnelle… Le capitaine du navire naufragé menait pourtant personnellement les recherches, mais curieusement l'iceberg semblait invisible à toute localisation…

Pendant ce temps, une jeune femme à Brest se demandait toujours à quoi pouvait bien ressembler ce si merveilleux Baron…

Thierry Santander



Une race particulièrement sotte

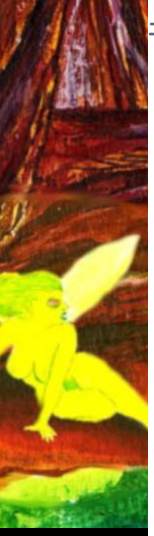
Elie Darco

à Romane,

La nuit s'étiolait à peine lorsqu'ils s'étaient mis en route. Maître Erastre avait dit : « Ce jour, nous partons en exploration » et Servinius, le lupron, avait abandonné son nid de paille pour suivre le vieux mage. Porteur de leur moyen de transport, il marchait deux pas derrière son maître. Ce dernier n'était guère loquace. C'est à peine si le lupron avait pu s'informer de l'enjeu de leur nouvelle excursion outre-monde. Entre deux commentaires ronchons sur la capacité de Servinius à entrevoir les fondements de sa quête, Maître Erastre avait tout simplement évoqué le fait qu'ils s'en allaient visiter le monde d'une des races les plus idiotes de la création : « Selon mes sources, ceux-là appellent leur monde, Terre. Il semble que, imbus de leur personne, ils en jouissent sans raison ni partage.» Puis le Maître avait pris un air supérieur et avait déclaré : « Nul doute, qu'il sera intéressant de citer cette race en exemple dans mon encyclopédie. D'ailleurs, les luprons figurent déjà sous l'entrée des races les plus sottes.»

La rosée sylvestre s'infiltrait dans les souliers de Servinius et sous le poids de son fardeau, il trébuchait en jurant à demi-mot contre les racines des arbres géants. Ceux-là l'apostrophaient acrimonieusement, leurs mille et une feuilles frémissant d'opprobre. Les branches dansaient au-dessus de lui, le frôlant au passage, lui soufflétant les joues et tapant fort sur le long paquet qu'il portait sur son épaule. A la troisième manifestation de ce genre, Servinius comprit que les arbres du bois s'étaient donnés le mot et qu'en leur conscience chlorophyllienne, plus rien d'autre ne comptait que de s'adonner au jeu du : « Qui fera tomber le lupron ? ». Il était nombre de choses que Servinius arrivait à supporter, la méchante humeur de son maître en était un exemple, mais se voir molester et tourner en ridicule par des « bouffeurs d'humus » n'en faisait pas partie. Alors, rajustant l'aplomb de son bagage sur son épaule, il releva son petit menton pointu, lança un regard vert aiguisé de malice alentour et se mit à chantonner :

On m'appelle Coupelétron
Je suis un brave bûcheron
A l'épaule une hache
Pour effectuer ma tâche
Dans mon sac, des coins épais
A ficher dans les saignées
Ah ! Qu'il est agréable
De découper des arbres
Ah ! Qu'il est plaisant
De les voir, s'abattant



On m'appelle Sifuté
La scierie c'est mon métier
Les grands fûts que je débite
Je les marque à la va-vite
Les planches seront mises en tas
Quant au reste, on l'brûlera
Ah ! Qu'il est agréable
De découper des arbres
Ah ! Quelle joyeuseté
D'en faire une belle flambée
On m'appelle Fécopo
Menuisier c'est mon boulot
J'ai des outils de torture
Même pour le bois le plus dur
C'que préfère c'est raboter
Parfois je l'entends crier
Ah ! Qu'il est agréable
De découper des arbres
Ah ! Que c'est mérité
D'en faire des chaises percées…

Servinius aurait bien aimé improviser un autre couplet, mais la main de son maître s'abattit lourdement sur le sommet de son crâne. Autour d'eux le silence était complet, plus une feuille ne bougeait, les arbres s'étaient figés de terreur.

— Servinius ! Cesse donc de te faire remarquer ! Quel avantage tires-tu à effrayer les baliveaux ?

— Mais c'est qu'ils voulaient me faire tomber !

— Stupide lupron ! C'est ta maladresse seule qui te fait trébucher, les arbres n'ont rien à voir en cela ! Et si tu cessais de clopiner en rêvassant le nez en l'air, certainement que tu éviterais les crocs-en-jambe.

Servinius baissa la tête dans une attitude contrite et se remit en chemin aux côtés de son maître. Mais au bout de quelques pas, il se mit à marmonner : « Le Maître est injuste, ce sont les arbres qui ont commencé… Moi, je ne voulais que protéger mon paquet… Et puis ce n'était qu'une innocente ritournelle, ce n'est pas comme si j'avais dressé une cognée, prêt à les frapper… »

— Je t'entends très bien, Servinius, lança le Maître d'un ton aigre. Recommence donc à marmotter contre moi et je te soude le menton à la poitrine pour t'obliger à faire preuve d'humilité.

Se faisant, Erastre brandit sa baguette magique et Servinius déglutit en imaginant son menton pointu et son tronc, solidaires l'un de l'autre. Se contraignant au silence, le lupron veilla à se faire encore plus petit qu'il n'était déjà, et reprit sa marche.

La voûte, née de l'entrelacement des branches des arbres géants, laissait passer davantage de lumière, à mesure qu'ils quittaient le bois pour s'avancer sur des terres plus

pentues. Celles-ci étaient encombrées de broussailles et d'herbes folles et le lupron fut bien en peine de contrecarrer l'espièglerie d'une branche d'aubépine qui s'était agrippée à son bonnet de laine. Réprimant un juron, Servinius se libéra et revint à la hauteur de son Maître. Ne prêtant pas la moindre attention à son petit serviteur, celui-ci avançait vivement, ses cheveux gris au vent, la démarche souple et les sens aux aguets. « Il n'y pas de justice en ce monde, songea Servinius en le regardant du coin de l'oeil, je suis deux fois plus petit que lui, mais c'est moi qui porte le paquet. Et pourquoi donc, sa longue robe jaune ne s'accroche-t-elle jamais dans les ronces ? »

— Même quand tu penses, je t'entends, Servinius ! Tes vilenies clapotent à mon oreille et gênent ma concentration !

Mais Servinius savait que le maître n'avait pas ce pouvoir. Car sinon, voilà bien longtemps qu'Erastre l'aurait transformé en crapaud visqueux ou en lupron sans tête.

— C'est encore loin, maître ? C'est que c'est bien lourd… tenta Servinius qui ne savait décidément pas tenir sa langue.

— Non. Je les sens. Elles sont tout près à présent, répondit le maître trop préoccupé pour sermonner le lupron à nouveau.

Et Erastre avait raison. D'abord, Servinius entendit croître un bourdonnement suraigu. Puis, derrière un petit tertre, il les vit enfin : milliard de flammèches ambrées, montant en spirale jusqu'aux premiers nuages, pour mieux redescendre ensuite en une chute véloce. Ce n'était pas la première fois que Servinius les voyait effectuer cette danse majestueuse mais il s'en trouva une fois de plus ému et admiratif.

Cependant, son verbiage n'étant point à la hauteur de son émerveillement, il déclara dans un souffle :

— Oh ! Les jolies mouches !

— Ce ne sont pas des mouches, Servinius ! Ce sont des fées ! Combien de fois devrais-je te le répéter ? Et garde-toi d'ouvrir la bouche à leur propos, je tiens à ce qu'elles soient dans de bonnes dispositions à notre égard.

Ils s'avancèrent davantage et lorsqu'ils se trouvèrent à deux pas du nuage, Erastre demanda à Servinius de déballer leur paquet. Le lupron obéit sans quitter son maître des yeux.

C'était le moment qu'il préférait : quand le maître faisait jaillir de sa baguette une grosse boule scintillante d'énergie pure et qu'en une nuée compacte, les fées venaient s'agglutiner autour, comme une auréole crépitant d'étincelles.

Ainsi fut-il fait et Servinius ne manqua rien du spectacle. Le maître tenait sa baguette à bout de bras et ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête en raison du souffle généré par la danse circulaire des fées autour de la boule magique. D'un ton mielleux, Erastre déclara :

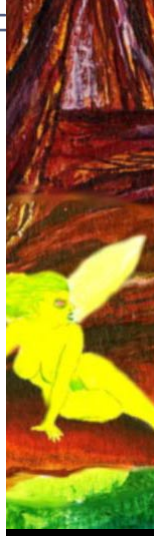
— Bonjour à vous, mes chéries. Belle journée, n'est-ce pas ?

Et, aussi étonnant que cela paraisse, les fées lui répondirent aussitôt d'une même voix suave :

— Belle et bénéfique, mage Erastre. L'endroit est charmant pour s'adonner à l'extase magique !

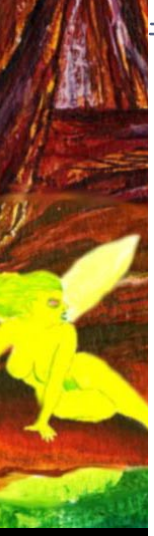
— Vous n'êtes que des petites gourmandes ! repartit Erastre d'un ton qui se voulait doux et paternel.

Et les fées en furent dupes car elles se mirent à rire de concert.



Elie Darco

Une race particulièrement sotte



Elie Darco

Une race particulièrement sotte

Bientôt, la boule magique générée par Erastre se trouva toute racornie et transparente. Les fées s'en étaient rapidement gavées. Les plus voraces avaient repris leur danse spiralée, mais l'espièglerie de certaines d'entre elles, les poussait à venir froufrouter aux oreilles de Servinius ou à bourdonner sous la robe du mage en lançant des « Ah ! Hihi ! Oh ! » excités.

— Me rendrez-vous un tout petit service, mes mignonnes ? Pourriez-vous m'indiquer l'endroit exact du nexus d'énergie ? demanda Erastre d'une voix douce, ne s'offusquant point ouvertement de l'indécence des petites fées.

Le nexus dont parlait le Maître était tout près, puisque les fées s'étaient attroupées là pour exécuter leur danse. Servinius n'était pas au faîte de l'ensemble des processus magiques, mais à l'instar de toutes les créatures, il savait que, telle une gigantesque toile d'araignée, les flux d'énergie couraient à la surface de son monde. Au point de jonction de plusieurs flux, l'énergie était intense et propice à générer un nexus magique qui permettait les transports vers d'autres mondes pareillement reliés à la trame d'énergie. Et personne n'était plus efficace que les fées pour déceler les flux et pour en trouver le point de convergence.

Pour Servinius, il n'y avait rien d'étonnant en cela, c'était l'appel du ventre. La danse spiralée des fées n'était qu'une manifestation du plaisir à se délecter de l'énergie des nexus, tout comme lui-même se frottait le ventre après avoir fait un bon repas. Mais le maître avait une tout autre idée sur la question. Selon le vieux mage, une fée se trouvait inexorablement attirée par le point de fusion des flux, elle s'en approchait, s'en délectait au risque de se voir entrer en combustion puis, dans un élan salvateur, elle s'éloignait en spirale pour se « refroidir » avant de se jeter à nouveau dans la pulsation énergétique du nexus.

Quoiqu'il en soit, les fées se montraient insatiables et rien ne les intéressait plus que de s'adonner à la gloutonnerie. C'est pour cela qu'Erastre les attirait et les contentait avec une boule d'énergie avant que de formuler sa requête. Et à voir comment elles s'attroupaient à présent pour leur désigner un endroit précis, elles y avaient répondu favorablement. Virevoltant à un mètre du sol, elles formaient un cône en deçà duquel Erastre planta leur moyen de transport. Ce que le lupron avait porté tout le long du chemin, n'était autre qu'un panneau indicateur magique. Fait de bois clair, pas même raboté ou ouvragé, dessus était écrit à l'encre noire, le nom : Terre.

Erastre fit signe à Servinius de se rapprocher. Au-dessus d'eux, les fées s'étaient élevées pour assister au départ. Le panneau semblait hésiter sur la direction à prendre. Il tournicotait sur son axe, ralentissant parfois pour mieux repartir dans l'autre sens. Dans un moment d'appréhension, Servinius se tourna vers son maître et demanda :

— Cette race ? Elle n'est pas belliqueuse, au moins ?

— Qu'en sais-je ? Nous verrons bien.

Certes, le maître n'avait pas à s'inquiéter. Il était mage et savait se rendre invisible ou léviter. Mais il n'en était pas de même pour Servinius. Lors de leurs voyages antérieurs, quand un danger survenait, Erastre ne se souciait guère du devenir de son serviteur, bien trop préoccupé qu'il était à prendre des notes pour son encyclopédie. Servinius gardait un souvenir « cuisant » d'une de leurs dernières explorations. Son maître, grandement intéressé par une peuplade de gobelins lupronphages, avait attendu que ceux-là soient prêts à le jeter vivant dans la marmite pour intervenir. Quand Servinius l'avait interrogé ensuite, Erastre s'était contenté de le remercier à demi-mot d'avoir joué son rôle de dîner à la perfection.

— Cesse donc de rêvasser et allons-y ! lança Erastre, se saisissant de la main du

lupron. Ayant mûrement réfléchi, le panneau avait fini par se figer pour de bon. Ils firent deux pas dans la direction indiquée et ce fut le trou noir.

...

Durant le voyage, Servinius se sentit chahuté, écartelé, traversé de mille traits énergétiques et lorsqu'ils arrivèrent à destination, il se trouvait si nauséeux qu'il continua à s'accrocher à la robe de son maître bien après que celui-ci lui eut lâché la main. Lorsque le lupron releva enfin la tête et regarda autour de lui, il fut saisi d'effroi. Ils se trouvaient au centre d'une sorte de cour entourée de grilles. Le sol était noir. A perte de vue, des structures grises géantes barraient le ciel en un déploiement de formes aux arêtes vives et menaçantes. Au-delà des grilles, des sortes de carrosses de multiples couleurs, s'alignaient régulièrement comme une armée de trolls bardés d'acier, prête à se mettre en marche. Le bruit était indescriptible, mélange improbable de stridence, de chuintement et de grondement de tonnerre. Mais ce qui était le plus effrayant c'était les Terriens…

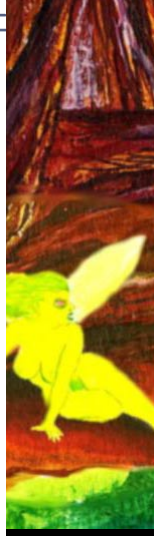
— Maître, ils vous ressemblent ! s'exclama Servinius.

— En effet, oui. La coïncidence est des plus cocasses ! Peut-être cette race n'est-elle pas à ce point sotte, finalement… ?

Et Servinius reporta son attention sur l'échantillon d'habitants de ce monde qu'il avait sous les yeux. Ceux-là se trouvaient groupés à la porte d'un bâtiment attenant à la cour. Apparemment tous aussi transis de froid que lui, les Terriens semblaient attendre quelque chose. Le mage Erastre avait commencé à fureter de-ci de-là, en prenant des notes et Servinius était partagé entre l'envie de coller aux semelles de son maître et sa curiosité envers les Terriens. Comme ils ne lui prêtaient aucune attention, Servinius songea que c'était un risque calculé de laisser Erastre s'éloigner et attendit sur place. Quelques minutes plus tard, la porte du bâtiment s'ouvrit et le lupron se trouva sidéré de voir les visages des Terriens se transfigurer de bonheur à la minute où des êtres encore plus étranges qu'eux en émergeaient. Ils étaient tous de petite taille, mais d'aspect fort différent. Certains ressemblaient à des fées, d'autres à des gobelins, il y en avait qui arboraient une forme terrienne mais dont le visage était marbré de couleurs vives. D'autres encore devaient être si laids qu'ils s'étaient entièrement cachés sous de grands morceaux de tissu blanc. Mais quelle que soit l'apparence étrange qu'ils arboraient, les Terriens en semblaient terriblement épris. Ils leur souriaient grandement, les embrassaient, leur caressaient la tête, les prenaient dans leurs bras… Et quelle ne fut pas la surprise de Servinius, lorsqu'un étrange lupron sortit à son tour du bâtiment et se précipita dans les bras d'une grande Terrienne, qui le cajola avant de le reposer à terre. « C'est sous l'entrée des races les plus gentilles que Maître Erastre devrait écrire son article sur les Terriens ! », songea Servinius.

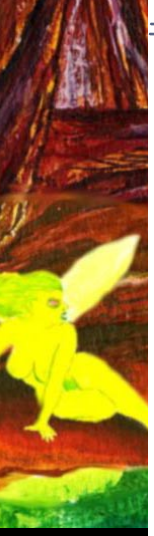
Et il s'en fut lui en faire la remarque. Mais lorsqu'il arriva auprès du mage, celui-ci était bien trop absorbé dans la contemplation de ce qui semblait être une grande cage, pour l'écouter. Le maître marmonnait dans sa barbe :

— Cela est bien étrange. Je me demande quelle bête peut s'y trouver parquée habituellement… Et comment se fait-il qu'il n'y ait pas de porte ? A quoi peut bien servir une cage, s'il n'y a pas de porte ? s'interrogea le maître une dernière fois.



Elie Darco

Une race particulièrement sotte



Puis il déclara :

— C'est bien ce que je présageais, cette race est idiote !

— Maître, vous devriez venir regarder par ici, proposa le lupron en désignant l'entrée du bâtiment.

— Ne me dérange pas, Servinius, répondit le mage qui s'éloigna à nouveau, son carnet et sa pointe de graphite à la main.

Le Maître se dirigea vers les étranges carrosses et c'est non sans mal que Servinius résista à l'envie de fuir, lorsque l'un d'eux se mit à se mouvoir sans même avoir été attelé.

— Tiens ! Ne sont-ils pas stupides, ils ont oublié de serrer le frein ! s'exclama Erastre, en s'en détournant aussitôt.

Mais la chose était tout autre en fait, la voiture se mouvait réellement toute seule, sans la présence d'un cheval ou d'un bœuf pour la tirer. Et quel vacarme ! Servinius en frissonna et fit volte-face à son tour.

De long en large, le maître se baladait dans la cour et prenait des notes, en s'extasiant de la bêtise des Terriens. Ceux-là avaient construit leur maison sur une sorte de roche dure et noire qui ne laissait nulle chance à la végétation de s'y développer. Les quelques arbustes qui ornaient les lieux, se trouvaient tristement disposés dans des pots de terre cuite et si, à certains endroits, on discernait quelques traces de verdure, des placards en interdisaient l'accès. C'est du moins ce que crut lire le Maître, après qu'il eut utilisé un sort pour déchiffrer l'étrange écriture qui ornait la pancarte. A un moment donné, un Terrien semblant finalement remarquer leur présence, s'approcha d'eux en donnant de la voix. Le maître eut recours à un autre sortilège et après quelques instants, il se tourna vers le lupron et lui dit :

— Cet individu fort mal embouché semble être le gardien des lieux et il nous demande instamment de nous en aller.

Aussitôt, Servinius se rendit auprès du panneau magique qui les avait suivis dans leur voyage. Celui-ci portait à présent le mot Anagobédundouille, nom de leur monde d'origine. Il tenta de le déloger du sol mais c'était peine perdue. Et puis, le Terrien s'était à nouveau mis à vociférer, le montrant du doigt et semblant l'accuser de quelque méfait. Le Maître traduisit aussitôt :

— Il me dit que je devrais mieux te surveiller… En cela, il n'a pas tort… Par contre, je ne vois pas pourquoi il s'oppose à ce que nous reprenions notre bien.

Le Terrien se mit à nouveau à les invectiver en pointant vers eux un doigt menaçant.

— Il nous conseille de déguerpir sinon il va appeler « la Peau lisse » et « l'Hache pet ». Je ne sais qui sont ces personnes mais le nom du dernier ne me dit rien qui vaille. Allons-nous en, Servinius. Nous reviendrons prendre le panneau plus tard.

C'est ce qu'ils firent, accompagnés par le gardien qui les poussa vers la sortie. Derrière eux, celui-ci cadenassa la grille et les surveilla du coin de l'oeil pendant quelques minutes. Le Maître prit alors le parti de s'éloigner un peu, et bien vite, il fut à nouveau absorbé par ce qu'il voyait.

— Maître ? Il n'aurait pas été plus simple de nous débarrasser du gardien par un tour de magie ? l'interrogea Servinius qui s'inquiétait d'avoir abandonner leur précieux moyen de retour.

— Non, Servinius ! Quel empoté tu fais ! Pour étudier une race convenablement, il faut interagir un minimum avec leur existence. Et puis, regarde autour de toi ! C'est incroyable, il

y a des panneaux, partout ! Nous n'aurions qu'à en emprunter un !

Le Maître avait raison. A chaque angle de ce qui semblaient être des voies de passage, aux encoignures des bâtiments, sur ceux-là mêmes, il y avait des panneaux.

Le Maître se posta devant l'un d'eux et apposant son sort de traduction, il déclara :

— Celui-là mène à un endroit que l'on appelle Autoroute A4. Et si nous y allions ?

Mais le mage n'attendait pas vraiment de réponse. Il attrapa Servinius par l'une de ses grandes oreilles et exécuta avec lui les deux pas fatidiques.

Rien ne se passa.

Ils firent deux autres pas, mais leur position demeura la même.

— Qu'est-ce donc que ce panneau qui ne fonctionne pas ? s'insurgea le mage déçu.

— Le nexus a peut-être divergé… tenta Servinius.

Le maître le regarda d'un drôle d'œil et lui répondit :

— Parfois, il semble que tu oublies de te montrer idiot. C'est certainement mon contact qui permet l'accroissement de ta vivacité d'esprit… Essayons-en un autre !

Et ils recommencèrent l'opération à chaque nouveau panneau qu'ils rencontraient.

Au final, Erastre baissa les bras et prit note, dans son carnet, de cette nouvelle preuve flagrante de la sottise des Terriens.

La nuit était tombée et ils se trouvaient à présent en un endroit encore davantage inquiétant. Les grandes structures étaient là, mais elles semblaient décrépites et sur le point de s'effondrer. De loin en loin, des espaces boueux étaient jonchés de débris en tout genre. Des fumées noires et grises s'élevaient vers les cieux, et Servinius se demanda quel géant pouvait ainsi pousser ses feux de forge. Le mage quant à lui, ne paraissait nullement sensible à l'aspect repoussant de leur environnement. Il continuait de fureter, avançant une nouvelle hypothèse fantaisiste à chaque fois que quelque chose attirait son attention. Ils se trouvèrent bientôt à proximité d'un immense bâtiment, duquel des sons terribles s'échappaient par intermittence. Le bruit était tellement fort, que Servinius en sentait les vibrations à travers tout son petit corps de lupron.

— Non, maître ! N'y allez pas ! Il y a au moins vingt dragons, dix-huit vouivres et une centaine de trolls, là dedans !

— Allons, Servinius ! Quelle imagination tu as !

Mais au même moment, ils virent des Terriens habillés en orange, des monstres et des sorciers arriver à bord de leur étrange carrosse puis pénétrer dans le bâtiment.

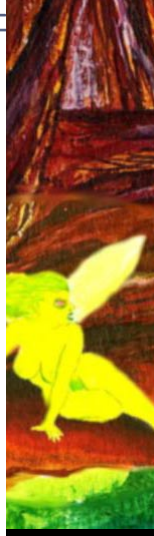
— Vous voyez, maître ! Vous voyez ! N'y allons pas ! Je vous en prie !

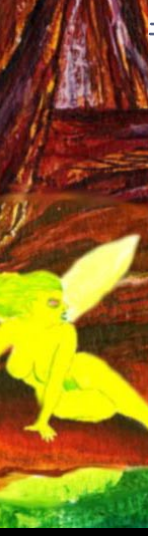
— Si tu es à ce point trouillard, reste dehors, Servinius ! Mais tu te trouveras bien avancé si des gobelins lupronphages passent par ici…

Le lupron hésita. Finir dans une marmite d'eau bouillante ou se trouver face à un dragon… L'alternative ne semblait guère séduisante.

Mais au final, il n'eut pas même à choisir. De grands carrosses couleur de nuit arrivèrent à leur tour et des Terriens tous semblablement vêtus, en émergèrent pour se ruer vers le bâtiment en hurlant « Peau lisse » ! On entendit des cris, des fumées se propagèrent et Servinius et son maître décampèrent, suffoquant et larmoyant. Quand ils eurent mis assez de distance entre eux et les lieux du combat, le maître s'écria :

— Quelle étrange race, vraiment ! Se livrer bataille au plus près des habitations ! Ceux-là n'ont aucun code de l'honneur.





Haletant et à demi aveuglé, Servinius s'agenouilla au-dessus d'une flaque d'eau boueuse et s'aspergea le visage. Le voyant faire, Erastre eut une moue méprisante puis déclara :

— Je crois qu'il vaut mieux rentrer chez nous. Je ne suis pas venu pour étudier leurs guerres de clans…

En entendant cela, le lupron se sentit tout à fait soulagé. Mais cela ne l'empêcha pas de songer aux tréfonds de lui-même que la décision du maître avait tout à voir avec la crainte de se confronter aux terribles sorciers « Peau lisse » costumés de bleu qui avaient envahi le bâtiment. Servinius avait vu leur épaisse baguette noire… Et ceux-là avaient fait jaillir du néant cette terrible fumée asphyxiante… Son maître n'était pas de poids face à une telle puissance.

— Retournons-nous près de notre panneau d'arrivée ? demanda Servinius ensuite.

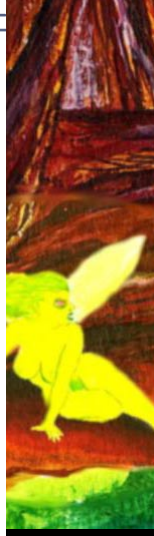
— Non. Je vais tenter de nous faire transmonder avec celui-ci, répondit le maître.

S'approchant du panneau désigné, il sortit sa baguette et d'un coup d'un seul, effaça l'inscription qu'il remplaça ensuite à l'encre par Anagobédundouille. Mais il n'avait pas terminé, qu'un son strident les fit se retourner sur deux sorciers à bord d'un carrosse arrêté à leur hauteur.

Il n'était plus temps de prendre la fuite. Courageusement, Erastre serra sa baguette dans sa main et fit face aux deux terribles sorciers qui les apostrophaient vivement. Servinius, lui, s'était recroquevillé derrière la grande robe jaune de son maître.

…

Installé sur une chaise bien inconfortable face à ce qui semblait être un écritoire, Servinius jeta un regard inquiet à son maître assis à ses côtés. Les mains du mage étaient cerclées de métal, sa posture était raide et son visage montrait les signes d'un grand mécontentement. Les deux sorciers qui s'étaient arrêtés près d'eux, l'avaient désarmé par la force et lui avaient confisqué ce qui se trouvait dans ses poches. Puis, les harcelant de questions de leurs voix bourrues et n'obtenant aucune réponse, ils avaient fini par les faire monter dans leur carrosse et les avaient menés jusqu'à leur antre. Par le plus grand des hasards, celui-ci se trouvait non loin de la cour dans laquelle ils étaient arrivés en ce monde, et par la fenêtre de la pièce, Servinius apercevait le panneau indicateur magique qui semblait le narguer. Au-dessus du lupron des barres lumineuses magiques baignaient les lieux d'une clarté froide. Les murs de la pièce étaient couverts de manuscrits et de feuillets de papier colorés. Sur l'écritoire, une étrange boîte noire munie de boutons attirait constamment le regard de Servinius. Ils attendaient là, depuis plusieurs minutes. Personne ne semblait se soucier de leur confort et le lupron avait entendu Erastre se plaindre de leur manque d'hospitalité. Depuis, le mage n'avait pas rouvert la bouche et Servinius espérait que c'était là la preuve qu'il réfléchissait intensément à un moyen de les tirer de ce mauvais pas. Sans sa baguette magique, le mage ne pouvait ni comprendre ce que lui disaient les Terriens, ni s'essayer à un sort pour s'échapper. Mais le problème sembla se résoudre de lui-même lorsqu'un petit sorcier rondouillard et barbu entra dans la pièce, un récipient contenant les effets d'Erastre à la main. Le petit sorcier s'assit devant son écritoire, bailla, prit la feuille de papier la plus fine que Servinius ait jamais vue et la fit rentrer dans la boîte noire, en tournant une molette. Le bruit fit sursauter le mage et Servinius s'inquiéta de ce que finalement, celui-



ci ne se soit tout simplement assoupi. Le lupron reporta son attention sur le sorcier bien en chair et frissonna lorsqu'il le vit poser les doigts sur les boutons de la boîte noire. Quel que soit le terrible pouvoir de la boîte, ils n'allaient pas tarder à en faire les frais. Lorgnant les boutons, le sorcier baragouina quelque chose. Puis, il releva la tête, regarda Erastre et réitéra ce qui semblait être une demande. Pour toute réponse, le mage haussa les épaules, pensant certainement qu'il s'agissait là d'un geste universel, et désigna du doigt sa baguette émergeant du récipient sur l'écritoire. Le sorcier s'excita, balaya la requête d'Erastre d'un mouvement de la main et répéta sa question, les doigts toujours en suspens au dessus de la ténébreuse boîte et de ses horribles boutons. Que pouvait-il y avoir, dedans ? … Un chat peut-être ? Songeant un instant au grand prédateur de luprons, Servinius se trouva pris d'une vive frayeur. N'y tenant plus, il se mit à s'époumoner :

— Non ! N'ouvrez pas la boîte ! Je ne veux pas voir le chat ! Pas de torture s'il vous plait, je ne suis qu'un pauvre petit lupron !

Et des larmes d'angoisse jaillirent de ses yeux verts.

A sa grande surprise, le sorcier tourna vers lui une mine compatissante, apostropha méchamment son maître et tendit avec un sourire, une feuille de papier et une pointe de graphite coloré à Servinius.

Par peur de provoquer le courroux du sorcier, le lupron accepta puis demanda à voix basse à Erastre :

— Que dois-je faire ? Je ne sais pas vraiment écrire…

— Je n'en sais rien, Servinius. Fais ce qu'il demande, écris c'est tout ! Tant que je n'ai pas ma baguette…

Mais le maître ne termina pas sa phrase, le sorcier venait de taper du plat de la main sur le bureau, réclamant ainsi de l'attention. Craignant que la situation ne dégénère, Servinius eut tout à coup une idée. Les Terriens semblaient fort bien disposés vis-à-vis des luprons et des autres races de petite taille, alors il capta le regard du sorcier et lui désigna la baguette magique à plusieurs reprises en prenant un visage avenant.

« A peine croyable ! » songea Servinius.

Le sorcier lui sourit à nouveau et lui tendit la baguette en murmurant quelque chose d'une voix douce. Servinius garda encore quelques instants la baguette dans sa main, puis sous le couvert de l'écritoire, il la donna à son Maître. Aussitôt Erastre formula son sort élargi à son serviteur et le discours du sorcier leur devint compréhensible… Enfin, presque…

— Donc reprenons ! Je veux vos noms, prénoms, âges, nationalités, domiciliations… Et cessez donc de vous moquer de moi en mimant l'incompréhension, je suis inspecteur de « Peau lisse » !

Servinius s'étonna intérieurement que le sorcier se trouvât plutôt barbu pour oser contrôler la « Peau lisse » des autres. Et voilà pourquoi il s'en prenait à son Maître ! Le port d'une longue barbe blanche devait constituer un sombre méfait dans ce monde.

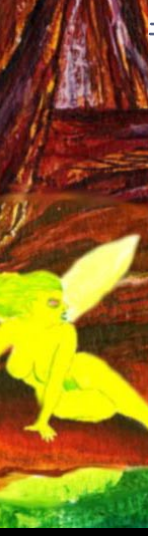
— Ah ! Il nous demande de nous présenter ! Voilà qui semble plus civil, déjà !

Et sous l'écritoire, le mage agita de nouveau sa baguette et jeta un sort qui permettait de s'exprimer dans la langue du petit sorcier rondouillard. Puis il déclara :

— Mon nom est Erastre Phalloas Eroudus et voici mon lupron, Servinius.

— Ah ! Voilà que vous devenez raisonnable ! interjeta le sorcier.

Et au grand dam de Servinius, il enfonça un premier bouton, puis un deuxième… Mais



rien ne se passa.

Pas de torture, pas de jets d'éclairs, pas de chat aux griffes acérées, pas de fumée asphyxiante, la boîte noire semblait inoffensive.

— Il semble que cette boîte serve à écrire… songea Erastre tout haut, faisant échos aux pensées de son serviteur.

— Evidemment c'est une machine à écrire ! répondit le sorcier tapotant lentement un bouton après l'autre.

Erastre se pencha sur l'écritoire pour mieux voir et déclara :

— A chaque bouton correspond une lettre, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, marmonna le sorcier passablement concentré sur sa tâche.

Puis il demanda :

— Epelez donc vos patronymes, s'il vous plait.

Erastre s'exécuta puis commenta pour Servinius :

— Vois donc comme c'est idiot ! L'utilisation de cette boîte prend davantage de temps que d'écrire à la plume !

Sa remarque ne fut pas du goût du sorcier et celui-ci grogna avant de répéter :

— Ages, nationalités, domiciliations !

— Je dénombre quatre cents dix-huit années et Servinius a cent douze ans, ce me semble… Mais pour les luprons, ça ne compte pas, ils ne le savent pas eux-mêmes !

— Vous vous moquez de moi ! gronda le sorcier.

— Oh mais non ! répondit Erastre, les luprons ne se soucient guère de ce genre de chose ! Les seules notions de temps qui comptent pour eux, ce sont celles relatives au moment du dîner ou du coucher. Ah ! Parfois je me dis que j'aurais dû prendre un gobelin comme serviteur…

— Ce petit bonhomme est votre serviteur ! Mais en France, le travail des jeunes enfants est formellement interdit par la loi, monsieur ! Votre compte est bon ! s'emporta le sorcier.

— France ? C'est le nom de cet endroit ? demanda Erastre d'un air détaché.

— Ne faites pas comme si vous l'ignoriez… Nationalité ! gronda à nouveau le sorcier.

— Natio… quoi ? Pardon, mais je ne comprends pas.

— Votre pays d'origine ! D'où venez-vous, bon sang ?

— Ah ! Nous sommes arrivés d'Anagobédundouille, il y a quelques heures…

Les mains du sorcier se figèrent à nouveau au-dessus de la boîte noire. Son teint avait rougi et Servinius le vit se contraindre à prendre trois grandes inspirations avant de dire :

— Cela ne sert à rien de mentir, vous savez… Mais passons… Reconnaissez-vous avoir fait acte de dégradation sur un panneau de circulation ?

— Nullement ! Je ne comptais que l'emprunter un instant, le temps pour nous de retourner dans notre monde…

— Ah ! En plus de le taguer, vous avouez avoir eu l'intention de le voler !

Et en tapant sur les touches de la boîte noire, le sorcier marmonna :

— Charges… refus de coopérer… dégradation d'un bien public avec l'intention de le voler… travail illégal d'un enfant…

Et Servinius souffla à son maître :

— Il serait peut-être temps de nous en aller… Un petit sort et…

— Non, Servinius. Cela est très intéressant, j'apprends quantité de choses et…

— Ah ! J'ai plus de ruban, grogna le sorcier en les interrompant. Ne bougez pas vous deux, je reviens de suite. Ah… au fait, petit… il est très beau ton costume.

Finissant dans un sourire, le sorcier se leva et s'apprêta à quitter la pièce.

— C'est le moment ! gémit Servinius.

Et lorsque le sorcier rondouillard ouvrit la porte, le lupron eut le temps d'apercevoir dans le couloir, une scène qui le glaça de terreur…

Deux sorciers escortaient l'un des gobelins qu'ils avaient vus précédemment entrer dans le grand bâtiment infernal. L'un des sorciers saisit le gobelin par les cheveux et « floupch ! », la peau de la face du gobelin fut arrachée dans un horrible bruit de succion, laissant apparaître un visage terrien.

— Maître ! Ces sorciers « Peau lisse » sont épouvantables ! Regardez ce qu'ils ont fait à ce pauvre gobelin ! A jamais défiguré !

Mais le maître ne répondit pas.

Il était déjà en train de jouer de la baguette pour libérer ses mains et récupérer ses autres effets. Puis il se leva d'un bond, marmonna une formule et une brèche s'ouvrit dans le mur extérieur. Bien heureusement, la pièce se trouvait au niveau du sol. Ils enjambèrent lestement le reste de mur, coururent à toute force à travers la cour et la rue, sautèrent par-dessus la grille cadenassée par le gardien et ce n'est que lorsqu'ils arrivèrent au pied de leur panneau d'arrivée qu'ils ralentirent leur course effrénée.

— Allons-y ! dit Erastre, un brin essoufflé.

Et il se saisit de la main de Servinius, en faisant deux pas dans la direction qu'indiquait le panneau.

Mais à nouveau, rien ne se passa. Le panneau magique ne devait plus être relié au nexus.

— Misère ! s'exclama le maître.

— Attirez les mouches ! Maître ! Attirez-les ! répondit le lupron pris de panique.

— Ma baguette n'est pas un papier gluant, Servinius ! Et les fées ne sont pas des mouches… Répondit celui-ci en agitant sa baguette.

Sorties de nulle part, quelques fées pâlichonnes se précipitèrent autour, en suppliant d'une petite voix criarde :

— A manger ! S'il vous plait ! A manger !

Interloqué par leur comportement, Erastre leur donna cependant satisfaction en faisant apparaître une grosse boule magique au bout de sa baguette.

Les fées s'en gorgèrent abondamment et le Maître réitéra l'opération jusqu'à ce que les corpuscules des fées regagnent en couleur et en lumière. Il leur demanda alors :

— Pouvez-vous m'indiquer le nexus ? Il nous faut rapidement regagner notre monde…

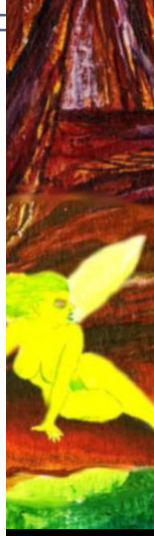
— Pourquoi le ferions-nous ? Vous êtes la seule vraie source de magie à des kilomètres à la ronde ! répondirent les fées en chœur.

— Mais… C'est que je vous ai donné satisfaction ! C'est la règle ! répondit le mage outré de la réponse des fées.

— Ah ! Il n'y a plus de règles ! Il n'y a plus de magie !

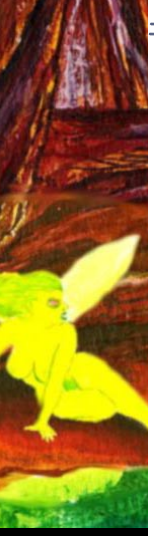
— Comment donc ! Plus de magie ? C'est impossible ! leur opposa Erastre.

— Hélas, si, cher mage… Ce monde en est presque complètement exempt… Elle ne subsiste qu'à peine au cœur des enfants… Voilà pourquoi nous restons ici, dans cette



Elie Darco

Une race particulièrement sotte



école… Mais l'été ! Ah ! L'été, nous mourons par milliers ! Pire que les chiens abandonnés sur la route des vacances ! se lamentèrent les fées dans des sanglots déchirants.

— C'est impensable ! Nous avons vu toutes sortes de créatures magiques : des grandes fées, des luprons… intervint le mage judicieusement.

— Ah ! Ceux que vous avez vus, n'étaient rien d'autre que des Terriens… Ils appellent cela mardi gras ou halloween et ils se déguisent… Voilà en quoi consiste la magie dans ce monde : de vagues souvenirs des créatures d'antan, à présent disparues, que l'on commémore en prenant leur apparence… Mais personne n'y croit vraiment, hormis les enfants ! expliquèrent les fées.

Erastre était prêt à formuler d'autres questions, mais Servinius lui rappela la précarité de leur situation :

— Maître ! S'il vous plait, les sorciers ne mettront pas longtemps à nous trouver ! Convainquez-les de nous montrer le nexus !

— Oui, mais…

Nous ne pouvons pas ! Il n'est là, à peine vivifiant, que lorsque les enfants se trouvent entre ces murs ! leur signifièrent les fées.

— Il nous faut nous cacher et attendre, alors… commenta Erastre.

Après avoir récupéré le panneau, ils se dissimulèrent sous un escalier, jusqu'au petit matin.

▪▪▪

Quand l'aube se fut levée, de nombreux petits Terriens s'étaient attroupés dans la cour de l'école et Servinius et son maître les observaient, cachés derrière un muret. Près des deux explorateurs, les fées s'étaient attroupées.

Elles étaient restées à leurs côtés toute la nuit, leur racontant leur difficile existence. Ainsi Servinius et son maître avaient appris qu'elles étaient peu nombreuses à survivre en ce monde. La proximité des enfants était la seule chose qui leur permettait encore d'exister. Peut-être quelques créatures merveilleuses survivaient-elles encore dans des régions reculées mais elles étaient assurément promises à une extinction prochaine. Les Terriens n'avaient plus foi en rien. « Voyez, ils n'ont pas même été capables de se rendre compte que Servinius était un vrai lupron ! » leur firent remarquer les fées, après qu'ils leur eurent raconté leur mésaventure. « Et quant aux panneaux, ils en ont oublié l'utilisation originelle depuis des lustres ! » déclarèrent-elles ensuite, plongeant le mage dans le désarroi. Rien n'était plus improbable que de voir toute une civilisation sombrer dans l'ignorance et la bêtise. C'était pourtant bien le lot des Terriens. Ils s'étaient coupés de la force primaire et pure de la magie par la négation de son existence, se tournant vers des croyances étriquées et mesquines. Il n'y avait qu'au cœur des plus jeunes Terriens que la mémoire des âges magiques subsistait encore, émaillée de merveilleux, d'alternatives au monde et de possibles dans les certitudes. Mais lorsqu'ils grandissaient, pourris par leurs aînés, convaincus de névroses et d'affabulations, ils cessaient d'y croire, ils cessaient de voir les fées, fermant leur âme à toute magie.

La nuit durant, les fées n'avaient cessé de se lamenter et de quémander de nouvelles boules d'énergie et Erastre avait eu pitié d'elles. En outre, il n'avait pas d'autre choix que de

répondre à leur attente car elles constituaient, dans ce monde abandonné de la magie, leur seule chance de retour.

Une sonnerie résonna soudain et les enfants abandonnèrent la cour pour rentrer en rangs dans le bâtiment. Aussitôt, les fées s'envolèrent et se mirent à danser de façon désordonnée, raclant çà et là, les maigres effluves de magie générés par les jeux des enfants. Servinius s'inquiéta qu'elles ne tiennent leur promesse, mais finalement après un moment, elles se rassemblèrent en un point pour leur marquer la place du faible nexus. A la craie, sur le sol de la cour, une marelle était dessinée, et à l'endroit du ciel, figurait une sorte de fée à peine reconnaissable. C'est là qu'Erastre devait planter le panneau magique et il lui fallut pour ce faire, avoir recours à sa baguette, car le sol était très dur. Le panneau n'hésita guère avant de choisir une direction, le monde de Servinius baignait dans la magie, il n'était certes pas difficile de le localiser. Ils avaient tous deux hâte d'y être. Mais avant de partir, le maître prit le temps d'accorder une nouvelle boule de magie aux fées et c'est avec un sentiment de tristesse et de dégoût mêlés qu'ils firent leur deux pas sur le chemin du retour, abandonnant le monde, Terre, à son terrible sort…

Lorsqu'ils échouèrent enfin à Anagobédundouille, Servinius fut pris d'une envie de caracoler en tous sens, se roulant dans l'herbe, chantonnant à tue-tête et riant aux éclats. Sur le visage du mage, on discernait aussi les preuves d'un immense soulagement. Cependant au bout de quelques instants, tandis qu'ayant emballé le panneau, ils s'apprêtaient à s'en aller, Erastre s'exaspéra en fouillant ses poches :

— J'ai perdu mon carnet ! Oh, malheur ! Toutes mes précieuses notes sur les exemples de leur bêtise !

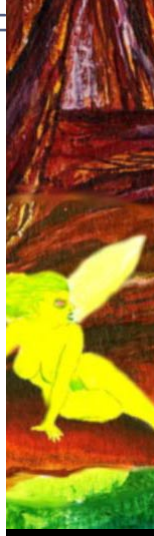
Mais Servinius ne prit pas même la peine de se montrer désolé pour son maître. En son for intérieur, il songea : « Il n'y a qu'une chose édifiante à dire pour caractériser la sottise de la race des Terriens… Ils ne croient plus en la magie et de ce fait, l'ont fait disparaître ».

Et sur le chemin du retour, c'est sans même s'en rendre compte, qu'il marmonna un sombre refrain :

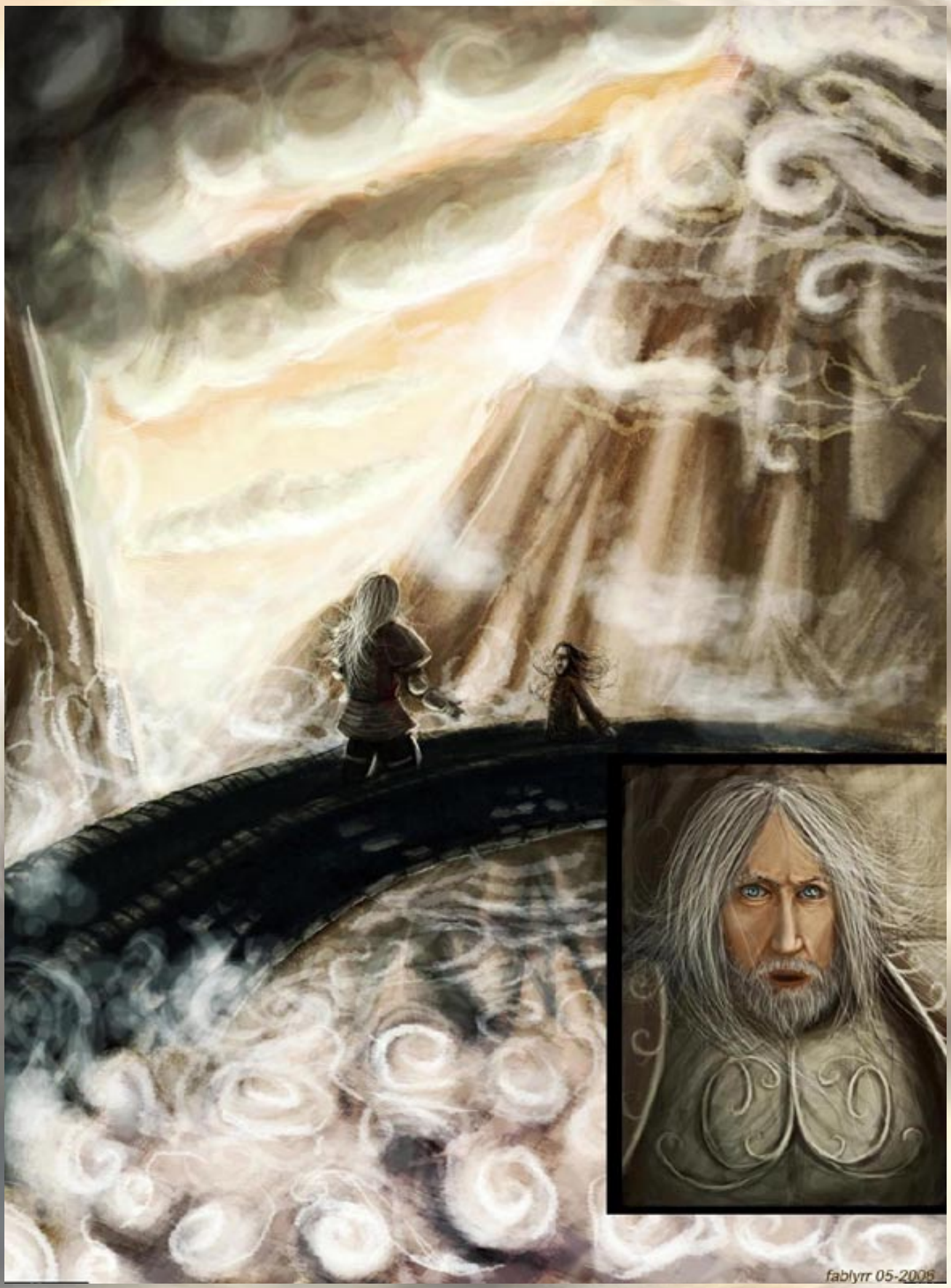
Terre, atterre les luprons
Terre, y fientent les pigeons
Terre, happée par occlusion
Terre, inocule ses prions
Terre, galle de mon caleçon
Magie, gît ronde dans les cav'rons

Terre minée pour l'évasion
Terre, mythes y errent sans bastion
Terre, j'y verse ma déception
Terre, heurt mes convictions
Terre, acier de l'oppression
Magie bernée par la raison

…



Dernière rencontre



Texte : Sylvain Quainon
Illustration : Fabien Fernandez

Dernière rencontre

Sylvain Quainon

— Je crains que cette première rencontre ne soit aussi la dernière, lui dit le guerrier.

Sa déclaration n'obtint pas de réponse. Il n'en attendait certes aucune, mais dut admettre que la neutralité de son interlocuteur le déçut malgré tout.

— Evidemment, c'est mieux que rien. Qui aurait pu croire à cette rencontre, si tôt, et dans ces circonstances ?

Le guerrier laissa échapper un petit rire sans joie et soupira devant le mutisme auquel il faisait face.

— Ceci étant dit, poursuivit-il, je doute qu'il y ait d'autres chemins que celui que nous empruntons. Tu rejoins le lieu que je quitte, il est finalement évident que nous devions nous croiser, n'est-ce pas ?

Résigné à parler tout seul, il leva le menton et laissa son regard errer vers sa destination. Le chemin qu'il empruntait se perdait dans un brouillard épais qui en dissimulait l'issue. La pente s'accentuait peu à peu pour se faufiler entre deux des sommets des Monts Insondables. D'un blanc éclatant, ils semblaient constituer une limite pour la brume ainsi qu'une mystérieuse frontière au nord d'Hyleria. On aurait pu croire que celle-ci n'avait pour seule fonction que de masquer la suite du parcours et de tester la détermination de ceux qui s'y dirigeaient. Comme s'ils avaient le choix…

– Tu as une idée de ce que je trouverai là-bas ? Ne va pas croire que j'aie peur, c'est juste que… cela m'a intrigué toute ma vie et j'essaye de me faire à l'idée que je serai bientôt fixé. Puisque tu en viens, tu n'as même pas un indice à me donner ?

L'individu qui prenait tant de soin à éviter la conversation tourna vers lui ce qui ressemblait à un regard interloqué.

— Non, bien sûr, tu n'en sais pas plus que moi. J'étais pareil à ton âge, enfin il me semble. A vrai dire, je ne crois pas m'en souvenir, tout comme je doute que tu te souviennes longtemps de cette rencontre. C'est bien dommage.

L'autre détourna le regard et le guerrier crut percevoir qu'il partageait sa déception et sa frustration. C'était en tout cas ce qu'il aurait aimé voir.

— Ce qui est encore plus dommage, poursuivit l'imposant guerrier, c'est que je ne sois pas resté assez longtemps pour repousser cette rencontre. Avec les années tu deviendras sans doute plus causant !

Cette remarque provoqua chez le jeune un frémissement qui ressemblait à une esquisse de rire. Cette réaction procura au guerrier une vive satisfaction.

— Puisque tu ne sembles pas prêt à me parler du lieu dont tu viens, j'espère que tu me permettras de te parler de mes terres ! C'est bien là-bas que tu vas, non ? Cette contrée a bien failli m'appartenir et pourtant je doute d'y remettre un jour les pieds. C'est étonnant de

voir la tournure que peuvent prendre les choses, du jour au lendemain. Quoique cette issue était prévisible.

Son interlocuteur s'exprima pour la première fois d'un geste explicite. Son mouvement parut désigner sa route à lui, et le guerrier mit un moment à comprendre où il voulait en venir.

— Que tu empruntes ce chemin dans ce sens ne signifie pas que j'ai fait de même en mon temps ! s'exclama le guerrier. Qui me dit que tu n'es pas passé par ici exprès pour me rencontrer, hein ?

Il ponctua sa réplique d'un rire franc comme pour appuyer la plaisanterie. Le jeune frémit à nouveau et confirma par là qu'il s'agissait d'un rire, en tout cas de quelque chose qui s'en rapprochait.

Ensemble, ils se tournèrent vers l'autre côté du chemin, vers cette terre que quittait le plus vieux et que rejoignait le plus jeune. Le petit pont sur lequel ils se tenaient enjambait un gouffre apparemment sans fond, qui laissait échapper une mystérieuse brume lumineuse.

Au loin et en contrebas, leurs regards pouvaient apercevoir les premières neiges des Monts Insondables et les pointes de quelques imposants édifices ; le château d'Hyleria en amont du fleuve Hyler, la forteresse Rajhi sur les côtes de la Mer Eternelle au sud-ouest, le Sanctuaire de l'Ordre Divin au pied des montagnes.

— Tout paraît si petit vu d'ici… Même si tout te paraîtra longtemps gigantesque quand tu y seras, j'espère que tu apprécies la vue. J'ignorais qu'il existait un endroit comme celui-ci. Même si j'avais su, je ne serais pas venu plus tôt. Il semble hélas que l'on prenne toujours ce chemin trop tôt…

Le plus jeune, toujours muet, leva vers lui l'équivalent d'un regard triste.

— Et oui, prince ou pas prince, il est hors de notre portée de contrôler notre destin. Et crois-moi, se convaincre du contraire ne peut que mener à la catastrophe !

Il marqua une pause comme s'il s'interrogeait soudain sur ce qu'il venait de dire.

— C'est drôle, je n'aurais jamais imaginé citer un jour ce cher Gotan… J'espère en tout cas que tu retiendras tout ça lorsque viendra le moment d'éviter les erreurs de tes prédécesseurs.

Il secoua la tête et décida de préférer le sourire à l'amertume.

— Ne prête pas attention aux divagations d'un imbécile comme moi. Tu seras bientôt arrivé à destination. Ce que tu trouveras n'est pas franchement un paradis et je crains d'avoir contribué à sa ruine. Mais le plus beau cadeau que tu puisses me faire sera de savoir en apprécier les beautés et de tout faire pour les préserver. J'ai cru le faire pendant longtemps, et regarde où cela m'a mené.

L'autre jeta un regard discret à l'impressionnante blessure sanglante qui ornait le torse du grand guerrier. Ce dernier ne semblait pourtant pas montrer le moindre signe de souffrance ou de fatigue, comme s'il avait dépassé ces sensations.

— J'ai toujours pensé que je haïssais celui qui m'a fait ça. J'ai passé ma vie à attendre le jour où je lui infligerai ce type de blessure. Et au final… comment pourrais-je lui reprocher d'être le plus formidable guerrier que la terre ait connu ?

Cette déclaration parut impressionner le plus jeune, ce qui n'échappa pas au guerrier qui se reprit bien vite.

— Je suis mal placé pour te donner des ordres, mais je vais tout de même te donner celui-

ci : même si un jour, tu te sens prêt, même si tu finis par apprendre ce que ce type m'a fait, ne t'approche jamais de lui. Nombreux sont les fous qui ont cru pouvoir s'opposer à Ihsan, Seigneur des Rajhis. Tous ont fini par emprunter ce chemin. Tous.

L'autre sembla acquiescer mais détourna trop vite le regard pour être crédible. Le guerrier s'en aperçut sans mal et fronça les sourcils.

— Je suppose que j'étais comme toi en mon temps. Brave avant l'heure, plein de bonne volonté, prêt à refaire le monde. Et personne n'aurait pu m'ôter mes idéaux. Je suppose qu'il est inutile que j'insiste avec toi ?

Le silence qu'il obtint fut une réponse sans équivoque .

— Soit. Prends mes propos comme des conseils, si les ordres ne sont pas à ton goût. Je suis sûr que tu seras un adulte fier et franc, tu as de qui tenir. Quel dommage que tu aies peu de chances de devenir roi ! Je présume que je suis celui qu'il faut blâmer pour cela.

Le regard désolé que lui adressa le jeune le toucha profondément. Un regard qui exprimait le regret et la mélancolie, alors que le guerrier aurait juré qu'il ignorait encore ces émotions.

— Désolé mon petit gars, je serais bien resté si je l'avais pu. Mais on meurt comme on vit, on ne choisit pas. Quelle ironie tout de même, pour un Disciple du Feu, de voir son corps disparaître dans les flammes. Ce n'est que justice après tout. De toute façon, j'étais déjà mort à ce moment-là.

Il garda le silence quelques instants, avant que son jeune interlocuteur ne se tourne à nouveau vers lui en s'approchant franchement. Comme pour le réconforter.

— J'ai encore du mal à me faire à l'idée, reprit le guerrier d'une voix qui avait soudain perdu de son assurance. Il y a encore quelques jours je serrais dans mes bras une femme exceptionnelle, que tu apprendras vite à connaître et à aimer. Pas comme je l'ai aimé moi, mais différemment. Et au moins autant. N'hésite jamais à le lui dire, elle le mérite et j'ai trop rarement été capable de le lui faire savoir. Elle disait que j'aimais plus mon épée qu'elle et que cette maudite et éternelle guerre était la seule chose encore capable de m'exciter réellement. Regarde-moi aujourd'hui, cette guerre m'a coûté la vie, mais c'est d'abandonner ma femme qui me brise le cœur.

Le jeune s'approcha davantage et le guerrier ne broncha pas.

— Tu ne sais pas encore qui tu es réellement mais je sais que tu seras un homme bon. J'aimerais te tenir dans mes bras, ou te serrer la main d'homme à homme. Mais tu n'es pas encore prêt à ça, tu n'es même pas prêt à me parler, dit le guerrier en secouant la tête de dépit.

Il adressa à son jeune interlocuteur un regard tendre qu'il aurait aimé accompagner d'un geste, d'une main posée sur la tête ou l'épaule. Il savait que c'était impossible et qu'il n'en aurait jamais l'occasion.

– Ne sois pas pressé de devenir un homme, petit. Les premières années te permettront de rêver, et ce sont ces rêves qui t'aideront à survivre à tes années d'adulte. Je ne sais si tu retiendras mes paroles, je me plais juste à espérer qu'elles resteront ancrées quelque part en toi.

Son regard se porta à nouveau vers les terres en contrebas et il en scruta attentivement le paysage.

— Quelque chose a changé pendant cette dernière bataille. J'y ai été vaincu, mais ce

n'est pas tout. C'est comme si Hyleria elle-même avait été meurtrie, je le vois à ces paysages ravagés. La folie des hommes comme mon père et moi, voilà la cause de tout ceci.

Il resta ainsi un moment et constata que les ruines au sud d'Hyleria avaient été englouties par les flots et que de terribles avalanches avaient dévasté les villages paisibles des Monts Insondables. Même le fleuve Hyler semblait avoir souffert du cataclysme, prenant la forme d'un immense gouffre sillonnant les terres verdoyantes d'Hyleria.

Le guerrier ne s'étonna pas outre mesure du niveau de détails qu'il pouvait discerner à cette distance. Plus rien ne le surprenait depuis cette rencontre inattendue avec un individu qu'il pensait n'avoir jamais la chance de connaître.

— Qu'a-t-il pu se passer pour blesser ainsi mon royaume ? demanda-t-il sans attendre de réponse. Et Gavryl, et Gotan ? Le petit Gotan devenu si grand, si beau et si fort, je prie pour qu'il s'en soit tiré. C'était ma dernière pensée consciente de mon vivant, il faut croire que je l'ai emportée dans ma tombe.

Il constata que son vis-à-vis qui écoutait ce monologue laissait lui aussi errer son regard vers les terres à la fois belles et dévastées d'Hyleria.

— J'ai toujours trouvé ces terres magnifiques et je suis heureux de les voir une dernière fois. J'aurais aimé pouvoir te les montrer moi-même, chevaucher nos galehns ensemble pour que je te révèle les merveilles de ce monde qui se meurt. Oh oui, il y a tant de choses que nous aurions pu faire ensemble. Et dire qu'à l'époque, l'annonce de ta venue m'avait laissé indifférent ! Je me demande si tout le monde ne réalise sa bêtise qu'à l'heure de sa mort.

Il éclata de rire et vit que sa tirade amusait son interlocuteur. Après tout, s'il s'agissait de leur unique rencontre, il était de son devoir de lui transmettre un minimum d'optimisme.

Il remarqua alors que le jeune semblait s'éloigner doucement de lui. A moins que ce ne soit lui qui fut à la dérive, c'était devenu difficile à dire au milieu de ces brumes qui montaient du gouffre et qui les enveloppaient.

— Oh, oh, on dirait que l'un de nous va bientôt devoir reprendre sa route. Que dirais-tu de partir en même temps ? Tu dois être plus pressé que moi d'arriver au bout du chemin, toi au moins tu as une idée de ce qui t'attend !

Il ne réalisa qu'à ce moment-là que ses pieds ne touchaient plus le sol, ou plutôt qu'ils avaient cessé d'avoir une représentation physique. Tout comme l'ensemble de son corps, d'ailleurs. Une sensation étrange à laquelle il ne prêta guère attention. Il manquait déjà de temps et comptait bien en profiter au mieux.

— Nous voilà à armes égales, plaisanta-t-il en constatant qu'il commençait à arborer la même apparence que son interlocuteur. Je te rassure, tu ne resteras pas comme ça toute ta vie !

Ses lèvres avaient cessé d'exister et de bouger mais il était persuadé que ses pensées continueraient à voler jusqu'à son jeune comparse. Il regretta amèrement de ne pouvoir distinguer de visage ni de connaître son nom.

— Tu n'as pas encore de nom n'est-ce pas ? Tu en auras bientôt un, je te le promets. Qui sait, peut-être porteras-tu le mien ? Un hommage ou un fardeau, je ne sais ce qu'un tel héritage représentera. Si tel devait être le cas, je te remercie d'avance pour toute la noblesse que tu sauras attacher à ce nom.

La distance qui les séparait se faisait plus grande de seconde en seconde mais il savait

qu'il était toujours entendu. Il se prit à espérer qu'il en serait toujours ainsi.

— Ça ne dépend sans doute que de moi, pensa-t-il.

Il marqua une pause pour mieux attirer l'attention.

— Que tu m'entendes ou non et quelle que soit l'image que tu garderas, je resterai toujours avec toi. Sois en sûr.

Il eut une montée de désespoir alors qu'ils s'éloignaient inexorablement l'un de l'autre. Ils s'écartaient du pont dans un même mouvement, mais dans des directions opposées. Il ne put rien y faire, lui qui avait passé son existence à essayer de contrôler les moindres aspects de sa vie. Au point de la détruire, de laisser le guerrier prendre le pas sur l'homme, de rendre ses proches malheureux et d'aider son peuple à courir vers sa perte.

— Le vieux part, le jeune arrive, fit-il doucement. C'est dans l'ordre des choses. C'est juste… trop tôt.

L'autre se tourna vers lui et n'eut pas besoin de paroles ou de gestes pour acquiescer.

— Je suis fier que tu fasses partie de moi, petit. Plus fier que je ne l'aurais cru. Après toutes mes erreurs… j'aurai apporté ma pierre à l'édifice. Moi, Garm, fils de Gaynar souverain d'Hyleria. J'aurai contribué à préserver l'avenir de cette terre que j'ai tant aimée mais aussi tant blessée.

Ils étaient loin l'un de l'autre à présent mais, malgré les brumes qui l'attiraient vers le bout du chemin et ses collines étincelantes, il savait qu'il lui restait un peu de temps. Trop peu pour dire tout ce qu'il avait à dire. Mais ce qu'il avait à dire aurait pris une existence, tout comme le rôle qu'il aurait dû jouer auprès de ce petit.

Général de l'armée hylerienne, voilà le seul rôle qu'il avait su assumer pleinement. Le plus facile sans doute, un rôle de lâche en comparaison de ceux qu'il avait abandonnés. Il est tellement plus facile de prendre des vies que d'en bâtir une seule, il l'avait toujours su et en aurait toujours honte. Il se demanda si le coup de cimeterre d'Ihsan n'avait pas au final été un cadeau, pour l'aider à admettre enfin ses erreurs.

Il comprit que la distance qui se creusait entre son interlocuteur et lui n'existait pas réellement, mais qu'ils s'éloignaient malgré tout, d'une manière qui lui paraissait aussi mystérieuse qu'évidente. Il sut que l'heure des adieux était venue.

— Heureux de t'avoir connu, fiston. Bonne chance là-bas. Prends soin d'Hyleria.

Il adressa un ultime regard à ses terres.

— Je ne te la laisse pas en héritage. Je n'ai fait que te l'emprunter et je te demande pardon.

Les brumes le happèrent sans crier gare et il fut soulagé de ne plus pouvoir crier son désespoir. Dans un dernier effort de volonté, il parvint à s'extirper quelques instants et à apercevoir l'esprit qui, au loin, descendait le sentier vers Hyleria. L'esprit, trop jeune pour s'exprimer, se tourna malgré tout vers lui et sembla tendre la main.

Avec le dernier sourire de son existence, Garm, Prince d'Hyleria, lui rendit son salut. Ses pensées disparurent avec lui mais réussirent à atteindre le jeune esprit. Tel un doux murmure, les mots résonnèrent tout autour de lui, défiant le temps et l'espace.

— Une dernière chose. Lorsque tu seras né et que tu auras grandi… S'il te plaît, dis à ta mère que je l'aime, d'accord ?

…

Philippe Ward

Interview menée par Thierry Santander

Interview de Philippe Ward

Thierry Santander

Dans ce numéro, nous avons décidé de donner la parole à Philippe Ward.
Né à Bordeaux en 1958, ce Pyrénéen de cœur et d'âme nous berce de ses écrits depuis maintenant plusieurs années. Détenteur des prix Masterton 2000 et Ozone 2000 pour son roman Irrintzina, salué par la critique à chacune de ses parutions, ce passionné de lecture fantastique est également directeur de collection de la maison d'édition d'anticipation Rivière Blanche.

Thierry Santander : Philippe Ward, bonjour et merci d'avoir accepté de répondre à nos questions. Tout d'abord, et si cela n'est pas trop indiscret, pourquoi avoir choisi ce pseudonyme : «Ward » ?

Philippe Ward : Quand j'avais 20 ans, j'étais un lecteur boulimique de SF, de Fantastique et de Polar. Et je vouais (je voue toujours) une admiration sans bornes à l'auteur américain H.P Lovecraft. Et tout naturellement quand j'ai écrit ma première nouvelle, j'ai voulu montrer cette admiration et j'ai pris comme pseudonyme « Ward », qui est le nom d'un de ses plus célèbres personnages (*L'affaire Charles Dexter Ward*). Puis au fil des ans, j'ai gardé ce pseudonyme pour mes nouvelles publiées dans des fanzines. Quand j'ai écrit mon premier roman (*Artahe*) on me connaissait dans le milieu sous ce pseudonyme, donc je l'ai gardé et c'est encore mon nom de plume aujourd'hui. Heureusement que j'ai gardé mon prénom, parce que des fois, je mets quelques secondes à répondre quand on m'appelle Philippe Ward. Mais il ne s'agit pas, pour moi, de me cacher, tout le monde me connaît. Et je n'ai que ce pseudo, aussi bien pour mes romans Fantastique et même Polar, que pour mon travail de directeur de collection.

T.S. : Au-delà de votre parcours littéraire, pourriez-vous nous parler de vos sources d'inspiration, de vos auteurs fétiches et de vos thèmes de prédilection ? Votre œuvre semble fermement enracinée dans les régions du sud-ouest, région où vous résidez, ce qui ne semble pas tenir au hasard…

P.W. : J'ai commencé à lire, je dirais, avec la littérature jeunesse : de *Oui-Oui* au *Club des 5* ou au *Clan des 7*. Puis à treize ans, j'ai eu la révélation : *Bob Morane*. Là, j'ai lu tout Henri Vernes, mon père m'achetait trois ou quatre livres par semaine et ils étaient rapidement

lus. Sans le savoir à l'époque, je me suis passionné pour la littérature de l'Imaginaire. Car *Bob Morane* c'est de l'aventure, mais aussi du Polar, de la SF et même de la Fantasy. Ensuite, j'ai découvert la collection Anticipation et là, cela a été la révélation SF. Avec les grands anciens : Jimmy Guieu, Bessieure, Limat, Caroff, Rayjean, etc. Je suis devenu un lecteur boulimique et j'ai découvert les autres collections de poche comme J'ai lu SF que venait de lancer Sadoul. Là, j'ai découvert les auteurs anglo-saxons, Asimov, Herbert, Van Vogt, etc. Et Lovecraft. Quand j'ai lu *L'Affaire Charles Dexter Ward*, cela a été le coup de poing. C'est un livre qui a été une révélation pour moi. J'ai su que j'écrirai du Fantastique. Et c'est ce que j'ai fait, par des nouvelles pour commencer. Même si c'était dur à trouver, je lisais beaucoup de romans fantastiques, aussi bien les grands anciens comme Stoker, que toute la nouvelle littérature anglo-saxonne, Koontz, Ramsey Campbell, et surtout Masterton, qui est avec Lovecraft mon maître.

Question écriture, je suis plus dans un mélange Claude Seignolle -Graham Masterton. En effet, je me considère pour l'instant comme auteur de Fantastique régionaliste. Je suis un Pyrénéen, et toute cette région, de l'Atlantique à la Méditerranée, regorge de mythes et de légendes que j'ai essayé de moderniser.

Il y a eu *Artahe* (Cylibris) où je parlais du Dieu-Ours, un des premiers dieux de cette région. Et Artahe, Dieu-Ours, était toujours adoré dans un village de montagne où il se réveillait.

Ensuite *Irrintzina* (Naturellement) où j'ai mélangé, politique-terrorisme-histoire et mythologie du peuple basque. Le conflit basque avec l'ETA mixé avec les créatures du folklore basque.

Puis *Le chant de Montségur* (écrit avec Sylvie Miller, Cylibris) qui fait redécouvrir le trésor des Cathares.

Je passe sur la *Fontaine de Jouvence* (Rivière Blanche) qui est un roman d'aventure SF, dédié à Jimmy Guieu et qui se déroule en Jamaïque

Mon dernier roman : *Meurtre à Aimé Giral* (Mare Nostrum) n'est pas un roman Fantastique, mais un roman policier qui se déroule en Catalogne.

Donc, cette mythologie pyrénéenne ne tient pas du hasard. Car je la connais sur le bout des doigts, je serais tenté de dire que je maîtrise le sujet et surtout j'ai envie de la faire connaître. Mais je sais que j'écrirai sur d'autres thèmes. Simplement, les Pyrénées resteront sans doute encore longtemps dans mon écriture.

T.S. : Vous avez un jour décidé de passer de l'autre côté de la barrière, en devenant directeur de collection. Qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

P.W. : Je dirais que ce n'est pas un choix. Même si un de mes rêves est d'être éditeur. Disons qu'il s'agit d'un concours de circonstances : c'est la rencontre avec un éditeur, Jean-Marc Lofficier, ce sont des discussions sur Fleuve Noir, ce sont les techniques modernes, Internet, Impression à la Demande et un coup de folie. Nous avons lancé Rivière Blanche en hommage au Fleuve Noir et à la collection Anticipation. Nous avons gardé une maquette pratiquement identique et nous nous sommes lancés dans l'aventure en nous disant qu'elle s'arrêterait au bout de quatre ou cinq livres. Et nous venons de publier le 21ème (le 22ème se

trouve chez l'imprimeur) !

T.S. : Parlez-nous de Rivière Blanche : les thèmes abordés, les perspectives artistiques, le pourquoi de cette maquette…

P.W. : Notre but était d'être des artisans d'une SF populaire française. Nous ne voulons pas rivaliser avec les grands éditeurs de SF ou de Fantasy, mais publier une SF qui avait disparu. C'est pour cela que j'ai contacté des grands anciens du Fleuve Noir pour savoir s'ils n'avaient pas dans leur tiroir des manuscrits inédits. Car nous souhaitions publier uniquement des inédits. Et à notre plus grande surprise, tous ont dit OK. Et voilà pourquoi au catalogue, vous avez des auteurs que j'ai cités plus haut : Bessiere, Rayjean, Caroff mais aussi Legay, Rocher, Legrand. Puis sont venus des auteurs plus jeunes mais aussi du Fleuve Noir, Andrevon Hérault, Ligny et d'autres auteurs : Darnaudet, Ligny, Valéry, Calvez, etc. Comme je ne voulais pas rester dans le passé, j'ai décidé de publier tous les ans, deux jeunes auteurs dont c'est la première publication. Il y a eu Thomas Geha, Simon Sanahujas, il y aura Laurent Whale et Eric Boissau. Donc Rivière Blanche continue, à son rythme, sans brûler les étapes, avec de belles couvertures et une SF populaire variée. On retrouve du Space-Op., du Post-Apocalypse, de l'Anticipation, de l'Histoire du Futur, de l'Uchronie… et même, le prochain roman sera un roman Préhistorique.

Nous avons gardé cette maquette par nostalgie et surtout parce qu'elle reste dans les esprits des lecteurs qui en la voyant se posent des questions et sont attirés par elle.

T.S. : La collection Rivière Blanche parait tournée résolument vers l'Anticipation, alors que la lecture de l'Imaginaire semble plutôt orientée de nos jours vers de la Fantasy ou de la Hard Science réaliste. Est-ce de la nostalgie ? Un simple hasard de calendrier de publication? Une relance d'un style ? La réponse à un appel d'une catégorie de public ?

P.W. : D'abord c'est un choix d'auteur. Rayjean, Bessiere Caroff ont écrit de la SF populaire, pas de la Fantasy, par exemple. Donc, c'est ce qui nous a guidés. Mais en tant que directeur de collection, j'essaye de varier les thèmes. Il ne s'agit pas de nostalgie, même si elle est présente dans le nom de certains auteurs, dans la maquette et dans certains romans, mais de proposer une littérature populaire. J'ai aussi publié un roman de Hard Science : *La boucle d'octobre* de Calvez.

Pour la Fantasy, je pense qu'il existe de nombreux éditeurs qui publient de très bons romans de Fantasy, alors pourquoi aller les concurrencer ? Et puis je préfère donner une chance aux auteurs français.

T.S. : Quels types d'auteurs recherchez-vous actuellement ? Et quelle est la part d'ouverture aux jeunes talents francophones ?

P.W. : Comme je l'ai dit, chaque année je donne leur chance à deux auteurs. Vu que nous publions douze livres par an, ce qui est peu pour les lecteurs et les auteurs mais beaucoup pour moi, car je m'occupe de Rivière Blanche de façon bénévole (je ne gagne pas d'argent) et que cela me dévore de plus en plus de temps, alors douze livres par an, c'est un bon chiffre. Je recherche de la SF populaire, une écriture fluide, des thèmes classiques, mais surtout une histoire et des personnages. Je mets plus l'accent sur Fiction que sur Science. Je recherche des livres que l'on lit rapidement, que l'on prend plaisir à lire, des livres divertissants, mais qui peuvent aussi poser des questions de société. Je dirais qu'en tant que directeur de cette collection, directeur amateur, je lis tout ce que l'on m'envoie et je fonctionne surtout au coup de cœur pour un texte.

T.S. : La collection Rivière Blanche est-elle ouverte aux auteurs hors de la francophonie, par le biais de traductions ?

P.W. : Le problème de la traduction est financier. Achat des droits et paiement du traducteur. J'aimerais bien m'ouvrir aux auteurs étrangers, mais à l'heure actuelle ce n'est pas possible pour des romans. Par contre, j'ai deux projets, deux anthologies, une espagnole et l'autre hispanique. Ces projets sont menés par Sylvie Miller, et regrouperont toutes les nouvelles qu'elle a traduites. Un projet qui devrait voir le jour en 2006. Déjà, les auteurs et les éditeurs nous ont donnés les autorisations. Ce sera la première pierre pour une nouvelle maquette (toujours dans le principe Anticipation). Et ensuite on verra en fonction des lecteurs.

T.S. : Parlez-nous de vos projets en tant qu'auteur…

P.W. : Là, je suis un peu dans l'attente, mon Polar vient de sortir, donc je suis en pleine période de promotion. J'ai plusieurs projets de romans, mais à l'heure actuelle je ne sais pas lequel va ressortir. Je pense que je verrai cela cet été. Il y a des projets de Polar, de roman Fantastique, de Fantasy, seul ou avec Sylvie Miller.

T.S. : Quels sont vos projets en tant qu'éditeur ?

P.W. : Continuez Rivière Blanche, attirer des lecteurs et des auteurs.

T.S. : Et je conclurai par un remerciement chaleureux pour vos réponses.

P.W. : C'est moi qui vous remercie.

…

Bibliographie de Philippe Ward :

Romans

- *Artahe*, Ed. CyLibris, 1998
- *Irrintzina*, Ed. Naturellement, Coll. «Forces Obscures», 1998
- *Le chant de Montségur* (avec MILLER Sylvie), Ed. CyLibris/Fantastique, 2001
- *La fontaine de jouvence* [Gilles de Grandin], Black Coat Press, Coll. Rivière Blanche, 2004
- *Meutre à Aimé-Giral*, Ed. Mare Nostrum, 2006

Nouvelles

- *Le mur* (avec MILLER Sylvie), in Lueurs Mortes, Revue Ténèbres n° 9, 2000
- *Prorata temporis,* in Le temps, Ed. Oxalis, antho. Les vagabonds du rêves n° 2, 2001
- *Mau* (avec MILLER Sylvie), in Rêves d'Ulthar, 21 histoires de chats fantastiques, Ed. l'Oeil Du Sphinx Coll. « Les manuscrits d'Edward », 2002
- *Le fis de l'eau*, in Rhodaniens n°6, 2003 ; in Djamol de Kïv, Ed. Eons, Coll. Futurs (Ebook) n°17, 2004
- *Le survivant* (avec MILLER Sylvie), in Rock stars, Nestiveqnen, Coll. Fractales, 2003
- *Les chemins de l'esprit*, in Ed. Eons, Lunatique n°70, 2006

■■■

Turn-over

Texte : Julien Louisandre
Illustration : Alain Mathiot

Turn-over

Julien Louisandre

En hommage à l'Imaginaire révolutionnaire...
"Le crime de penser n'entraîne pas la mort."
George Orwell

19h40.

Un crépuscule lourd et pluvieux commençait tout juste à voler la place du jour lumineux. L'heure du Couvre-feu approchait. Très bientôt retentiraient dans la ville les cloches à ultrasons invitant les hommes à regagner leur habitation. Aucun retard n'était toléré et tous devaient se soumettre à ce rituel quotidien.

Ektor Kürr détacha son regard sombre de l'antique horloge en bois massif et s'avança vers la grande baie vitrée de son luxueux appartement. Culminant à plus de deux cents mètres, celui-ci offrait une vue imprenable sur l'ensemble de la cité ouvrière en contrebas.

Il lui fallait un verre.

Attrapant en chemin la carafe de nillar qui traînait sur le bar, il dégaina un godet et se servit une bonne dose de liqueur. Avalant une première gorgée chaude, il s'arrêta devant le triple vitrage et contempla la vie dehors, faner au même rythme que la lumière du soleil.

Harassé par une journée de travail bien remplie, il était entré en trombe dans son appartement, claquant la porte au nez des deux soldats qui l'avaient escorté jusque-là. Stagnant un moment sur le seuil, dégrafant le col de sa tenue d'apparat pour mieux respirer, il avait tenté en vain de ne penser à rien.

Impossible.

Les voix résonnaient dans sa tête. Encore et toujours les mêmes… Il ne pouvait s'en défaire, il ne pouvait y échapper. L'alcool lui permettait parfois d'étouffer momentanément le vacarme de ces voix étranges et étrangères qui hantaient constamment son esprit.

En tant que prévôt de l'Omnifirme, Kürr habitait en périphérie de la ville ouvrière. Même si cela faisait bientôt dix ans qu'il vivait là, il n'arrivait toujours pas à se faire au panorama. Horrible paysage fait de tours morbides et de ruelles sales et sombres, la ville ouvrière l'écœurait ; même réfugié derrière le grand rideau de métal hermétique, loin de cette puanteur et de toutes ces maladies.

La journée avait été dure. Encore une. Les derniers jours s'étaient révélés particulièrement éprouvants. Mais il était heureux de son travail ; les glorieuses responsabilités qui étaient les siennes gonflaient son cœur de fierté.

Même si parfois... Oui, parfois, il aimerait pouvoir disposer d'une marge de manœuvre, d'un certain *libre arbitre...*

Quelle hérésie...

Toutes ces pensées abstraites furent soudain interrompues alors qu'il sentait la poche intérieure de son veston vibrer. Y saisissant un petit boîtier d'une main nerveuse, Ektor le leva à hauteur de ses yeux et lut en silence le message qui venait de s'afficher.

Un petit sourire satisfait s'afficha sur son visage.

Tout se déroule comme prévu, ils ont mordu à l'hameçon.

Il se resservit un verre avant de se diriger vers son poste de communication. S'installant devant l'écran opaque, il appuya sur une touche de son clavier et des lumières froides se mirent à danser devant ses yeux.

Une voix métallique s'éleva de la console et le visage austère d'un soldat en uniforme rouge apparut.

— Ici poste frontière nord-est. Nous venons de repérer deux fugitifs au comportement hors norme ; il semblerait qu'ils n'aient pas respecté le couvre-feu. Devons-nous donner la chasse immédiatement ?

— Non, attendez.

Récapitulant à toute vitesse les étapes du plan qui avait été établi, Ektor considéra froidement tous les paramètres et finit par prendre une décision.

— Gardez un niveau d'alerte 2. Préparez la séquence d'éradication. Les fugitifs ne doivent se rendre compte de rien. Il en va de votre vie.

A cette sinistre annonce, le soldat au regard d'acier ne frémit pas, si ce n'était par l'entremise d'interférences de l'écran. Considérant le message comme reçu, Ektor reprit la parole avec entrain :

— Mettez-moi en visuel. J'ai envie de savoir ce qu'il se passe… pour mon plaisir et pour comprendre les motivations de ces… *gens*.

— Il sera fait selon vos ordres, prévôt.

L'image d'une ruelle détrempée apparut alors quasi instantanément devant ses yeux. Deux individus avançaient péniblement sous la pluie diluvienne, faisant de temps à autre une halte pour repérer les lieux.

Et, alors que l'un des deux fuyards - visiblement beaucoup plus faible que l'autre - trébuchait la tête la première, un sourire carnassier se dessina sur le visage du prévôt.

Allons, faites un petit effort. Révélez-moi tous vos secrets…

▪▪▪

Sortant la tête de l'eau, Joan pousse péniblement sur ses bras et s'extirpe de la flaque croupissante. À bout de souffle, malgré le froid mordant, il reprend sa foulée.

De sombres ruelles, étroites et menaçantes, dont l'obscurité est déchirée par le clignotement de vieux néons fatigués. La basse ville, certainement. Cependant, il ne peut l'affirmer : il ne s'y est jamais rendu. Comment savoir...? Impossible de se concentrer. Une étrange migraine ne cesse de le torturer et il a l'impression que sa tête est sur le point d'exploser, comme submergée d'images et de sons. Il ne comprend rien à ce qui lui arrive.

Son seul point de repaire, sa seule attache avec la réalité est l'homme qui chemine à quelques pas devant lui. Subitement, ce dernier s'immobilise. Il tend la main en arrière pour l'inviter à ne plus bouger. Joan ne se fait pas prier. Recroquevillé sur lui-même, le dos voûté, il essaie de se réchauffer et attend dans le silence irréel de cette nuit glaciale.

Mais qu'attend-il ? Pourquoi suit-il cet inconnu ? Trempé jusqu'aux os, Joan est beaucoup trop las pour réfléchir. Sa nuque le fait souffrir, ses jambes flageolent. Perdu dans le vague de ses pensées confuses, il sursaute lorsque l'individu l'interpelle.

— C'est bon, la voie est libre, dit-il d'une voix faussement calme. Suis-moi !

Impassible, plus immobile qu'une statue, Joan ne réagit pas. Il aimerait comprendre, savoir où il se trouve et, par-dessus tout, s'il s'agit d'un rêve.

— Hé ! reprend l'individu. C'est moi, Rod. Il ne faut pas rester là !

Le néant. A vrai dire, alors qu'il se traîne au milieu de nulle part, Joan ne se souvient de rien. Son esprit est vide. Abattu, éteint, il ne souhaite que s'affaler dans le caniveau et dormir. Mais, sans vraiment savoir pourquoi, malgré la désagréable et persistante sensation d'être en danger, il sent qu'il doit continuer. Sa raison lui conjure de s'enfuir, mais son instinct lui suggère de faire confiance à cet homme ; il s'appelle Rod, Joan vient juste de s'en souvenir. Oui, Rod peut l'aider à comprendre ce qui lui arrive. Oubliant la douleur lancinante qui martyrise son cerveau, il se redresse, tant bien que mal.

Apparemment satisfait, Rod pose une main incroyablement lourde sur l'épaule de Joan.

— Ne t'inquiète pas. Encore un ou deux kilomètres...

En silence, les deux hommes reprennent leur progression. La marche est longue, pénible. À plusieurs reprises, Rod doit rebrousser chemin pour relever Joan et l'aider à avancer. Ils finissent par émerger des venelles et débouchent sur une large avenue inondée par la lumière stérile d'immenses néons blancs. Une procession d'hommes au teint cireux et à la démarche mécanique passe à proximité d'eux. Comme s'ils étaient invisibles, ils ne s'arrêtent ni ne détournent les yeux… Rod ne peut s'empêcher de sourire en voyant la mine dubitative de Joan.

— Contrairement à toi, l'esprit de ces pauvres hères est toujours sous l'emprise du Formatage. Article 27, paragraphe 12, alinéa 16 : «Aucun contact physique réel avec qui que ce soit».

Joan ne cherche même pas à répondre. Il assimile les informations, c'est déjà beaucoup.

— Allez, viens. Il ne faut pas traîner là, dit Rod en consultant sa montre, Les étoiles libres nous attendent...

Puis, l'air inquiet, il reprend la marche d'un pas rapide et s'enfonce dans une ruelle adjacente. Joan devrait se hâter d'emboîter le pas de cet homme, donner tout ce qu'il a pour ne pas le perdre de vue. Il le sait, il le sent. Seulement, il ne peut se résoudre à avancer ; quelque chose le lui interdit.

Cependant, l'idée de se retrouver seul dans cet endroit sinistre le terrifie. Mais Rod est trop loin maintenant. Joan ferme les yeux très fort et rassemble l'énergie qui lui reste. Alors, avec appréhension, il se retourne et, dans un sursaut de courage, s'élance vers l'inconnu.

▪▪▪

Installé dans la pénombre de son appartement, les yeux rougis par la luminosité intense de son écran, Ektor se rejeta en arrière sur sa chaise. Les paupières closes, massant délicatement ses tempes pour réprimer la sourde migraine qui martelait son crâne, il décida de quitter son poste d'observation pour aller se chercher un verre. Le sixième de cette soirée.

Cela faisait un bon moment qu'il n'avait pas quitté des yeux les images relayées par les innombrables caméras de sécurité de la cité ouvrière. Bien malgré lui, il était presque pris de pitié pour ces deux fous, ces deux Hors Normes animés d'un fol espoir.

Julien Louisandre

Turn-over

Adossé au mur froid, le regard perdu dans le vide, il but une longue gorgée de l'alcool si cher à son cœur. Les souvenirs affluaient et, malgré les années, la douleur était vivace. C'était il n'y a pas si longtemps ; pourtant, il se rappelait la crise, les pleurs et la mort. Ektor inspira profondément, fermant les yeux. Le précieux verre de nillar était désormais vide.

Le Credo est ma foi, l'Omnifirme mon sauveur...

Réchappant des Grandes Guerres Nucléaires - et malgré les initiatives louables d'un gouvernement provisoire malheureusement incompétent - la civilisation du dernier continent viable du globe s'était enfoncée dans la décadence et le fatalisme. Pourtant, les ressources ne manquaient pas et les hommes étaient aptes. Il fallait reconstruire, continuer la route. Mais le traumatisme de la guerre était trop présent, laissant l'amertume et le désœuvrement envahir les cœurs et les villes.

Le Credo est ma foi...

Comme un défi lancé à la fatalité, l'Omnifirme avait redoublé dans ses efforts de recherche, refusant toujours de baisser les bras. Profitant des dernières avancées technologiques, cette société dynamique avait mis au point un procédé pour le moins extraordinaire : le Formatage. Cette révolution dans le domaine de la neurophysiologie cognitive et comportementale était apparue comme une véritable bénédiction pour les esprits torturés. Celle-ci permettait à qui le voulait d'oublier instantanément des souvenirs désagréables, de se décharger du fardeau de la culpabilité et de recommencer tous les jours une nouvelle vie sans angoisse et sans remords.

Au départ surtout employée dans les milieux policiers et militaires, cette machine avait vite été vulgarisée et avait envahi les foyers en masse. Malgré ses utilisations diverses, c'était surtout dans l'oubli de la guerre que les hommes avaient trouvé leur bonheur. La société civile avait alors retrouvé sa vigueur d'antan. Au fil du temps, le Formatage s'était répandu comme une traînée de poudre et rares étaient ceux qui y restaient hermétiques. La prospérité avait été retrouvée, l'Omnifirme hissée en triomphe et son modèle Maximisateur de ressources adopté par tous. Les Manouvriers, nouveau système que l'on pouvait apprécier comme le successeur des anciens travaux forcés, étaient la principale raison de ce succès. Plutôt que de purger une peine à vie, les parias et autres repris de justice œuvraient dans les forges ou autres aciéries, apportant une contribution salutaire tout en rendant des comptes à la société. Grâce à un Formatage de niveau 4, la chaleur torride de l'acier en fusion devenait la plus douce des brises printanières, et les rues tristes et sales de la cité ouvrière s'apparentaient aux jardins parfumés de l'Eden. Braver la mort sans en avoir peur, travailler non-stop sans en souffrir.

Quelle folie, quelle honte, qu...

Encore ces voix, ces pensées folles, contre-nature et totalement improductives ! Que lui arrivait-il ? Dès qu'il aurait le temps, il se formaterait, juste pour remettre les choses à leur place, arrondir les angles. Car, il en était convaincu, c'était une incroyable révolution au service des aristocrates d'un nouvel âge.

Dont le prévôt est l'un des plus dignes représentants, se flatta Ektor, trinquant à sa bonne santé.

Cependant, hormis quelques réactionnaires vite matés par les milices déshumanisées et sans scrupules, un très léger pourcentage de la population manouvrière y résistait encore et toujours. Par une réaction chimique inconnue, il semblait que l'organisme de certaines

personnes rejetait le formatage de niveau 4. Les conséquences étaient désastreuses : non seulement pour l'individu qui parfois décédait des suites d'une infection cérébrale ; mais aussi pour l'Omnifirme qui verrait les rendements de sa productivité menacés si le phénomène venait à s'étendre. Dans les bureaux d'études, on employait le terme de «Hors Normes» pour désigner ces aberrations humaines responsables d'un cruel manque à gagner...

Mais comme un malheur ne vient jamais seul, depuis quelques années, échappant miraculeusement à la purge hebdomadaire, un certain nombre d'individus s'étaient regroupés dans le but de dénoncer cet «esclavage».

Pauvres fous, pesta le prévôt en retournant soudain vers son poste, *c'est à cause de gens comme vous que la civilisation ne peut atteindre son apogée !*

Face à ce mouvement clandestin illégal, l'Omnifirme dépêchait des prévôts qui avaient pour tâche d'assurer une productivité optimale, mais aussi de faire la chasse aux Hors Normes. Suite aux traques sans succès et aux assassinats sans suite, les prévôts avaient élaboré un plan dangereux mais qui porterait ses fruits tôt ou tard : libérer automatiquement et périodiquement plusieurs manouvriers et attendre que les leaders Hors Normes entrent en contact avec eux. Il suffirait alors simplement de les suivre, de remonter à la source et de tous les supprimer.

Cependant, ce ne serait pas pour ce soir. Le temps était écoulé et les fugitifs n'avaient pas l'air bien pressés. Personne ne venait à leur rencontre, malgré ce qui avait été prévu par les Lois de Probabilité. Et puis sa patience avait des limites.

Un échec total... pour cette fois.

Accusant le coup, Ektor saisit le communicateur sur la console. Réprimant une soudaine et inexplicable pensée émue pour ses «proies», il prit la parole de sa voix froide et monocorde :

— Poste frontière ? Manœuvre 3 d'éradication totale des fugitifs. Prévenez-moi lorsque ce sera terminé...

▪▪▪

Joan est perdu, définitivement. Blotti dans un recoin froid et humide, il agonise au milieu d'immondices et de rats longs comme l'avant-bras. Il ne sait plus depuis combien de temps il est là. La sensation de faiblesse s'est accentuée et sa migraine est pire que jamais. Sa torpeur s'est quelque peu dissipée, lui rendant une illusion de lucidité ; mais la panique a gagné son cœur et ne le quitte plus. Au moins la pluie s'est-elle arrêtée.

Il doit marcher. Se relevant péniblement, il reste un moment collé au mur sale pour se tenir droit. Sa tête lui tourne et ses jambes menacent de se dérober sous lui au moment où il aperçoit quelque chose au loin, comme un mouvement de foule…

Parcourant avec courage et détermination la distance qui l'en sépare, il finit par déboucher sur une large rue irradiée par une intense lumière blanche. Avec stupeur, il retombe sur la procession muette d'hommes à la démarche mécanique. En rangs serrés, ces pantins décharnés avancent droit vers les hautes tours grises qui se dressent au lointain.

Joan reste un moment à contempler ces gigantesques édifices morbides à l'esthétique malsaine. Complètement désorienté et mû par une impulsion sans nom, il décide de suivre les fantômes. Le souffle court malgré l'allure lente du cortège, il ne peut quitter des yeux les

Julien Louisandre

flèches obscures.

Une sensation étrange s'empare de lui, une impression de déjà-vu. Malgré le voile hideux qui recouvre sa mémoire, il sent bien qu'il est déjà passé par là... Plus décidé que jamais, Joan double la cadence de sa foulée, quittant par là même le sillage des éclopés qui cheminent en silence. Malgré la douleur qui vrille son corps, il court à en perdre haleine, à s'en briser le cœur, et débouche en trombe sur une gigantesque place ronde illuminée de toutes parts.

Stoppant son effort, il tombe à genoux et peine à reprendre son souffle. Plusieurs minutes se sont écoulées et malgré la douleur dans ses poumons, il se relève. Au moment où il se décide enfin à avancer dans la lumière, la main de Rod se referme sur son bras. Terrorisé, Joan sent ses cheveux se dresser et pousse un cri. L'homme apparaît alors, le souffle court et l'air courroucé.

— C'est dangereux par ici ! Il faut vite part...

— Où sommes-nous...?

C'est la première fois que Joan ouvre la bouche depuis le début de cette nuit. Une voix faible, hésitante, qui émeut Rod et le cloue sur place. Une grande lassitude s'abat sur lui et il baisse les bras. Il y avait cru jusqu'à présent ; pourtant, il se sait condamné. Cela fait trop longtemps qu'ils errent dans la cité ouvrière et, avec l'aube qui approche, les portes de sorties sont maintenant closes. Résigné, il prend Joan par le poignet et l'entraîne à sa suite.

— Il est trop tard maintenant... Mais tu as le droit de savoir.

Alors qu'ils progressent dans la lumière étincelante, les immenses projecteurs jouent avec leur ombre comme une rosace, Joan lève lentement les yeux au ciel, les mains en visière pour ménager ses pupilles. Plantés en rangs serrés tout autour de la place, de gigantesques monuments de laideur architecturale se dressent droits vers les cieux.

— Quel est cet endroit ? prononce-t-il comme pour lui-même. Je ne me rappelle pas...

Des bribes de souvenirs lui reviennent peu à peu mais un pan entier de sa mémoire demeure obscur. Il *veut* savoir, maintenant. Refusant d'avancer davantage, il fait appel à ses dernières ressources et se libère violemment de l'étreinte de Rod. Une sourde rage commence à gronder au plus profond de son âme. Il ne peut la contenir.

— Où sont passés les sentiers d'autrefois, les fontaines colorées, les jardins parfumés ? Qu'a-t-on fait à cet endroit ? Qu'a-t-on fait à ma *vie* ? se déchire-t-il la voix en englobant des bras les lieux.

— Ces immeubles et ces rues ont toujours été tels que tu les vois, intervient Rod, la mine déconfite ; aussi froids et laids. Seulement, tu ne t'en es jamais vraiment aperçu.

Ému par la détresse de ce jeune homme sans passé ni avenir, désespéré par tant d'innocence, ce n'est plus le vaillant combattant de la liberté qui s'exprime mais un homme blasé par tout ce malheur.

— Tous tes souvenirs ne sont que de pathétiques leurres, des parodies de vie… Si tu veux des jardins exotiques, deviens l'un de ces nantis. Nous autres sommes condamnés à demeurer ici, dans la tristesse et l'oubli.

« Ils nous appellent les Manouvriers, esclaves modernes désignés par le sort et condamnés dès la naissance. Mais tout cela je te l'ai déjà dit, il me semble… A croire que ton esprit endoctriné refuse toujours de transiger ! Le Formatage, ça te rappelle quelque chose ?

À ces propos, Joan marque un temps d'arrêt. Son mal de crâne se fait encore plus insistant qu'auparavant alors que des images lui viennent en rafale. La douleur est si intense qu'il en tombe à genoux, comme percuté de plein fouet, la tête serrée entre ses mains tremblantes. Rod s'approche et s'accroupit près de lui pour le soutenir.

Et si cet homme avait raison ? Et si tous ses propos, aussi incohérents soient-ils, étaient vrais ? Cela reviendrait à remettre beaucoup de choses en question, à commencer par sa propre existence. Il ne pourrait jamais l'accepter...

Joan se fige… Quelque chose d'anormal dans sa tête, comme un mécanisme qui vient de s'enclencher, un ordre subliminal. Alors qu'il ouvre la bouche pour prendre la parole, Rod a comme un spasme et pousse un cri étouffé. Les dents serrées, Joan abandonne la lame qu'il vient d'enfoncer dans la poitrine de Rod. Incrédule, ce dernier émet un gargouillis sinistre en contemplant sa terrible blessure. Plongeant son regard dans celui de son assassin, il articule péniblement ces quelques mots :

— Je suis désolé, tout est de ma faute... Fuis loin d'ici et...

Figé dans sa raideur cadavérique, les yeux exorbités, Rod se tait. Tétanisé, les muscles ankylosés, Joan s'écarte du corps qui roule à terre.

Les yeux rougis par des larmes acides, il erre un moment sur la place ronde alors que l'aube fait son apparition. Il se souvient de tout, absolument tout. Il comprend enfin les paroles de Rod, le but de sa venue et la signification de son sacrifice... Il comprend par là même toute l'ampleur du désastre...

Curieusement, il ne regrette pas son geste. Même si son cœur hurle le contraire, il se dit qu'il devait le faire. Mais il sait pertinemment qu'il n'a plus aucun avenir, si tant est qu'il en ait déjà eu un. Blasé par tant de misère, il se console en se disant que ses souffrances touchent à leur fin.

Sans une hésitation, il ramasse la lame écarlate encore chaude et juste avant de la plonger aussi sec dans son cœur, il porte un ultime et ironique toast :

A ma vie gâchée...

▪▪▪

Monstre... murmuraient les voix. *Tu ne leur as même pas laissé une chance.*

Recroquevillé sur lui-même, Ektor Kürr se tenait la tête entre les mains. La douleur sourde et lancinante s'était réveillée. Debout devant sa baie vitrée, il avait repensé à la détresse des Hors Normes quand le vacarme de ces voix s'était levé. Depuis, il n'arrivait plus à se défaire de cette image.

Tu n'es qu'un assassin...

Jamais il n'avait souffert autant ; il avait l'impression que, dans leur orbite, ses yeux brûlants se liquéfiaient. Mais, malgré la douleur physique, un acide encore plus puissant rongeait son cœur et son âme, le laissant démuni et affolé à sa simple évocation... Le remords. Aussi insensé que cela fut, il se surprit à verser une larme d'amertume.

Assassin !!

Lui, Ektor Kürr, prévôt de premier ordre, réputé pour son inflexibilité et son efficacité, vouant une haine sans bornes à ces... *Hors Normes*... Lui, digne représentant de l'élite d'un monde dynamique, cet homme, cette icône... rongé par le remords ?

Pris de panique et de nausée, il ne put se contenir et s'affala sur la première chaise

venue. Il ne trouvait d'explication à cela mais il sentait bien que les voix dans sa tête savaient quelque chose, qu'elles détenaient très certainement la clé de son malaise... mais il se refusait à les écouter. Oh non, jamais !

Cependant, il ne pouvait s'en défaire. Certes, elles avaient toujours été là auparavant, et il avait appris à faire avec ; mais cette fois, même l'alcool ne suffisait pas à les faire taire. Il ne lui restait plus qu'une seule option...

Non, ne fais pas ça !!

Serrant les dents, Ektor traversa son appartement en titubant et s'arrêta devant un large caisson métallique. Son formateur... Cela faisait plusieurs jours qu'il avait décidé de s'en passer ; il n'était pas dupe : même si le procédé n'était pas aussi radical que celui destiné à s'assurer la docilité et l'obéissance aveugle des Manouvriers, cela ne faisait pas moins de lui un pantin...

Ce soir, ses résolutions voleraient en éclats ; mais il ne pouvait plus lutter contre ses chimères, déchaînées comme jamais auparavant.

Le sas du sarcophage d'acier s'ouvrit dans un sifflement et, sans prendre le temps de réfléchir, il s'installa à l'intérieur. Il devait à tout prix se purger de ces pensées contre-productives...

Contrairement à la majorité des utilisateurs de formateurs, son statut particulier de prévôt lui permettait de configurer l'appareil à sa convenance, choisissant le moment à partir duquel il voulait oublier et, l'intensité du... *lavage de cerveau.*

Déglutissant péniblement, il entra avec hâte les réglages des différents paramètres et valida la commande d'initialisation. La verrière opaque se referma lentement, noyant d'obscurité oppressante le prévôt anxieux et impatient ; puis, un léger vrombissement, quelques flashs multicolores, et le programme le plongea dans un abîme sans fond, où l'oubli de soi devenait une obsession, une nécessité, un *ordre*...

Aux portes de sa conscience, il ne ressentait plus ni douleur ni remords et, avant que les ténèbres ne l'avalent, une dernière pensée s'imposa à lui :

Le Credo est ma foi, l'Omnifirme mon sauveur...

▪▪▪

Chargement d'une nouvelle série d'images...

Observer - trier - analyser...

Aucun problème majeur à signaler - Série NE-658-313 vérifiée et validée - Stockage dans la base de données.

Chargement d'une nouvelle série d'images...

Allez, plus qu'une dizaine...

Vissé sur son siège ergonomique, les yeux rougis par des heures et des heures de visionnage, le veilleur matricule 15-227B soupira de toute son âme. Face à lui, trois écrans scintillaient de multiples couleurs, affichant par groupes les images, tantôt abstraites tantôt concrètes, volées à leurs anciens propriétaires par le Formatage ; mais même si violer le jardin secret des hommes avait quelque chose d'excitant au départ, à la longue, c'était terriblement ennuyeux...

Se redressant sur son siège, il leva les yeux par dessus son poste de travail et regarda autour de lui. Dans une semi-obscurité oppressante, une vingtaine d'autres veilleurs,

amorphes et ternes, étaient tout comme lui penchés sur leur pupitre, concentrés sur les clichés qui défilaient devant eux. Mis à part le cliquetis monocorde des claviers et le souffle rauque du conduit d'aération, un silence de mort régnait sur l'assemblée. 15-227B était exténué.

Pff... Tu parles d'un boulot ! J'aurais mieux fait de postuler au poste de programmeur. Là, je sens que je ne tiendrai pas longtemps encore...

Observer - trier - analyser...

Aucun problème majeur à signaler - Série NE-658-314 vérifiée et validée - Stockage dans la base de données.

Chargement d'une nouvelle série d'images...

Et puis, travailler pour ce groupe commence à bien faire. Certes, je n'ai aucune vocation sociale ou humanitaire, mais là ça va trop loin...

En effet, traquée par les ONG et régulièrement inculpée pour violation flagrante du Nouveau Code du Travail, l'Omnifirme était une compagnie pour le moins controversée. Mais les monstrueux profits générés par ce groupe collectionneur de monopoles avaient un *immense* pouvoir de séduction sur le gouvernement.

15-227B se disait souvent que tout avait un prix ici-bas... *Tout.* La preuve, ils avaient bien réussi à acheter son silence à lui aussi. Et tant que la monnaie tomberait dans sa poche, il continuerait à se taire. Avec le poste de veilleur qu'il occupait, il en voyait des choses... mais il fermait les yeux.

Si seulement les gens savaient vraiment ce qui se passait là-bas, sur les lunes d'exploitation...

Depuis l'exploration du système solaire et les grandes colonisations, l'homme avait appris à se servir des minerais extra-terrestres afin de laisser se reposer une Terre pillée, dévastée et au bord de l'assèchement... même si les déserts ne cessaient quand même de s'étendre.

Mais derrière tous les vrais faux-semblants de préservation de la vie et de la nature terrestre, un nouveau marché pour capitalistes aux dents longues était né ; après la globalisation, c'était l'ère de l'Universal.

Prenant de vitesse tout le monde, l'Omnifirme avait acheté de nombreuses petites lunes pour les transformer en sites d'exploitation et, combinées au Formatage (leur produit phare), les cités ouvrières sous dôme avaient fait exploser ses parts de marché... aux dépens d'une éthique irréprochable.

C'est sûr qu'ils s'en mettent plein les poches... même si les moyens qu'ils emploient... Enfin, tout ceci ne me regarde pas. Moi, tout ce qui m'intéresse, c'est ma carrière professionnelle... et pour le moment ce n'est pas bien brillant.

Observer - trier - analys...

Un problème dans le secteur nord-est, bloc 112. Encore.

Ça n'avait plus rien d'étonnant maintenant. Depuis un certain temps, il y avait toujours un problème avec cette série-là. Mais cette fois, vu la liste d'erreurs qui apparaissait en caractères rouges sur son écran de droite, c'était une alerte de niveau 3 : cela se traduisait par une menace sérieuse pour la productivité, donc une intervention rapide et efficace.

Fouillant dans sa combinaison, le veilleur saisit son petit bloc-notes électronique, s'empara de son stylet et se lança dans une série de calculs compliqués.

Deux minutes plus tard, l'expression du coefficient d'inefficacité était sans équivoque, la perte de profit générée inéluctable : il fallait en référer au Bureau des Méthodes. Et, au-delà de la cassure dans sa routine, dans la monotonie de son quotidien, cela signifiait au moins une chose : l'espoir d'obtenir une promotion et de s'extirper de ce trou à rat !

Contenant son excitation, le veilleur se leva de son poste, lentement, délicatement. Marchant comme sur des œufs pour ne pas briser le silence mortuaire de la salle d'observation, il prit la porte rouge, sous les regards interrogateurs et indignés de ses collègues. Q*uel culot !* pensaient-ils. Mais 15-227B n'avait que faire de cette vermine croupissante, de cette masse de gras informe et docile planquée derrière son écran de surveillance. Il avait de l'ambition, lui. Il osait aller à la rencontre de ses supérieurs et se confronter directement à eux.

Marre de cette inertie maladive et contagieuse !

C'est avec une détermination sans faille qu'il s'engagea dans les coursives et toqua à la porte du Bureau des Méthodes ; c'est avec une passion digne d'un évangile qu'il fit son rapport sur l'anomalie et avec fierté qu'il exposa le résultat de ses calculs ; et c'est avec joie et satisfaction qu'il constata que son audace allait payer.

Comme s'y était attendu 15-227B, le responsable du Bureau des Méthodes avait immédiatement ordonné un remplacement d'effectif sur la lune d'exploitation 30-258-D, secteur nord-est.

— Tout ceci est extrêmement déplaisant, avait-il annoncé ; mais nous n'avons malheureusement plus le choix : il nous faut un nouveau prévôt. Contactez Monsieur Kürr et annoncez-lui que nous sommes au regret de nous séparer de lui.

Mais ce que le veilleur n'avait osé imaginer ni même espérer, c'était que son zèle lui ouvre les portes de la gloire et de la renommée. Pour récompenser son dévouement, on lui offrait la promotion de ses rêves : le poste de prévôt désormais vacant. C'était une chance inespérée pour lui, une aubaine à peine croyable ! Et c'est avec empressement qu'il accepta l'insigne honneur qui lui était fait.

Le matin, simple veilleur au bas de l'échelle, mésestimé, abruti devant son écran, répétant sans cesse et pour toujours les mêmes gestes ; le soir, prévôt de l'Omnifirme, respecté, consulté, adulé, synonyme de gloire et de respect. Quelle incroyable journée ! 15-227B ne savait plus où donner de la tête, souriant bêtement, acceptant sans réfléchir tout ce qu'on lui demandait, si bien qu'il se retrouva bientôt allongé dans un Formateur.

Une verrière opaque se referma alors lentement, plongeant dans l'obscurité le nouveau prévôt excité comme une puce. Il y eut tout d'abord un léger vrombissement, quelques flashs multicolores, puis plus rien, le trou noir. L'esprit à la dérive, il jura entendre des voix par-delà la capsule de verre ; mais il était trop loin pour les comprendre, pour se donner la peine de lutter contre celles qui envahissaient sa tête, délivrant encore et toujours le même message:

Le Credo est ma foi, l'Omnifirme mon sauveur...

▪▪▪

Penché sur l'écran de contrôle du Formateur, le technicien en charge vérifiait les constantes vitales du patient et surveillait l'avancement du processus. Lorsque le petit voyant rouge passa au vert, il s'adressa à son supérieur.

— Monsieur, la phase numéro 1 est terminée. La suppression des informations est un succès. 15-227B est prêt pour le Formatage.

Assis derrière son bureau, le responsable du Bureau des Méthodes accusa réception du message en silence. Posant avec délicatesse son stylo d'ivoire, il fit pivoter sa chaise pour se retrouver face à la baie vitrée donnant sur le vide stellaire. Son regard s'attarda un instant sur la surface dévastée de la petite lune d'exploitation 30-258-D, et plus particulièrement sur le dôme opaque de la cité ouvrière. Il soupira puis prit la parole d'une voix blasée :

— Très bien. Enclenchez la phase numéro 2. Passez le nouveau prévôt au filtre optique...

Exaspéré, il se rejeta en arrière sur sa chaise.

— Et, je vous en supplie, changez-moi cette histoire de «Grandes Guerres Nucléaires» ! J'avoue que ça devient vraiment lassant au bout d'un moment... Je vous donne carte blanche pour inventer une histoire de météorite ou n'importe quoi dans ce goût-là... Le nucléaire, moi, ça m'empêche de dormir !

...

Julien Louisandre

Julien Louisandre

Turn-over

Marie-Angélique De Croqueplume, Baronne de Castelfiel reçoit Alain Mathiot...

Alain était quelque peu surpris d'avoir reçu une invitation au château du Baron pour un rendez-vous de la plus haute importance concernant sa première participation en tant qu'illustrateur à la revue *Univers* d'OutreMonde. Sa surprise s'accrut lorsqu'un des valets en livrée le conduisit non pas vers le bureau du seigneur de Castelfiel, mais vers ses appartements privés. D'autant que le valet en question, un grand bougre qui approchait les dix-huit printemps, le regardait non sans une sorte de condescendance moqueuse. Ce dernier ouvrit la porte qui donnait vers la chambre du Baron :

— Vous pouvez entrer, *on* vous attend.

La chambre, immense et spacieuse, était vide ! Mais un bruit d'écoulement d'eau attira l'attention du jeune homme vers une porte entr'ouverte. Elle donnait sur la salle de bain. Alain hésita une seconde puis s'avança. Un chat qui vint se lover entre ses jambes le fit trébucher sur un guéridon ; Alain renversa le vase qui y était posé. Le bruit parut assourdissant lorsqu'il se fracassa sur le sol ! Une voix de femme se fit entendre de l'autre pièce :

— Est-ce vous, cher ami ? Monsieur Mathiot ? Alain ?

Alain répondit d'une voix hésitante :

— Euh ! oui !

— Entrez donc, je finis ma toilette.

Comme Alain, fort surpris, ne pénétrait toujours pas dans la salle de bain, la voix le relança en ces termes :

— Allons, un jeune talent comme vous, qui crée des opus graphiques souvent déroutants, dénudés, indécents, ne va pas se formaliser pour si peu !

Oh et puis pourquoi pas, pensa-t-il en entrant dans la salle d'eau.

Le spectacle qui s'offrait à lui le prit totalement au dépourvu : dans une immense baignoire en forme de moule se trouvait une femme d'un âge certain (pour ne pas dire particulièrement avancé, malgré le travail farouche de quelques chirurgiens esthétiques).

— Mon époux le Baron, hélas ! prend quelque repos dans notre clinique des Horapiessé à la suite d'un malheureux naufrage, et m'a donc demandé de vous recevoir à sa place !

« Allons, venez céans, mettez-vous à l'aise, jeune homme ! Un diable de gueux comme vous n'a pas à suivre l'étiquette à la lettre, retirez donc cette chemise ; je vois votre sémillant visage recouvert de sueur ! Attendez, n'en faites rien, je vais vous aider !

Estomaqué, pétrifié, hagard, Alain se laissa délester de sa chemise à une vitesse foudroyante qui, détonnant avec la masse volumineuse de la Baronne, montrait toutefois combien elle avait le doigt agile… Au passage, elle ne se priva pas de caresser le torse musclé du jeune illustrateur.

Ainsi à moitié nu devant cette créature surgie d'un autre âge (elle avait certainement dû connaître Louis XVI avant qu'il ne perde la tête), Alain s'imaginait dans les rets de quelque cauchemar absurde que n'aurait pas renié un Philip José Farmer ! Nul doute qu'il y avait matière à lui donner l'inspiration d'une œuvre titanesque dans le sujet, comme dans l'impact visuel.

— Débarrassons-nous rapidement des formalités de cette visite pour passer à des choses

plus plaisantes, reprit alors la Baronne en lui lançant un regard aguicheur… Je crois savoir que vous avez suivi les cours des Beaux-Arts d'Epinal, puis ceux de Metz. Vos aptitudes d'illustrateur ont, entre autres, été appréciées lors d'expositions dans votre région, notamment Fantastic'Arts. Vous avez aussi signé les illustrations et la couverture d'un roman et vos opus ont garni les pages du web-fanzine de 5ème Saison…

Puis, déconcertant encore plus avant Alain, la voix de la Baronne se fit lascive lorsqu'elle reprit :

— Lorsqu'on plonge le regard en vos œuvres, on imagine toute la *pénétrante profondeur*, la *démesure*, d'un être tel que vous… Personnellement, je suis très admirative de votre talent… Et je suis bien certaine qu'ils ne se bornent pas à jouer du pinceau… Oh ! Mais votre visage rougit, mon ami… Vous devriez me rejoindre pour vous rafraîchir…

Et la Baronne se redressa quelque peu, invitant le jeune homme à venir s'immerger dans la baignoire en forme de moule.

Alain Mathiot ne craignait pas de peindre des scènes fictives mêlant épouvante et beauté mais, la vision bien trop réelle de l'avatar de ses cauchemars, en la personne de la Baronne, et ce qu'elle insinuait, provoquait en lui un sentiment de malaise qui se changeait à présent en nausée… Ni une ni deux, Alain hocha la tête négativement et s'enfuit à toutes jambes, craignant de laisser sur les moelleux tapis du château de Castelfiel, les reliefs de son repas.

Elie Darco & Cyril Carau

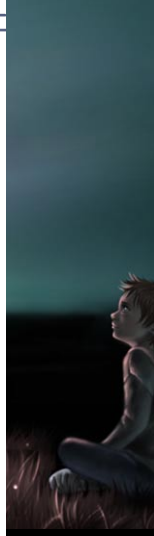
http://al1.deviantart.com/

TEXTE VAINQUEUR DE L'AT

«Au carrefour d'outre-monde ou la croisée des chemins»

La voûte céleste est une passoire

Texte : Anne Lanièce
Illustration : Magali Villeneuve



Marie-Angélique De Croqueplume, Baronne de Castelfiel reçoit Anne Lanièce...

La foule, créature fantastique aux mille et un tentacules munis de sacs colorés, entrait et sortait des portes béantes du grand magasin parisien. Hésitant encore un instant, notre auteure se faufila parmi les badauds, se demandant bien comment elle pourrait repérer Marie-Angélique de Croqueplume de Castelfiel au milieu de cette masse grouillante et bigarrée. Mais elle n'eut guère à s'interroger plus avant, car à peine s'était-elle approchée d'une boutique de vêtements de luxe, que ses sens furent assaillis par la vision d'une grande femme très en chair, habillée de rose bonbon, vociférant après une pauvre vendeuse qui n'empaquetait pas ses achats assez vite. Ebahie et immobile, notre auteure se retrouva ensuite, elle aussi, la proie de l'attention de la Baronne qui chargea brutalement, ses paquets virevoltants au bout de ses bras.

— Anne Lanièce, je présume ? postillonna la Baronne *tout de go*.

— Oui, bonjour, je…

— Suffit ! Prenons des raccourcis. Je n'ai point de temps à consacrer à ce genre de politesse. Et tenez ! Voyez si vous pouvez me débarrasser un peu…

Et sans plus de formalités, notre auteure se trouva surchargée de paquets et de sacs cartonnés, débordant de papier de soie aux couleurs chatoyantes. Il ne lui fut pas autrement permis d'équilibrer la charge entre ses deux mains, car la Baronne l'entraîna aussitôt dans une autre boutique, en lui expliquant :

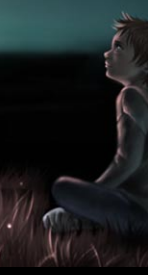
— Mon aide, Philibert, a eu la bassesse de m'abandonner aujourd'hui, alors que je dois trouver une tenue pour un gala en faveur des chinchillas à poil ras. Comme si son opération de la hanche ne pouvait pas attendre… Enfin, vous êtes là et vous allez pouvoir contribuer à la préparation de ma soirée. Je suis sûre que cela sera très instructif pour vous, vous ne devez guère avoir l'occasion de fréquenter ce genre de boutique... Quoique vous travaillez dans le domaine publique, n'est-ce pas ? Ce n'est donc pas par manque de temps que vous ne pouvez faire de shopping…

Anne aurait aimé répondre mais se plantant farouchement devant le rayonnage de robes de soirée, la Baronne héla une vendeuse et lui indiqua d'un ton péremptoire celles qu'elle désirait essayer. Toujours encombrée des achats de la tempétueuse aristocrate, notre auteure dut alors la suivre jusqu'aux spacieux salons d'essayage.

— Asseyez-vous là et dites-moi si je me trompe… Je pourrais ainsi me consacrer à des affaires d'une autre importance…Vous êtes âgée de la cinquantaine, vous avez une fille, vous dirigez un département dans une grande entreprise publique de formation des adultes. Et pour égayer la normalité de votre quotidien, vous avez décidé récemment de vous mettre à l'écriture…

— Euh… Oui, enfin je…

— Non ne m'interrompez pas, nous gagnerons du temps, répliqua aussitôt la Baronne, tout en rejetant une à une, sans même les essayer, les tenues que lui avait apporté la vendeuse… Déjà publiée dans divers fanzines, vous avez concouru à l'appel à textes de la revue OutreMonde. Et bien qu'il ait un drôle de nom, votre texte a reçu tous les suffrages de l'équipe de rédaction. Soit dit en passant, ce sont des incapables et des fainéants… Mon mari ne cesse de le dire… Je ne pense pas qu'on puisse leur faire confiance pour choisir les textes à publier…



Les joues d'Anne avaient rosi mais se contraignant à garder son sang-froid, elle se cantonna dans le mutisme qui lui avait été imposé.

La Baronne, quant à elle, semblant oublier la présence de notre auteure, se mit à quereller la vendeuse au sujet d'une histoire de taille. Puis elle disparut dans une cabine et Anne songea qu'il était temps de laisser en plan cette femme revêche et méprisante. Mais alors qu'elle s'apprêtait à s'en aller, la Baronne l'appela de derrière le rideau. Plus curieuse qu'autre chose, elle la rejoignit et la découvrit méchamment boudinée dans une robe très structurée et rigide qui manifestement n'était pas à sa mesure.

— Veuillez bien m'aider à descendre la fermeture, elle est coincée… croassa la Baronne rendue rouge par l'effort déployé pour se libérer du carcan satiné.

Anne Lanièce la regarda sautiller sur place en se contorsionnant mais ne fit pas un geste, ni ne dit un mot… *« Après tout ? Ne lui avait-on pas fait comprendre qu'elle devait se garder d'ouvrir la bouche ? »*

— Mais appelez donc de l'aide ! paniqua la Baronne dont le teint virait maintenant au bleu violacé.

Hochant la tête, notre auteure sortit du salon et trouvant la vendeuse, lui recommanda d'aller jeter un œil dans la cabine d'ici à quelques minutes. La vendeuse acquiesça en souriant et exhiba un immense ciseau qui tenait plus de l'outil à découper les carcasses bouchères que de l'accessoire de modiste.

Elie Darco & Cyril Carau

La voûte céleste est une passoire

Anne Lanièce

à Vincent...

Mes meilleures photos sont celles que je n'ai pas faites.

Je les garde en mémoire, fidèles compagnes, plus nettes que si je les avais réalisées sur papier: celles que j'ai manquées, parce que l'instant fugitif était passé avant que j'aie eu le temps de faire quoi que ce soit. D'autres, surtout en voyage, parce qu'on ne m'a pas autorisée à les prendre : le pouvoir de l'image et ses maléfices.

Peut-être sont-elles encore plus présentes en tant que souvenirs.

Et il y a aussi celle-ci, la fois où je les ai vus tous les trois dans le bureau.

Ils étaient assis devant l'ordinateur et tournaient le dos à la porte ouverte. A gauche, Sophie sur un pouf trop bas, les coudes sur les genoux et les mains supportant la tête. A droite, Félix sur une chaise, tendu en avant pour mieux voir, et au centre Victor. Haut comme trois pommes, il avait dû s'asseoir sur son siège rehausseur, et calme, sûr de lui, il manipulait la souris.

L'image était saisissante et attendrissante à la fois. Quel était ce monde où l'on entrait le mieux quand on était le plus jeune ? Cet enfant qui ne savait encore ni lire ni écrire dirigeait la petite troupe dans un cheminement qui n'appartenait qu'à eux.

Ils étaient très absorbés, je ne faisais pas de bruit, ils ne m'ont pas entendue. Mais j'aurais voulu fixer l'instant, l'émotion que je tente ici de décrire : je dois avouer que j'ai eu peur... pour quelle raison, dans un éclair, me sont revenues ces histoires fantastiques d'enfants aspirés vers d'autres mondes et qui s'échappent, qui se dissolvent et partent en fumée sous les yeux de leurs parents sidérés ?

Mon imagination me jouait des tours, ces enfants étaient là et notre vie banale. Les Esprits, qui attirent et volent les enfants, n'existent pas plus que les extraterrestres.

J'ai l'impression que cela a été le début de cette histoire qui va être pénible à raconter. J'en ai suivi le cours comme on suit le cours d'un ruisseau, sans comprendre.

Extrait de la déposition de Pamela

Le petit garçon trônait à l'arrière de la voiture, bien sanglé par la ceinture de sécurité, son siège rehausseur sous les fesses. Ils filaient silencieusement sur la route dégagée.

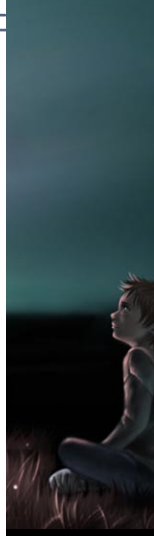
— Imagine, Pam, qu'un avion arriverait et volerait au-dessus de nous. Il pourrait se poser sur l'autoroute ; qu'est-ce qui se passerait ?

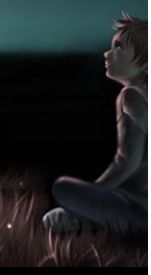
— Il y aurait intérêt à freiner ; les avions n'ont rien à faire sur les autoroutes.

— Imagine, Pam, il volerait au-dessus de nous et nous emporterait dans son ventre. Ça pourrait arriver.

— Ah ! Oui, comme un grand oiseau…

— Imagine, Pam,…





Anne
Lanièce

La voûte céleste est une passoire

La conversation continuait. Pamela conduisait tranquillement. Elle emmenait son neveu chez elle, pour un mois de vacances où il retrouverait ses cousins, et elle savourait ce moment d'intimité avant que leurs jeux ne le lui chipent. Elle le connaissait comme on connaît les enfants avec lesquels on ne vit pas régulièrement, et elle se redisait, comme d'habitude, que son neveu était fascinant. Elle n'avait jamais rencontré une telle aisance d'expression chez un gamin aussi jeune.

Comme prévu, les enfants évacuèrent rapidement Pamela et Christophe, son mari, de leur univers. Ils menaient leur vie dans la maison de campagne, heureux du temps libre des vacances et d'être ensemble. A quatre ans, Victor était le plus jeune, mais cela ne faisait aucune difficulté avec ses cousins, Félix et Sophie, de six et neuf ans.

Le mois d'août déroulait ses journées ensoleillées et il faisait bon flâner, attendre le soir et la fraîcheur pour aller se promener dans les chemins, respirer les senteurs de la terre et de l'herbe chauffées. D'autres enfants, dans une ferme voisine, ramenaient alors les vaches et suivaient le petit troupeau, un grand bâton bien en vue en travers du guidon de leur vélo.

Chacun menait ses journées et ses activités à sa guise. Les enfants jouaient, Christophe avait entrepris de remettre de l'ordre dans la grange... Pamela s'imprégnait de tout, prenait des photos, en regrettant toujours qu'une image ne rende ni la chaleur qui monte des pierres, ni l'odeur des reines-claudes bien mûres. La nuit, les grenouilles coassaient dans les mares, et même le sommeil était entouré de la vie de la campagne.

Il y avait des instants magiques autour de la lumière de l'été, du calme, des trois enfants complètement absorbés dans leurs jeux, et insoucieux des adultes. De ces instants que l'on a envie de fixer, des moments parfaits.

Dans cette maison qui avait appartenu à ses grands-parents, Pamela se détendait. Elle y avait passé toutes ses vacances depuis leur retour d'Afrique, quand elle avait quinze ans. Elle aimait ce coin de terre aride, les murets de terre sèche le long des chemins. Dans la bâtisse à un étage, l'odeur un peu piquante du salpêtre ne disparaissait jamais complètement, même les jours d'été.

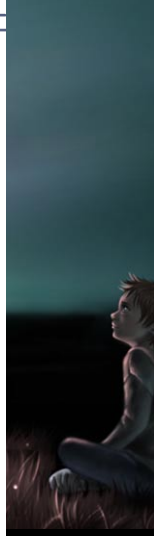
Elle attribuait à un goût venu de sa famille, le côté anglais, son amour des photos au mur, photos de tout, d'amis, de lieux, d'inconnus, en noir et blanc ou en couleurs. Elle les voyait sans les regarder, elles étaient l'unité de sa vie sous ses yeux, son fil rouge ; objets inanimés, ensemble hétéroclite, qui rassemblaient autour d'elle, sa vie et ses souvenirs. Elle s'en enveloppait comme d'un châle, dont on s'entoure les épaules autant pour sa beauté que pour la douceur de sa chaleur. Pamela ressentait dans sa chair cette fascination et cette crainte pour l'image que certains peuples combattent par la répulsion.

Et ce que son mari et ses amis prenaient pour un charmant hobby la plongeait dans des abîmes de méditation quand elle rassemblait ainsi des temps et des espaces différents dans sa maison.

Les enfants jouaient.

Victor avait apporté une cassette de jeux comme ils n'en avaient jamais vue. Il prétendait l'avoir trouvée un matin, à côté de son lit.

C'était des jeux « vivants », comme avec des vraies personnes dans les cassettes ; bien sûr, ce n'était pas des personnes au sens habituel : les pierres, d'une douce couleur bleue,



parlaient ou plutôt se faisaient comprendre des enfants sans que du bruit passe par leurs oreilles. Des choses ondoyantes et de couleur vert kaki, avec des reflets métallisés, devaient être des sortes d'animaux. Eux aussi passaient directement dans la tête. L'étonnant était qu'au cours de la même séance de jeux, chaque enfant « entendait » un dialogue différent, mais qu'ils comprenaient malgré tout la même chose et pouvaient jouer ensemble, tous les six. Ils avaient fini par conclure qu'ils devaient être six ou plus : eux trois, plus les personnes du jeu, des pierres parlantes ou des animaux ondulants. Tout était différent : la lumière, la vitesse de déplacement des objets, les paysages aux volumes et aux couleurs bizarres, des choses qui bougeaient et d'autres non, certaines qui « parlaient ». Ils arrivaient même à se faire une idée des textures, ou des odeurs.

Et le plus intéressant était que les jeux changeaient tous les jours. Sur la même cassette, en la remettant au début à chaque fois, il se passait des choses nouvelles. Comme si à chaque matin nouveau ils retrouvaient de vrais copains avec lesquels commencer une journée différente.

Chacun pouvait entrer dans l'écran tout en ayant l'impression de rester devant l'ordinateur. Sans s'en rendre compte (leur aurait-on annoncé qu'ils en auraient été ulcérés) les enfants *apprenaient*. Félix était un peu moins doué ; souvent lorsqu'il fallait se déplacer, anticiper un mouvement pour attraper un fruit qui devait tomber d'un arbre à un certain moment dans un certain endroit, il se trompait : il arrivait trop tard et le fruit était à terre, éclaté ; il arrivait trop tôt et ne le voyait plus parce qu'il tombait derrière lui…

Lorsqu'à la fin de chaque séance leurs amis les quittaient, ils pouvaient continuer entre eux. Mais c'était moins drôle. Il fallait se réadapter à la lumière habituelle, aux vitesses habituelles, et ils avaient l'impression de revenir à une sorte d'engourdissement qui les impatientait. La cassette ne semblait pas vouloir fonctionner tout le temps. C'est elle qui décidait si on pouvait jouer ou pas…

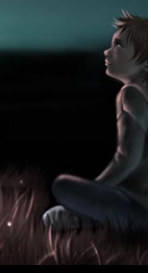
Ce n'était qu'un début… apprivoiser, se familiariser avec l'étrange.

Pamela observait discrètement. Elle avait bien compris que ce que l'on attendait d'elle, c'était des repas de crêpes ou de macaronis au gruyère et pas trop d'insistance sur les douches, et elle avait l'impression que si les vacances se passaient bien, si les enfants n'avaient jamais l'air agacés les uns par les autres, c'était grâce à Victor.

Petit, blond, le visage rond avec de grands yeux bleus un peu tombants, il était calme, parlait en choisissant ses mots, il avait beaucoup de présence. Etait-ce parce qu'elle les connaissait mieux ? Ses propres enfants lui paraissaient être simplement d'adorables gamins insouciants.

Elle devait se souvenir de cette fois où elle était entrée dans le salon et avait trouvé Victor accroupi. Les pieds bien à plat par terre et les bras croisés autour des genoux, il observait la prise électrique. Il regardait attentivement, la tête légèrement penchée sur le côté, et ne faisait aucun geste pour toucher quoi que ce soit. On devinait une réflexion intense, tellement intense que Pamela qui passait derrière lui pour ranger de la vaisselle dans le buffet n'osa pas l'interrompre. Qu'essayait-il de comprendre ? Lorsqu'il se releva, il ne posa aucune question et rejoignit ses cousins dehors.

Les jours suivants, Pamela remarqua que lorsqu'il passait devant une prise électrique,



Victor regardait rapidement, une seconde ou deux, puis continuait ses occupations. Elle se hasarda à le questionner astucieusement :

— Tu regardes la prise de courant ?

— Non, je l'écoute.

— Tu l'écoutes ?

— Oui.

Il était déjà sorti de la pièce.

Mais il lui en reparla quelques jours plus tard, à l'improviste dans la cuisine, alors qu'elle préparait une tarte aux pommes.

— Les pommes vont trop vite dans ton jardin, cela fait mal quand elles tombent sur la tête.

— Ce sont les mêmes pommes qu'ailleurs.

— Non, chez mes copains elles vont moins vite, elles arrivent tout doucement, comme des plumes.

Il mimait, ses grands yeux bleus pleins de malice, et ses doigts semblaient tenir une petite plume.

Lorsqu'elle essayait de les photographier, Pamela devait se cacher, prendre de loin ou par surprise, et le bruit de l'obturateur les faisait immanquablement grogner. Quant aux photos « prévenues », il ne fallait pas y songer : c'était une interruption dans leurs jeux et « on s'embête à rester immobile ». Elle n'arrivait pas à leur faire partager son désir pressant de fixer ces instants qui lui paraissaient beaux et pourtant si brefs… elle se rendait bien compte que sa crainte obscure que des jours aussi parfaits ne se reproduisent pas, si elle était fondée, leur était inaccessible – ils grandiraient, ils n'auraient plus ces bouilles toutes rondes. Combien de temps encore, même dans cette campagne reculée, les enfants des fermes iraient-ils chercher les vaches en vélo ? – Eux ne voulaient pas être arrêtés par des photos parce que cela leur était bien égal que ces instants passent.

A la mi-août, il y eut la nuit des étoiles et l'on s'organisa pour veiller tard dans le jardin, enveloppés de couvertures : Christophe avait expliqué que la Terre allait traverser un nuage d'astéroïdes comme un ballon de foot lancé à toute vitesse traverse une vitre ou, encore mieux, un nuage de moustiques, et en cogne plein au passage. Cela fait des étoiles filantes… Victor était chaudement installé sur Pamela, elle-même dans une chaise longue. On pouvait rester longtemps sans avoir mal à la nuque, ni froid.

— Imagine, Pam, qu'on passerait à travers le ciel pour aller voir de l'autre côté.

— Oh, mais c'est possible, c'est ce qu'on essaie de faire avec des fusées. Tu as certainement déjà vu des émissions...

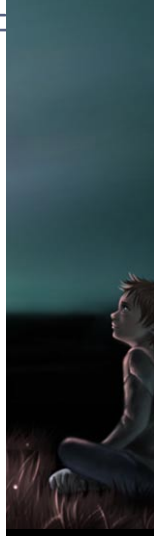
— Non, eux ils ne voient jamais les gens qui habitent de l'autre côté.

— On n'en a jamais rencontrés ; on n'est même pas sûrs qu'il y en ait.

— Si ! Il y en a ! Eux, ils nous voient à travers le ciel et ils voudraient bien qu'on vienne. Quand je serai grand et que j'aurai plus compris, j'irai.

— Tu piloteras une fusée ?

— Non, non, sans fusée. Imagine, Pam, qu'on traverserait le ciel comme ça.



— Mais on ne peut pas. Tu as l'impression qu'on peut y aller, mais c'est juste parce qu'avec nos yeux à nous, on ne voit pas à quel point c'est grand. On croit qu'il y a juste un petit couvercle et qu'après c'est les étoiles, mais elles sont très loin.

— Un peu loin, mais pas trop, moi je le sais. Et puis il y a des trous.

— Alors c'est une passoire ?

— Oui comme une passoire, et moi je me glisserai par un petit trou.

— Sûrement pas, je te tiens. Si c'est une passoire, on va faire comme avec les nouilles, on va laisser passer l'eau et toi je te garde.

Elle le serra contre elle et lui chatouilla les côtes.

— Je passerai et peut-être que je reviendrai. Imagine, Pam, qu'on pourrait aller dans le ciel et revenir.

Félix et Sophie, installés sur des chaises longues à côté, étaient attentifs, et approuvèrent :

— C'est vrai ça, Maman, c'est pas toi qui commandes.

Christophe était très fier que les enfants aient si bien utilisé ce qu'il avait pu leur raconter sur les autres mondes, les étoiles, sa passion.

Décidément Pamela ne trouvait pas cela drôle. Elle comprenait qu'un Victor de quatre ans puisse imaginer que le ciel était comme un couvercle et qu'on pouvait penser le franchir comme une porte, pour entrer dans une autre pièce tout à fait différente, mais Félix et Sophie auraient dû manifester plus de réalisme.

Au câlin du soir, Pamela s'assit sur le lit de sa fille.

— Maman, c'est bien les vacances.

— Ah, je suis bien contente, ma chérie. Vous jouez à être des astronautes ?

— Non, on joue avec les enfants de l'autre côté du ciel. Et puis ils voudraient qu'on vienne, mais ça me fait un peu peur, c'est trop bizarre chez eux. Et puis je veux être sûre de pouvoir revenir quand je voudrai.

— Et comment feriez-vous pour y aller ?

— Ils le disent à Victor, il arrive trop bien à jouer avec eux. Félix, il est nul, il se fait toujours piquer le doigt par la souris.

— C'est un jeu dans l'ordinateur ?

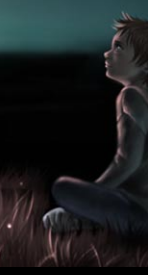
— Oui, mais personne d'autre ne l'a ; c'est pas un jeu acheté.

— Est-ce que c'est un jeu comme l'histoire que je t'avais racontée quand tu étais petite, tu te rappelles, Alice, la petite fille qui avait plein d'aventures avec les gens de l'autre côté du miroir ?

— Non, là c'est des vrais gens. Et ils nous parlent pour de vrai. C'est pas toujours les mêmes. C'est des amis à nous, mais d'un autre endroit.

L'imagination des enfants est extraordinaire, et Pamela se disait que peut-être elle-même en avait trop, mais ces jeux finissaient par la mettre mal à l'aise. Elle était étonnée. Certes les enfants semblaient passer d'excellentes vacances et ne pas s'ennuyer, mais elle trouvait surprenant que Sophie, à neuf ans, marche à ce point dans leurs histoires. Elle était d'ordinaire plutôt raisonnable, rien d'une affabulatrice. Une petite fille joueuse, mais qui faisait bien la différence entre l'imaginaire et le réel.

Pam décida de téléphoner le lendemain à sa belle-sœur pour en savoir plus sur cette



cassette de jeux.

Il était tard, elle se coucha vaguement effrayée, mécontente de ses difficultés à faire la part des choses. C'était son imagination à elle qui lui jouait des tours. Les journées passaient et Pamela ne pouvait se défaire d'un sentiment bizarre : Victor était attachant mais intrigant. Le mot qui lui venait était « décalé », tant elle soupçonnait que son âge physique, sa bonne bouille, ne correspondaient pas à ce qui se passait dans sa tête…

Lui vivait cela tout naturellement et ne faisait pas de confidences. Le soir, à l'heure du coucher, des câlins et des petits secrets, il lui souhaitait bonne nuit, acceptait d'être embrassé et allait tranquillement dans son lit. Il donnait l'impression de n'être jamais seul mais toujours occupé d'idées passionnantes. Ce qui ne l'empêchait nullement d'être très présent avec les autres enfants, gai et joueur, mais, comment dire… décalé.

Cela lui rappelait les histoires que lui racontait sa nounou, il y avait bien longtemps, en Afrique. Ces histoires dans lesquelles certains humains privilégiés conversent avec les Esprits qui peuvent même venir les prendre.

Des contes à dormir debout ? Après tout, pas plus que les contes qu'on racontait au même âge aux petits enfants élevés en Europe. Mais sa mère à elle avait mal pris les choses et interdit à la nounou de continuer à lui farcir la tête de ces croyances. La nounou avait donc continué, en cachette, et pour le grand bonheur de Pamela.

Le lendemain, le soleil était magnifique. Lorsqu'ils se réveillèrent le matin avant les enfants, Pamela et Christophe s'installèrent sur la terrasse pour prendre le petit déjeuner. A la lumière du jour qui s'annonçait si beau, Pamela trouvait ridicules ses angoisses diffuses de la veille.

En parler à Christophe ? Pour lui dire quoi ? Que les enfants s'amusaient tellement bien qu'ils croyaient dur comme fer à leurs jeux ? Que Victor la taquinait avec des idées bizarres sur la pesanteur ?

C'est à elle qu'il conseillerait d'être moins imaginative...

Ils avaient prévu une promenade et un pique-nique à quelques kilomètres de là, le long de la rivière, à un endroit où l'on pourrait jouer dans l'eau sans danger.

Les enfants s'éloignèrent un peu et se mirent à rassembler des gros galets pour en faire une sorte de monticule pointu. Ils avaient déblayé alentour et disposaient d'autres pierres plates, ramassées sur la rive, en un chemin pavé.

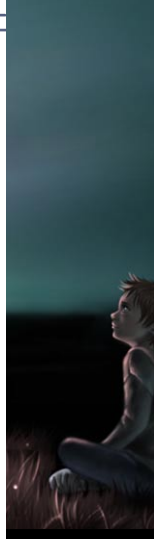
Christophe pêchait un peu plus haut tandis que Pamela lisait. Au bout d'un moment, Sophie lui demanda si elle n'avait pas de la peinture bleue.

— De la peinture bleue, non, je n'en ai pas. Pour quoi faire ?

— Pour faire des galets bleus.

— Si vous voulez faire des pierres décorées, choisissez en quelques-unes qu'on remportera. On doit avoir de la peinture à la maison.

C'était une grande quantité de galets que les enfants prétendaient remporter. Il fallut négocier… Leurs explications quant à l'usage qu'ils comptaient en faire demeuraient très imprécises. Pamela proposait de choisir les plus plats, ou quelques-uns qui avaient une forme plus remarquable, pour les peindre ensuite de motifs. Christophe grognait que sa voiture n'était pas un 4x4 et qu'ils étaient déjà bien chargés.



Les enfants s'obstinaient : toutes les pierres plates du chemin, plus celles du monticule, pour les peindre en bleu. Ils étaient prêts à rentrer à pied pour leur laisser la place.

Finalement Pamela et Christophe se résignèrent, mais de mauvaise grâce.

En rentrant les enfants vidèrent prestement le coffre. Il fallait maintenant de la peinture bleue. Christophe essaya de les convaincre qu'un restant de peinture à volets, verte, conviendrait très bien. Le problème semblait crucial et Sophie s'énervait, à l'étonnement de ses parents.

Lorsque, le lendemain, Christophe revint des courses avec un grand pot de peinture bleue achetée en solde en même temps que d'autres outils dont il avait besoin, les enfants ravis disparurent avec leur trésor.

Mais le répit fut de courte durée, et ils revinrent bientôt, déçus de la peinture parce qu'elle ne rendait pas les galets bleus « même en dedans ». La preuve, c'est qu'ils ne brillaient pas dans le noir et « ne pouvaient pas montrer le chemin », comme l'expliqua Sophie.

— Quel chemin ?

— Pour aller de l'autre côté du ciel, là où les cailloux sont bleus.

— Et ils brillent la nuit ?

— Non, parce qu'il n'y a pas de nuit. Comme il y a deux soleils des fois il fait très très jour et des fois juste un peu jour, mais jamais nuit.

— Et c'est où, ça ?

— De l'autre côté du ciel.

Avec fatalisme Christophe rangea le pot de peinture dans la grange. Cela pourrait peut-être servir un jour… le tas de cailloux, lui, resta où il était, derrière la haie de pommiers, à la limite du champ du voisin. Les maïs maintenant hauts avaient fait de cet endroit un repère pour les enfants, loin des regards indiscrets.

Les jours passaient. Pamela essaya de ramener la conversation sur ces mondes d'ailleurs, mais les enfants semblaient s'ingénier à l'éviter. Ou alors, ils lui tombaient dessus tous ensemble pour les repas, et dans une joyeuse agitation qui rappelait plutôt une colonie de vacances et interdisait les conversations un peu plus approfondies. Ils répondaient à ses questions par des plaisanteries, elle n'arrivait pas à comprendre.

Lorsque le mardi elle s'inquiéta de ce qu'elle n'avait pas vu le chat depuis la veille et de ce qu'il n'avait manifestement rien mangé, Pamela n'osa pas en parler. Pour les enfants ce serait un drame.

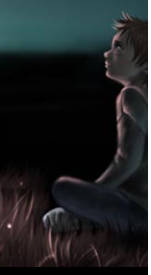
Peut-être s'était-il laissé enfermer quelque part ? Il allait sûrement revenir… La journée passa, pas de signe de vie du chat, bien qu'elle ait cherché partout, ouvert tous les greniers, fouillé les granges. La route n'était pas très fréquentée, mais il avait pu malgré tout se faire écraser, ou tomber sous la dent d'un renard.

Les enfants, sereins, n'avaient apparemment rien remarqué.

Au dîner, Pamela demanda si quelqu'un avait vu le chat aujourd'hui. Un « non » tranquille lui fut répondu et devant son air perplexe, Sophie ajouta :

— Mais ne t'inquiète pas, Maman, il ne lui est rien arrivé.

Ils avaient l'air contents d'eux-mêmes, d'une tranquillité pleine de sous-entendus.



Anne
Lanièce

La voûte céleste est une passoire

Ils étaient en vacances depuis trois semaines maintenant. Ce jeudi matin en descendant l'escalier qui aboutissait à la grande pièce commune, Pamela eut nettement l'impression de quelque chose de bizarre malgré le calme. La matinée était déjà bien avancée, et la lumière du jour se répandait partout. Le canapé, les fauteuils… la grande table rectangulaire en bois, les chaises… plus loin la porte qui menait à la cuisine… le silence habituel… les portes-fenêtres dont les volets n'étaient jamais fermés et qui donnaient sur la terrasse pavée… les tableaux aux murs.

Alors elle vit. Elle vit que sur le mur de l'escalier, les tableaux n'étaient plus les mêmes, ou plutôt qu'il en manquait. Il manquait des photos ! Certains cadres avaient disparu, et les autres avaient été déplacés et donnaient un nouveau décor. Il en manquait : la photo de ses grands-parents se donnant le bras et esquissant un pas de danse devant la porte de leur ferme, celle de ce vieil oncle qui avait été photographié en 1895, il avait cinq ou six ans, avec une longue robe comme en portaient les petits garçons à cette époque et les cheveux sur les épaules.

Où étaient-elles ? Qui avait fait cela ?

Aucune trace d'effraction et puis, franchement, est-ce que des voleurs auraient pris quelques cadres, déplacé les autres bien proprement ? Alors Pamela remarqua que si le vol avait été récent, l'emplacement des photos retirées aurait dû apparaître plus blanc sur le mur. Ce n'était pas le cas, c'était comme si elles n'avaient jamais existé, jamais été là. Elle crut être encore endormie, prisonnière d'un cauchemar. Mais non, elle sentait la rampe d'escalier sous sa main, ses pieds dans ses chaussons, elle était bien vivante et parfaitement éveillée.

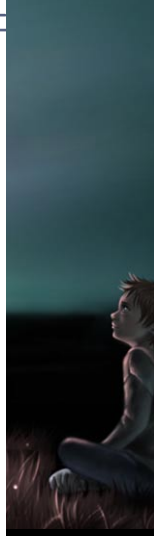
Elle était SURE de n'avoir pas touché ces cadres depuis des années. Personne d'autre qu'elle ne se serait autorisée à le faire sans lui en parler. Alors quoi ? Une farce des enfants ? Ils auraient déplacé les cadres, les marques aux murs auraient disparu ?

Demander à Christophe. Il était reparti travailler depuis le début de la semaine mais elle pouvait lui téléphoner, ce qu'elle fit immédiatement.

Il n'avait pas d'idée sur la question ; ce n'était pas lui qui avait déplacé quoi que ce soit. Bien sûr qu'il lui en aurait parlé… et puisqu'elle disait que les murs n'avaient pas de traces… non, le week-end dernier, il n'avait rien remarqué de tel, ni de bizarre mais, avec l'habitude, il finissait par ne plus regarder les murs. Bien sûr, si quelque chose avait changé, il l'aurait remarqué. Restons calmes : est-ce que Pamela était bien certaine de ne pas avoir déplacé ces cadres elle-même, il y a longtemps et d'avoir comme une sorte de trou de mémoire ?

Surtout il fallait qu'elle vérifie qu'il n'y avait pas d'autres modifications, que rien n'avait été volé. Dans cette grande maison isolée dont on ne fermait jamais les volets… oui, oui, c'est évident, des voleurs n'auraient pas remis d'autres tableaux en place. Non, vraiment il n'avait aucune idée de ce qui avait pu se passer. Mais surtout qu'elle vérifie bien qu'aucune porte n'avait été forcée. Et on verrait cela ensemble ce week-end.

Lorsque Félix et Sophie se levèrent deux heures plus tard, Pamela les interrogea de même. Leur incompréhension semblait totale. Avec patience et bonne volonté ils regardaient leur mère leur décrire les personnages, les encadrements, la place qu'ils auraient dû occuper… Sophie se hasarda :



— Mais Maman, des photos de ton grand-père et de ta grand-mère, il n'y en a pas sur le mur… il y en a d'autres, dans l'album, tu nous les a montrées. Tu confonds peut-être avec la maison quand tu étais petite, ou avec une autre maison…

— Mais rappelle-toi, ma chérie, la photo du petit garçon qui avait une robe et qui gardait deux chèvres… et tu sais, on voyait à côté de lui comme un petit tabouret en bois.

Le silence des enfants l'effraya plus que le reste.

Victor descendit enfin à son tour.

— Tu sais, Pam, ils sont partis.

— Partis où ? Tu sais qui a pris ces photos ?

— Non, ils sont partis les vieux, tu ne les verras plus. Moi aussi, quand je serai parti, tu me mettras en photo, mais je reviendrai me chercher, je veux partir pour de vrai.

Consternée, inquiète, Pamela décida qu'elle ne pouvait rien faire de plus pour l'instant. Il y avait certainement une explication simple, et Christophe serait là le lendemain soir.

Pendant les deux jours qui suivirent, Pamela envisagea toutes les hypothèses, mais aucune n'était satisfaisante.

Il n'y avait eu ni effraction, ni vol de quoi que ce soit d'autre.

Elle se rappelait très bien que cela faisait exactement cinq ans que les murs des pièces du bas et de l'escalier avaient été repeints. Elle le vérifia même en recherchant la facture. Ensuite, elle avait accroché les photos comme elle se le rappelait. Et elles n'y étaient plus.

A son retour, Christophe lui-même sembla déboussolé. L'évidence visuelle du « nouvel » agencement était là, leurs certitudes leur criaient le contraire.

Lorsqu'il revint des courses ce samedi, il était consterné.

— Je suis passé chez le photographe, il n'a rien pu faire des pellicules que tu lui avais déposées. Elles sont toutes voilées.

— Comment ça, toutes voilées ?

— Oui, comme si elles avaient pris la lumière. On ne peut rien en faire.

— Les trois ? Ce n'est pas possible. Le rembobinage est automatique quand l'appareil est fermé.

— Je sais bien. Et elles n'étaient pas toutes les trois de la même marque. On ne peut même pas dire que c'était un lot de mauvaise qualité.

— Mais ce sont les photos depuis le début des vacances !

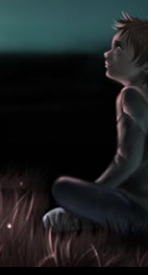
— Je t'assure qu'il m'a montré le film, on ne voit rien. Il ne comprend pas. Tu devrais lui porter ton appareil, il t'en prêtera un autre pour quelques jours, que tu puisses refaire des photos de vacances…

Le soir Pamela put à peine dîner, nouée par des crampes d'estomac et l'angoisse. Elle avait les larmes aux yeux et elle se rendait compte que sa réaction n'avait aucun bon sens, pas de mesure avec l'incident. Après tout, quelques photos de vacances !

Il lui semblait que c'étaient des morceaux de sa vie qu'on lui arrachait.

Les enfants s'esquivaient, un peu gênés.

C'était clair. Désormais les enfants l'évitaient. Ils allaient se coucher après un rapide



bonsoir, parlaient peu à table ; Pamela avait l'impression qu'ils étaient systématiquement dehors quand elle était dans la maison ou inversement. Même les petites promenades dans la campagne à la fin de la journée ne les intéressaient plus.

Etait-ce parce qu'elle était agitée, anxieuse, triste ?

Son inquiétude finissait par perturber son sommeil. Les vacances semblaient toujours les mêmes, mais elle se réveillait angoissée, allait voir dans la chambre des enfants.

Elle devait se détendre, laisser le temps filer, les enfants changer. Qui sait si les évènements des derniers jours n'étaient pas une leçon de renoncement et de sagesse ?

Il faisait toujours aussi beau. On sentait l'automne approcher dans les jours plus courts, les soirées fraîches, les matins pleins d'odeurs humides.

Les enfants avaient abandonné leur cassette de jeux, et dans l'urgence, ils profitaient des derniers jours de vacances, construisaient, empilaient des ensembles hétéroclites de pierres et de morceaux de bois dans leur coin au fond du jardin.

Pamela avait téléphoné à sa belle-sœur qui ignorait tout d'une quelconque nouvelle cassette de jeux. Certainement prêtée par un copain…

Revenu en milieu de semaine, Christophe était soucieux. Lorsqu'ils discutaient des incidents récents, ils ne trouvaient aucune explication valable ou rassurante. Tout paraissait normal et anodin, et pourtant… Que s'était-il passé avec ces cadres ? Où étaient les photos ? Il y avait certainement une explication, qu'ils n'avaient pas trouvée. Pamela ne se résignait pas. Quand elle serait rentrée à Paris, elle fouillerait dans ses albums pour faire des retirages. Les photos étaient forcément toujours dans les albums.

Le chat bien-aimé disparaît, tout le monde a l'air de trouver cela naturel.

Et puis ces jeux étranges. Pamela et Christophe avaient fini par admettre obscurément que tous ces évènements étaient liés, mais comment ? Rien de grave, rien de réellement sérieux… ils n'arrivaient même pas vraiment à en parler.

Les enfants avaient passé d'excellentes vacances mais le climat entre eux et les adultes s'était modifié. Ils vivaient dans leur monde. Vivement le retour à l'école, à la ville. Pamela aspirait à se retrouver dans un autre lieu, occupée, distraite de ses angoisses. Décidément, cette maison était trop isolée.

Depuis la veille, le temps se gâtait et le vent s'était levé. Christophe était là, on rangeait, on allait fermer la maison jusqu'aux vacances de la Toussaint.

Les parents de Victor devaient arriver très tôt le lendemain matin, après avoir roulé une partie de la nuit. Cela ferait du bien. De l'agitation, un grand barbecue, d'autres adultes. Pamela était presque contente de rendre son neveu à ses parents.

Pour cette dernière soirée, on avait prévu des crêpes, et ce soir-là, les enfants rentrèrent spontanément vers sept heures, calmes, détendus. Aucune récrimination à la perspective que le lendemain il allait falloir ranger les chambres.

Au petit matin, Pamela se réveilla en sursaut, en proie à un cauchemar imprécis. Le vent était tombé. Le jour pointait, les parents de Victor allaient bientôt arriver.

Il faisait froid, c'était ce qui l'avait réveillée : les enfants allaient avoir froid eux aussi, et

cette certitude, elle la ressentait dans sa chair, souffrant pour tous les trois à la fois.

Elle se leva. Son cœur battait trop fort. Elle prit des couvertures dans le placard du couloir et se précipita dans leur chambre.

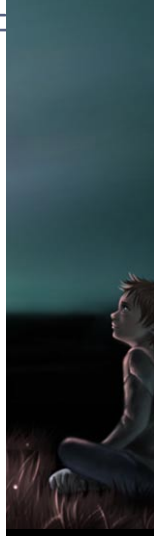
Mais ils n'étaient plus dans leurs lits.

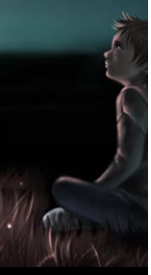
Dehors, elle entendit le bruit d'une voiture qui entrait dans la cour et le crissement du gravier.

Monsieur l'Inspecteur, vous le dîtes vous-même, tous les ans des quantités de gens et d'enfants disparaissent. Il y a des trous dans le ciel… La voûte céleste est une passoire.

Fin de la déposition de Pamela.

▪▪▪





Anne
Lanièce

La voûte céleste est une passoire

Marie-Angélique De Croqueplume, Baronne de Castelfiel reçoit Magali Villeneuve...

Magali Villeneuve, connue comme étant la *Prédatrice Céleste* Mierin, poussa les portes d'un salon de beauté. Elle se retrouva dans un hall où le luxe flirtait dangereusement avec la surenchère tapageuse. Avalanches de fleurs et d'odeurs précieuses, draperies et sculptures se mariant en fuchsia et dorures, musique d'ambiance aux accents orientaux et une moquette si épaisse, qu'on s'eut cru en passe de s'enfoncer dans de la marmelade de fraise... Son sens artistique attaqué par ce jus de guimauve vitriolé, Magali sortit de sa poche l'invitation qu'elle avait reçue de Marie-Angélique de Castelfiel et la relut une fois de plus. Oui, elle se trouvait à la bonne adresse, bien qu'il semblât étrange de recourir à ce genre de lieu pour fixer un rendez-vous. Une hôtesse vînt alors l'accueillir pour la conduire auprès de la Baronne.

Notre pauvre illustratrice manqua de s'évanouir lorsque elle pénétra dans le salon occupé par Marie-Angélique. L'imposante femme se trouvait nue et littéralement affalée sur une table de massage. De part et d'autre d'elle, non pas un, mais deux jeunes masseurs s'évertuaient à remettre en place ses chairs pendantes… A l'entrée de Magali, celle-ci poussa un soupir nasal et congédia les masseurs d'un air supérieur en ces termes :

— Je sais que je vais vous faire beaucoup de peine, mes beaux damoiseaux, mais il vous faut vous retirer et ne pas nous déranger ; cette conversation doit rester privée.

Puis comme si la chose était naturelle, elle se leva et tendit le bras, attendant que Magali veuille bien lui donner le peignoir qui se trouvait fort malheureusement à la portée de sa main. Mi-moqueuse, mi-agacée, notre illustratrice rendit ce service qui avait au moins l'avantage d'ôter les formes palpitantes de la Baronne de sous ses yeux puis prit place avec elle dans un sofa. Sans plus de manières, l'épouse de notre cher éditeur crocheta d'un mouvement lent le CV de Magali Villeneuve déposé sur la table et commença à le lire :

— Vous êtes passionnée de lecture, et d'arts graphiques, bien sûr… Une rêveuse, encore une ! Après un bac littéraire et des études d'arts plastiques, vous avez tenté le concours d'assistant animateur de la renommée école des Gobelins de Paris… Mais l'existence vous rappela à des considérations plus terre-à-terre et il vous fallut exercer quelque sot métier pour subsister… Il eut été plus simple de vous marier… Travailler ! Quelle drôle d'idée… Puis vous vous êtes installée en tant qu'illustratrice à Nancy…C'est d'un ennui ! Voilà tout ce que vous avez vécu, mademoiselle, à vingt-six ans ? Je ne vous demandais pas du Dickens, mais vous auriez pu donner un peu de relief et de sentiment à votre exposé…

Avec tout le tact dont elle était capable, *la Prédatrice Céleste* marmonna entre ses dents que *« cette vieille carne pouvait aller se faire pendre »* et attendit la suite. Elle ne fut guère déçue…

— Pourtant je m'attendais à de l'élégance, de la flamboyance, de la part d'une jeune femme dont les opus semblent embraser l'imagination du plus grand nombre… Savez-vous, ma chère, que nous avons un admirateur en commun ? Certes, dans votre cas, seuls vos talents artistiques l'intéressent… Qui donc, allez-vous me demander ? Il n'est guère facile de deviner, j'en ai tellement…hum ! Allons, je vous donne un indice, c'est lui qui vous a invitée à venir vous installer en OutreMonde…

Sceptique, Magali fronça les sourcils mais de bonne grâce, finit par demander :

— Vous voulez parler de Jujube ?

A ce prénom, la Baronne rosit d'aise et émit un petit rire porcin.

— Ah ! Ce charmant jouvenceau est totalement épris de moi… Et il n'est pas le seul…

Magali n'en croyait pas un mot, mais par pure curiosité, elle demanda à nouveau :

— Il vous l'a dit ?

— Ah ! Naïve que vous êtes, les hommes comme Jujube ne sont pas de cette trempe-là… Par contre, savez-vous que le jeune et charmant Alain Mathiot est venu en catimini jusque dans ma salle de bain, alors que je faisais mes ablutions matinales, pour me déclarer sa flamme ?

En entendant cela, Magali étouffa un fou rire et demanda :

— Et Jujube, c'est dans la cuisine qu'il s'est déclaré ?

— Non, non, ma chère… Un peu de poésie, voyons ! Nous n'en sommes qu'aux prémices… Il minaude, contourne, tâtonne…

— Il vous a tâtonné ? s'enquit Magali à nouveau, trouvant l'idée des plus comiques.

— Allons ! Non ! Vous vous égarez ma chère, n'oubliez pas que je suis une femme mariée ! Mais c'est si plaisant de se voir adulée par tant d'hommes… Vous verrez ! Cela vous arrivera peut-être un jour, si vous abandonnez vos crayons… Il n'est d'utile que ceux pour souligner les yeux et les lèvres… Tiens justement, vous semblez bien pâlichonne, vous devriez mettre un peu de couleur sur…

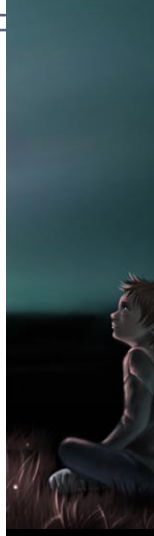
— Non, non merci, refusa Magali précipitamment en considérant le maquillage exubérant de la Baronne, digne d'halloween.

— Ah non ? Et bien rendez-vous donc utile… J'ai un terrible durillon au pied gauche, il y a une bassine et une brosse derrière vous et…

La porte claqua alors et la Baronne eut beau appeler Magali sur tous les tons, elle n'obtînt en retour qu'un grand éclat de rire et les bruits d'une cavalcade qui rendait à notre illustratrice sa liberté et du temps à employer de bien plus plaisante façon.

Elie Darco & Cyril Carau

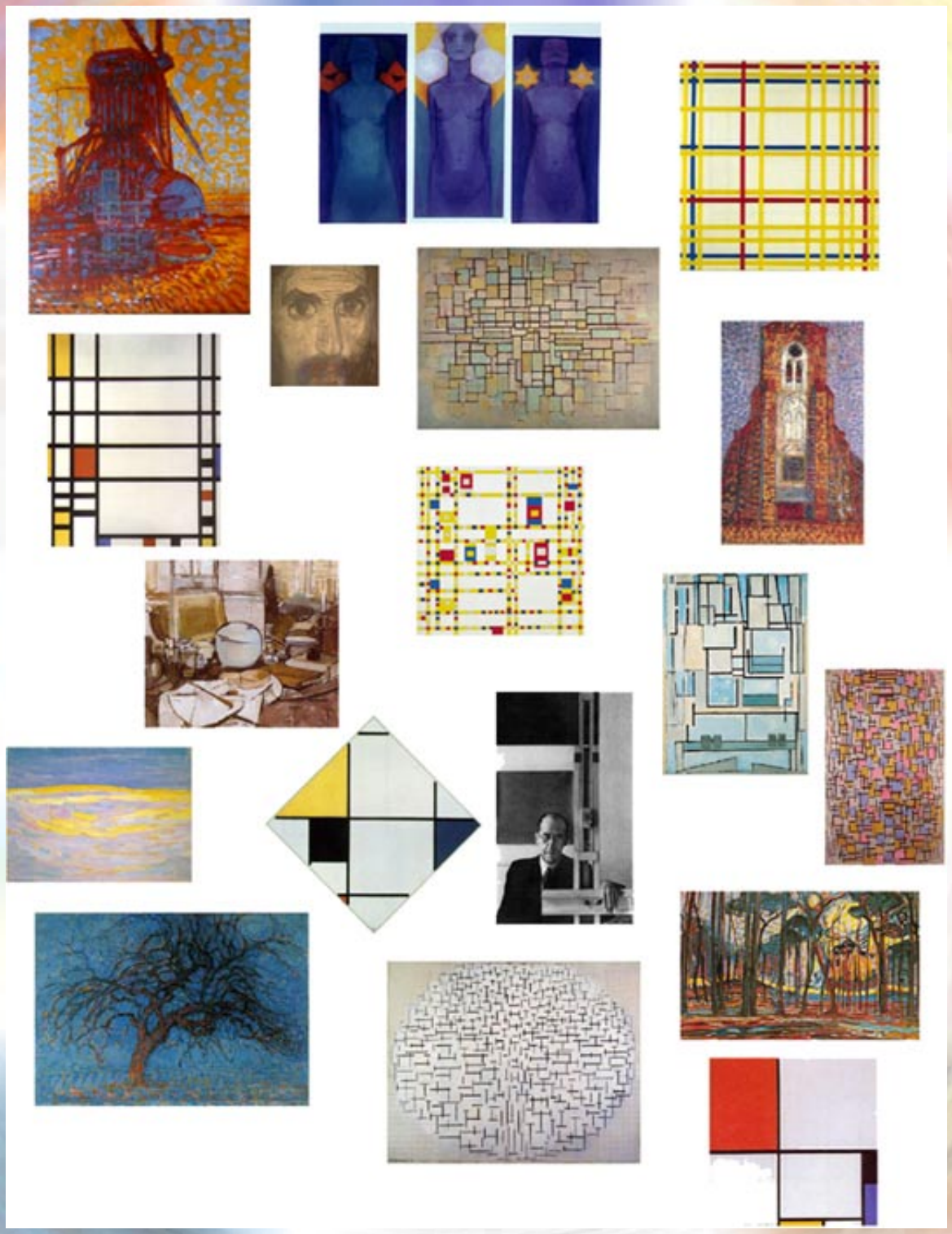
http://mvilleneuve.over-blog.com/



Anne Lanièce

La voûte céleste est une passoire

La croisée des chemins



Un aperçu sur l'oeuvre et la pensée de Piet Mondrian
par Cyril Carau

La croisée des chemins

Un aperçu sur l'œuvre et la pensée de Piet Mondrian par Cyril Carau

« Ce qui fait que la réalité nous semble si tragique, c'est simplement le non-équilibre et le désordre de ses apparences ». L'enjeu de la démarche de Mondrian est tout entier contenu dans cette affirmation. A savoir apporter de l'équilibre dans le monde et ordonner *« une vision claire de la réalité véritable »* en opposition à celle désordonnée et faussée qui a cours[1].

Guidé par une rigueur implacable, Mondrian a exploré et intégré tous les courants picturaux de son temps comme s'il englobait le monde de la peinture d'alors pour élaborer son propre *style*. Pour façonner un vocabulaire plastique pur, il a étudié le plus fort de la couleur (expressionnisme et fauvisme) et le plus exigeant de la forme et du modelé (le cubisme). Cet itinéraire, sur d'aussi longues années (presque trente ans), correspond en fait aux divers moments où l'artiste fait sien les moyens picturaux qui constitueront l'ensemble de son vocabulaire plastique. Une « grammaire » apte à décrire et à combiner de façon visible les éléments de l'« harmonie », l'« équilibre », à savoir *la loi fondamentale* qui régit et structure le monde… en vue de permettre à tout un chacun de créer « la vraie vie[2] ».

Voici ce qu'il dit en 1918 : « Je sentais que je peignais encore comme un impressionniste, que j'exprimais une sensation particulière (…) Malgré ma conviction de l'impossibilité d'être absolument «objectif», je sentais que l'artiste peut devenir de moins en moins «subjectif» et arriver à ce que la subjectivité ne prédomine plus dans ses œuvres[3]. »

Il lui faut éliminer tout ce qui s'affirme comme contingent et subjectif en peinture, afin de saisir les choses et les êtres dans leurs relations universelles et nécessaires. Autrement dit, ne plus représenter quelque aspect épars du monde (comme une pomme, un nu, un paysage, un événement ou une idée via l'allégorie) ou ne plus exprimer les rapports du moi (de l'artiste ou d'autrui) avec son environnement, mais de mettre à jour le moyen plastique qui permettra de réordonner, de réaménager un réel où la dominante *Tragique* disparaîtra au profit de l'*Equilibre*. Mondrian exprime cet objectif dans les termes suivants : « La nuit : non représentable et sans expression plastique. Le jour : non représentable avec une expression plastique inexacte et confuse. Nuit-jour, nature, non représentable et avec une expression plastique inexacte, comment, en art, la suivre afin d'aboutir à une expression exacte, claire, qui exprime *notre sensation et notre conception* du grand jour ? Ne tâchons pas de la reproduire. Créons[4]. »

[1] Vers 1910-1920 dans la peinture on voit émerger un art dit « abstrait ». Alors que le rôle (traditionnellement assigné depuis Aristote) de l'art et notamment de la peinture se bornait à représenter (ou imiter) la nature, il semble soudain que l'œuvre picturale ne se réfère plus à aucun motif. Piet Mondrian est un des pionniers de cette nouvelle façon d'aborder la peinture et son rapport au réel. Chez lui l'exigence artistique se fond avec un but élevé qui rejoint des préoccupations sociétales (morale, philosophique, théosophique, sociale, politique).

[2] De 1890 à 1905 l'artiste s'exprime par un impressionnisme nordique où dominent les paysages de sa terre natale. De 1905 à 1911, Mondrian use d'une palette d'abord néo-impressionniste puis de plus en plus expressionniste et fauve avec les compositions en série : *Phares – Arbres – Moulins – Dunes – Eglises*. Durant la fin de ces années apparaissent des œuvres symbolistes comme le triptyque *Evolution* (1910-1911). Entre 1911 et 1914 s'amorce la période cubiste, période qui se clôt avec la série *Jetée & Océan* (de laquelle émergent ses premières compositions abstraites). De 1917 à 1920 Mondrian élabore les travaux *De Stijl*.

[3] *La Nouvelle Plastique en peinture* – in « *De Stijl* » I, 1917-1918 (traduction de Michel Seuphor).

La théorie dominante de l'art qui repose depuis Aristote sur la représentation (ou imitation) de la nature se révèle donc totalement inadéquate pour Mondrian. Il doit donc créer une plastique qui met en avant la seconde grande difficulté : le motif [5]. Comment peindre le réel, sans peindre quelque chose ?

Durant toutes ces années, et quel que soit le mouvement pictural qu'il intègre, Mondrian s'emploie à peindre toujours les mêmes motifs, à savoir les dunes de Zélande, les phares de Westkapelle, les moulins de Gein ou des arbres. Quand on suit le cheminement des «moulins» à travers l'œuvre de l'artiste, on est frappé à quel point Mondrian les épure peu à peu de tout artifice, de tout élément qui pourrait fasciner. Il ne cherche, lentement, pas à pas, avec une rigueur de mosaïste ou d'orfèvre, qu'à cerner les éléments d'équilibre, ceux constitutifs de l'harmonie. Aussi réduit-il le foisonnement chromatique des «moulins» de 1906-1907 à sa plus simple expression plastique, à savoir les couleurs primaires. Mais aussi dans le modelé formel : il élimine ainsi tout obstacle ornemental comme les nuages, les étendues d'eau, les collines ou le soleil se couchant sur l'horizon pour saisir dans toute leur plénitude les lignes pures. Se construit ainsi une structure ferme, épurée, où ne dominent que les éléments essentiels au vocabulaire pictural qu'il veut trouver. En 1911, cette série des «moulins» aboutit au *moulin rouge*. Néanmoins ce n'est qu'avec l'expérience cubiste[6] que Mondrian parvient à transformer l'élément formel de la nature en ligne pure.

Cependant, il semblerait que ce fut d'abord la couleur qui fut réduite plastiquement dans l'élaboration de la *grammaire* de la Nouvelle-Plastique. Avec le symbolisme ou l'expressionniste, Mondrian se sent encore tributaire des impressions provenant de l'objet perçu. Or, aussi belles, aussi fascinantes apparaissent-elles dans leurs transcriptions picturales, elles n'en sont pas moins des fragments imparfaits qui participent du *tragique*. Mondrian se sait encore sous le charme du perçu. Ce n'est véritablement qu'avec l'expérience cubiste qu'il parvient à s'en détacher : grâce à une construction purement intellectuelle, une maîtrise logique sûre et inaccessible aux pièges de la réceptivité. Cette méthodologie picturale lui permet de passer outre les éléments contingents des choses. Le réseau qui structure l'espace fait corps avec l'objet dans ce qu'il a d'essentiel. La simplification mise en œuvre va au-delà d'une réduction, Mondrian capte la loi fondamentale sous-jacente… Il tend ainsi vers une abstraction radicale. Il traduit la diversité des formes naturelles (toujours les mêmes motifs, par ailleurs : arbres, mer, dunes, façades d'église) en un système de signes plastiques où dominent les non-couleurs (blanc, noir, gris), ainsi que des lignes entrecroisées. Le divers et le différent sont réunis sous le même vocabulaire.

Avec cette expérience, poussée jusqu'à ses limites, le sujet du tableau (le motif) n'est plus qu'un prétexte pour retranscrire sur la toile un monde plastique pur, celui qui mène à l'harmonie. Il lui reste maintenant à éliminer l'objet lui-même.

L'artiste néo-plasticien a donc atteint un point culminant dans son cheminement, mais il n'est pas décisif pour autant. Mondrian prend alors le temps de réfléchir et d'écrire son système théorique, et puis aussi de faire des rencontres. Il séjourne aux Pays-Bas durant la grande

[4] *L'art réaliste et l'art superréaliste,* article dans la revue *Cercle et Carré*, n°2 du 15 avril 1930.

[5] Pour rappel : première difficulté — se libérer de sa subjectivité propre pour tendre à l'objectivité. Seconde difficulté à laquelle s'est confronté Mondrian pendant presque trente ans — se libérer du motif pour tendre à l'universalité.

[6] La démarche de Mondrian est totalement différente de celle de Picasso et Braque qui, eux, au contraire, cherchent à scruter le motif sous tous ses angles, d'où l'importance des portraits et des objets familiers, de l'intégration d'éléments concrets comme le papier journal. Considérer les œuvres cubistes de Mondrian comme inférieures aux leurs, c'est justement ne pas saisir la spécificité de sa démarche. Apollinaire, avec sa clairvoyance coutumière en matière d'esthétique, les a qualifiées « d'abstraction cubiste ».

guerre. Il rencontre alors les peintres Bart van der Leck et Théo van Doesburg, ainsi que le théosophe Matieu Schoenmaeckers.

Des premiers, il bénéficie d'une connaissance directe de l'architecture, du fait qu'il n'œuvre plus de façon isolée. Du second, il subit une influence d'ordre plus mystique (théosophique[7]) qui l'amène à discerner, selon Hans Ludwig Jaffé, « l'existence d'une force universelle et la possibilité de la rendre visible sous la forme d'une harmonie plastique[8] ».

Si jusque là Mondrian avait quelques idées précises, mais néanmoins éparses et tâtonnantes, il peut enfin formuler clairement le problème qui le hantait depuis toutes ces années et théoriser la Nouvelle Plastique : « Comment exprimer la plastique universelle en se servant de la forme limitée ? Et comment établir une image exacte de ce que nous voyons voilé et déformé par la forme ou, plutôt ce que nous subissons en étant *vivants dans la nature-vivante*[9] *?* » Et surtout, il sait enfin comment y répondre. En élaborant la *grammaire* de la nouvelle plastique qui rendra lisible l'universel sous la forme concrète d'œuvres picturales pures. « Elle doit au contraire trouver son expression dans l'abstraction de toute forme et couleur, c'est-à-dire dans la ligne droite et dans la couleur primaire nettement définie[10] ».

Alors qu'au même moment Kandisky invente l'abstraction lyrique, répondant à « une nécessité intérieure[11] », Mondrian, au contraire, tranche pour une abstraction géométrique ; il cherche à se détacher totalement des courbes et refuse le mélange des couleurs… en un sens il veut détruire l'espace pour le réduire à sa seule linéarité dans le plan, il tend, selon Hans Ludwig Jaffé, « à exprimer l'objectivité d'un ordre qui va au-delà de l'individu ». Il s'efface devant l'œuvre à accomplir. L'artiste n'est plus à considérer comme une personne singulière dans l'élaboration de l'œuvre universelle et nécessaire, mais comme l'agent qui, apte à contempler la « superréalité[12] » peut en rendre compte par des moyens plastiques. « Dans l'œuvre d'art, dit-il[13], il faut tâcher d'exprimer seulement ce qui est essentiel de la nature, et de l'homme uniquement ce qui est universel. »

Abstraction qui se doit être géométrique donc ; l'universel, une fois exprimable par cet art superréaliste, s'étendra à la vie même : ce sera toute la conception de notre environnement qui évoluera en fonction de ces œuvres. Rôle de l'architecture, du découpage urbain, de la décoration, du design, ainsi que des sciences et techniques (au service de l'équilibre et non plus des désordres, du tragique, amenant destructions et morts), mais aussi de la mentalité des personnes qui, appréhendant cette superréalité, les délivrera des illusions de l'apparence, équilibrant leur vouloir et *desiderata*. La peinture et l'art dans sa globalité, en créant de la beauté, acquièrent un rôle de conscientisation.

« Tout vrai artiste a toujours été inconsciemment émotionné par la beauté de la ligne et de la couleur et des rapports de celles-ci pour elles-mêmes, non par ce qu'elles pourraient représenter », dit-il dans *l'art réaliste et l'art superréaliste :* « Consciemment, ajoute-t-il, on a cherché à exprimer

[7] Système de pensée (mystique) qui vise à la connaissance de Dieu (et de sa relation avec celle de l'homme et de la création tout entière) par l'élévation de l'esprit.

[8] H.L. Jaffé : *Mondrian*, 1987

[9] Nous apprend-il en 1930 lorsqu'il revient sur le néo-plasticisme dans son article *L'art réaliste et l'art superréaliste.*

[10] *La Nouvelle Plastique en peinture.*

[11] *Du spirituel en art et dans la peinture notamment*, 1911.

[12] En 1920 verra la première composition rigoureusement *superréaliste* (autre nom donné à la peinture néo-plastique) et Mondrian dira d'elle qu'elle « est l'expression de la réalité palpable sur le plan le plus élevé : donc l'expression d'une superréalité ».

[13] *L'expression plastique nouvelle dans la peinture*, Cahiers d'art n°7, 1926.

la sensation corporelle de celle-ci par modelé et technique. Mais inconsciemment on s'est exprimé *en plans, on a augmenté la tension de la ligne, purifié la couleur.* Ainsi, la culture de la peinture a mené cette dernière, tout doucement pendant des siècles, *à l'abolition de la forme limitée et de la représentation particulière.* »

La démarche esthétique de Mondrian tranche radicalement avec toutes les représentations du passé, qui, en définitive, faisaient toujours appel (objet, motif, symbole) à de l'extériorité. Cette démarche est une plastique pure où seuls les éléments propres de la peinture seront utilisés pour nous donner à voir la loi fondamentale, *l'harmonie*, et par là, permettre à tout un chacun d'édifier la vie concrète.

La réduction formelle a été accomplie conformément à des exigences esthétiques pures : « l'art a intériorisé la forme jusqu'à ce que la ligne courbe fut réduite à sa plus profonde et sa plus forte expression : la ligne droite. »

Les signes plastiques de cette grammaire se réduisent aux couleurs pures : les trois couleurs primaires (rouge-bleu-jaune) et les trois non-couleurs primaires (blanc-gris-noir), ainsi que par la ligne droite : verticale elle exprime le masculin et horizontale, le féminin. Leur rencontre se fait nécessairement en angle droit. Abstraction et épuration pour saisir l'essence de la peinture et rendre compte de l'harmonie : « l'art a donc trouvé les moyens d'aboutir à un équilibre exact par la création d'un seul moyen plastique fait d'oppositions totales. »

Loin d'être pauvreté picturale cet ascétisme se révèle d'une richesse incroyable. Nul besoin de se référer à des fragments de la nature, nulle nécessité de faire appel à des mythes, des allégories, des symboles ou des discours (extérieurs à la peinture) pour exprimer le monde (dans la somme indéterminée de ses multiples aspects). Grâce à cette nouvelle-plastique, on s'exclut de tout effet de remplissage (le plus souvent bien creux) pour apporter une beauté décorative qui masque ou colle à quelque discours de propagande ! Non, tous ces faux-semblants ont été évacués de la sphère de la peinture pure. Elle ne prend racine qu'en elle-même et ne fait plus appel qu'à ses propres ressources ou références. Ainsi elle peut embrasser l'univers… la réalité[14].

L'artiste peut s'exprimer de façon absolument universelle ; il parle le langage de l'absolu et traduit de façon visible la vérité de la nature, des phénomènes et du monde.

Oui, le néo-plasticisme embrasse l'univers comme nous le donne à voir *Composition avec deux lignes*, certainement l'œuvre la plus épurée de Mondrian.

Dans un losange deux lignes se croisent. La verticale se situe à gauche de l'espace et l'horizontale en bas. Leur rencontre se fait donc en bas à gauche (ou sur une carte au sud/ouest). Cette composition rhomboïdale est l'aboutissement du programme de simplification radicale mis en œuvre dans les années 20, mais c'est également une réponse à la dissidence du peintre néo-plasticien Théo van Doesburg qui avait introduit la diagonale dans ses *Contres-Compositions*.

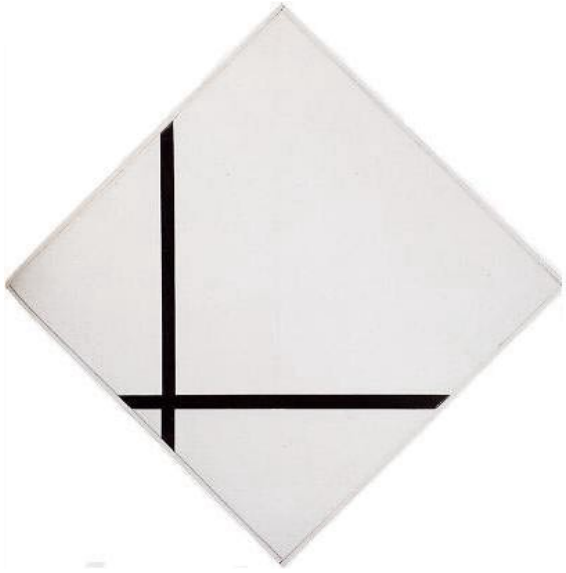
Avec ce tableau nous assistons à la « réalisation nette du rythme libre, du rythme universel, déformé et caché dans le rythme individuel de la forme. » Par des moyens d'une plastique pure nous obtenons une lecture de la rencontre universelle des opposés. Cet opus n'est pas seulement un objet concret qui représenterait, exprimerait ou dénoterait de l'équilibre (l'harmonie

[14] *L'image devenue absolue, épuration du plan, expression plastique des rapports par opposition des couleurs et des lignes pures — image indépendante des accidents de la perception fugitive, momentanée, mouvante, partielle, tronquée, inexacte et des états d'âme, émotionnel, capricieux, aliénés de l'artiste : image de la loi fondamentale.*

provenant de la rencontre des principes opposés, ici signifiée par l'angle droit), ni même un objet simplement harmonieux ; il est bien plus : il est la preuve réelle que l'on peut établir l'équilibre malgré le tragique du monde. Nous devenons témoin avec cette Composition de la rencontre de tout ce qui est masculin et de tout ce qui est féminin dans le champ libre, infini de l'espace ; la surface de la toile blanche ne se fermant pas… et s'ouvre ainsi sur toutes les perspectives possibles. L'horizon n'a plus de limites puisqu'il se délimite de toutes parts (les quatre bords, deux à deux parallèles, marquant l'horizon, l'espace du tableau se continue indéfiniment). En ce sens, cette rencontre asymétrique fait prendre corps à l'équilibre dans la matière de la toile, mais aussi en dehors de son champ : dans notre esprit, nos capacités cognitives, une fois cette syntaxe plastique assimilée, d'en poursuivre le processus… La conscientisation s'effectue par une mathématique de la beauté, géométrie visible de la loi fondamentale.

Mais nous demeurons dans l'ordre des prémisses, du premier pas vers…[15] Pour Mondrian, il revient à la conscience (de tous) de produire une vie meilleure. Or, la conscience résulte de la culture… « Lorsque, par la contemplation, dit-il, nous arrivons à la reconnaissance que l'existence de toute chose est, pour nous, définie esthétiquement par des rapports d'équivalence, cela est possible parce que la notion de cette manifestation de l'unité est déjà en germe dans notre conscience. Celle-ci est, en effet, une particularisation de la conscience universelle, qui est une. » Et plus loin dans le même article[16] il ajoute : « c'est la conscience du temps qui détermine l'expression d'art qui, à son tour, reflète la conscience du temps. Mais seule est vraiment vivante, dans le temps présent, telle forme d'art qui réalise l'expression de la conscience actuelle — ou future. » Par ses œuvres néo-plastiques Mondrian entend enrichir la culture et, par voie de conséquences, la conscience des hommes. La loi fondamentale des rapports, l'équilibre, rendue visible permettra de se libérer des rets du tragique… et d'atteindre à une vie heureuse, sereine, épanouie, créatrice que d'autres voies culturelles réaliseront pleinement.

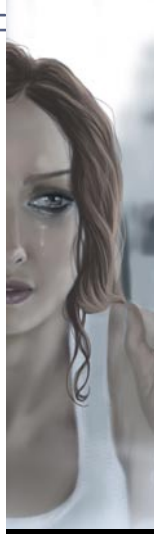
Par sa nature universelle, la nouvelle plastique se manifestera comme peinture, sculpture, architecture, musique, (quand les moyens d'expression en seront trouvés) et créera, dans l'avenir, une société plus équilibrée où la matière et l'esprit seront en équivalence[17].



[15] N'oublions pas que pour Piet Mondrian si l'œuvre d'art est le point de départ de *la vie concrète*, ce seront la philosophie, les sciences, les techniques qui la réaliseront pleinement.
[16] *La Nouvelle Plastique dans la peinture.*
[17] *L'expression nouvelle dans la peinture*, Cahiers d'art n°7, 1926.

Forget me not

Texte : Menolly
Illustration : Magali Villeneuve



Marie-Angélique De Croqueplume, Baronne de Castelfiel reçoit Menolly..

Quelque part au sud-ouest de Chartres, la Baronne décida de recevoir Menolly. Selon ses propres termes, mêlant l'utile au désagréable, l'effroyable épouse de l'éditeur des Univers avait « invité » notre charmante auteure à venir assister à une course de lévriers. Cela faisait plus d'une heure que Menolly faisait le pied de grue au lieu convenu lorsqu'elle vit surgir au milieu de la foule des badauds, propriétaires ou parieurs, une chaise à porteurs que promenaient deux solides gaillards. La Baronne invectivait quiconque venait à effleurer ses jupons rabattus sur ses larges cuisses en une masse dégoulinante de couleurs et de fanfreluches. Sous une ombrelle au décorum tout aussi douteux, elle semblait chercher des yeux un endroit arboré et bien placé pour assister à la course à laquelle elle avait inscrit ses deux lévriers. D'un geste de la main condescendant, l'aristocrate indiqua à Menolly d'emboîter le pas de son étrange cortège. S'en suivit un manège des plus exaspérants, tant la Baronne n'arrivait pas à se décider, indiquant sans cesse une nouvelle direction à suivre. Menolly jetait un regard compatissant aux deux pauvres porteurs qui, non contents d'avoir à charrier la masse énorme de la Baronne, se voyaient traités avec le plus grand des mépris. Il fut enfin convenu qu'on s'installerait à l'ombre d'un châtaignier, « un peu mais pas trop » en retrait du parcours. Bien sûr, aucun siège dépliant n'avait été amené pour notre auteure, qui fut invitée à s'asseoir à même le sol… En l'occurrence cela ne la dérangeait en rien, la proximité seule de la Baronne était un supplice pour les sens tant les vêtements de celle-ci étaient criards et encombrants et son parfum entêtant…

— Ah ma chère ! commença la Baronne, vous ne pouvez savoir à quel point mon emploi du temps s'est alourdit depuis l'alitement de mon mari… Je n'ai pas même eu le temps de jeter les yeux sur votre *curriculum vitae*… Mais je l'ai emmené avec moi… Jules ? Ma serviette s'il vous plait ! Exigea-t-elle ensuite en se tournant vers l'un des gaillards qui sortit de son sac à dos, un magnifique porte-documents plein fleur.

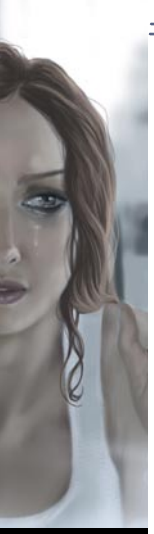
A cet instant précis, Menolly se demandait bien pourquoi elle avait été invitée alors que la personne censée la recevoir ne savait pas même de quoi elle parlait… Mais d'une nature douce et agréable, elle laissa la Baronne continuer…

— Soit. Trente-deux ans, un mari, des chats, des chevaux… Tout cela est bien ordinaire, en effet… Par contre, il semblerait que vous ayez eu une carrière professionnelle beaucoup moins banale, d'abord agronome, puis informaticienne… Ah ! Les jeunes femmes de maintenant ne savent décidément pas quelle est leur place dans notre monde… Agronome, informaticienne ! Quand avez-vous le temps de paraître en femme du monde, de faire honneur à votre mari ?

Menolly bailla pour répondre, mais cette pipelette de Baronne ne lui en laissa pas le temps et enchaîna sur un ton faussement chagrin…

— Ne me répondez pas, je comprends… Mais je suis toujours triste de voir des siècles de traditions précipités dans l'oubli par des oies blanches qui pensent briller par leur intelligence…

Loin d'entrer dans le jeu de la Baronne, notre auteure respira à fond et se contenta de lui lancer un étrange sourire. Mais Marie-Angélique ne s'en rendit pas compte, car elle tentait d'apercevoir ses deux chiens qui, en compagnie de son dresseur personnel, s'en allaient prendre place sur la



Menolly

Forget me not

ligne de départ.

— Reprenons donc à présent… J'aimerais que cette tâche ne me prive pas plus longtemps de mes loisirs… Vous vous êtes ensuite totalement investie dans ce qui constitue votre passion et par quoi se décline votre talent : l'écriture et l'édition…Hum, goûts, talents… Permettez-moi d'en douter… Quand il s'agit de lire, vous dites vous-même dévorer tout ce qui vous tombe sous la main, bien que votre choix portât de façon prépondérante sur le Fantastique, la Science-Fiction et la Fantasy, c'est aussi dans ces genres que vous sévissez la plume à la main, essentiellement des nouvelles, ainsi que des pièces de théâtre. Inutile de parler de votre roman en cours… que vous n'écrivez qu'un mois par an ! Et que vois-je ? Correctrice, maquettiste et anthologiste chez *Parchemins et Traverses* et *5ème Saison*, membre fondatrice de l'association *Ecriture et Partage* et tout récemment, vous êtes devenue co-éditrice de *CeZaMe*…

Menolly n'écoutait plus depuis longtemps, elle se savait en passe de perdre son temps et préférait admirer l'air fier des propriétaires de lévriers plus beaux et élégants les uns que les autres.

— Je suppose que votre ligne d'édition s'oriente vers ce que vous nommez l'Imaginaire ? Hum… Permettez-moi, ma chère, de vous donner un conseil… D'ailleurs, je ne cesse de le répéter à mon mari… Laissez tomber les romans et recueils de nouvelles, même sur format électronique… Plus personne ne lit de nos jours, le monde tombe dans la décadence la plus profonde… Et reconvertissez-vous dans la Jet Set ! Voilà un domaine porteur ! Et à défaut de ne jamais prétendre à une certaine classe, vous ne resterez plus longtemps innocente sur la manière dont les femmes doivent se comporter… et s'habiller… Voyez votre accoutrement ! s'enflamma la Baronne en se levant de sa chaise à porteurs.

Menolly réagit à son interjection et posa son regard sur son jean et son pull-over (piqué à son mari), se demandant bien comment la conversation avait pu en venir là… Elle s'était totalement absorbée dans la contemplation rêveuse de ces animaux puissants concourant de vitesse et d'adresse dans ce type de course qu'on nomme poursuite au leurre. Les chiens en couples traversaient un parcours d'obstacles, suivant de près un leurre filant sur une balustrade grâce à un système motorisé … Et la Baronne, faisant virevolter ses jupons, se rapprochait dangereusement de la limite du terrain. Menolly s'en amusa et omit bien généreusement de le lui faire remarquer, espérant que sa robe se macule de boue au passage des chiens. Hélas ! la Baronne revint sur ses pas et lâcha un soupir exaspéré.

— Ah ! Mais j'ai raté le départ de mes petits chéris !

Oubliant totalement son invitée, elle reporta elle aussi toute son attention sur la course…

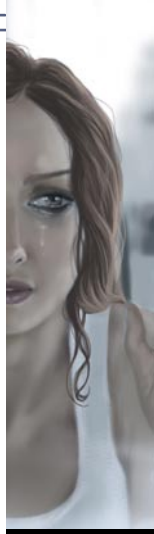
— Ce sont des Whippets de très bonne lignée. Je suis bien certaine qu'ils vont gagner…

Mais au même moment, *Hardi Coureur du Bois de Boulogne* se prit la patte dans un obstacle et perdit de précieuses secondes. Puis ce fut au tour de *Prince Pattes Folles* de faire un écart pénalisant, perdant de ce fait tout espoir de sortir vainqueur.

Rouge de rage, la Baronne s'enflamma et, oubliant les bonnes manières qu'elle prêchait si abondamment à notre auteure, elle se lança dans une série de jurons que la décence nous interdit de relater ici.

— Je vais faire piquer ces horribles bâtards ! Jules, apportez-moi ma badine, je vais de ce pas commencer à les corriger pour me défouler… Coléra-t-elle ensuite quand le dresseur lui amena les lévriers à l'issue de la course.

En amoureuse des bêtes, Menolly s'insurgea aussitôt et lorsque la Baronne se dressa devant



les pauvres chiens avec sa cravache, elle la lui arracha des mains et la jeta au loin…

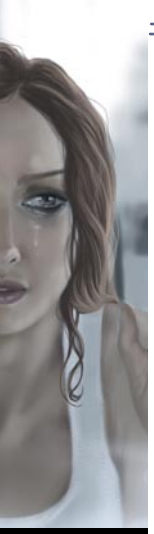
— Comment osez-vous ! vociféra la Baronne devenant de plus en plus rouge.

Et avec tout l'aplomb qui sied aux grandes dames, elle tourna le dos à notre auteure et s'en fut ramasser l'objet sur le terrain de poursuite. Mais cette fois, elle eut bien moins de chance… Lancés dans une course frénétique, les nouveaux lévriers concourant l'éclaboussèrent et confondant son jupon avec le leurre, objet de leur chasse, firent basculer la Baronne, cul par-dessus tête…

Ce qu'il advînt de ses cotillons, mieux vaut ne pas en parler. Menolly s'arrangea pour ne pas regarder et après s'être assurée auprès du dresseur que les chiens de la Baronne ne risquaient plus rien, elle s'en retourna, désireuse de retrouver son foyer où bêtes de tous poils et belles muses l'attendaient sûrement avec impatience…

Elie Darco & Cyril Carau

http://nouvellesdemenolly.org/
http://www.cezame-editions.org/



Forget me not

Menolly

Et moi, je vis dans ma maison sans balcon, sans toiture
Où y a même pas d'abeilles sur les pots de confiture
Y a même pas d'oiseaux, même pas la nature
C'est même pas une maison…
Francis Cabrel

Il y avait une chance sur un million que cela se produise. Peut-être même moins.

Il avait fallu que la bestiole toute dorée déjoue les systèmes de surveillance de la Cité. Pour cela, elle avait suivi tout bêtement les rues, se mêlant au flot des passants, sans se faire remarquer. Ensuite, elle avait profité de la demi-heure d'aération obligatoire du studio 267F pour se faufiler par la fenêtre. Inexplicablement, nulle alarme ne s'était déclenchée à son passage. Heureusement pour elle, sinon c'était la désintégration sans sommation.

Le temps de faire un petit tour dans ce cube de plastique, elle avait décidé que cela ne lui plaisait pas et avait cherché la sortie la plus proche. Mais la demi-heure s'était entre temps écoulée et la fenêtre, refermée. Elle était coincée et se cogna la tête une bonne dizaine de fois contre le carreau immaculé avant de comprendre qu'un obstacle invisible se dressait entre elle et la liberté. Même alors, elle ne renonça pas, s'entêtant à tester le plexiglas du bout des pattes, cherchant la moindre faille et bourdonnant de frustration.

C'est ce bruit insolite qui attira l'attention de l'occupante du 267F.

Elle vit un insecte en vadrouille sur son carreau et elle cria. Hurla, même, et avec une telle conviction que la bestiole, croyant sa dernière heure venue, se jeta à plat ventre sur le rebord de la fenêtre. La femme glapissait toujours, fixant l'intruse de ses yeux exorbités.

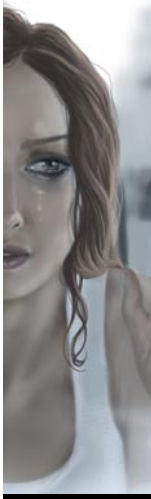
Elle avait quelques excuses. C'était une Citadine Pure Souche et c'était la première fois de sa vie qu'elle voyait un insecte. Chez elle, qui plus est. Pour couronner le tout, n'ayant jamais été une passionnée de sciences naturelles, elle crut que c'était une guêpe.

Quand elle fut fatiguée de crier, elle remarqua que l'insecte n'avait pas bougé et sa frayeur retomba quelque peu. Elle osa même un pas timide vers la fenêtre.

L'abeille, encore étourdie par le bruit, se remit sur ses pattes et glissa un œil vers la femme qui se pétrifia derechef en l'observant avec méfiance – mais en silence. L'abeille essaya de communiquer.

Bonjour, bourdonna-t-elle gentiment. Et elle étendit les ailes dans le geste universel qui signifiait : *je viens en paix*.

La femme saisit le premier objet contondant qui lui tomba sous la main – l'abeille ne put voir ce que c'était, mais c'était pointu et ça sentait mauvais – et le brandit devant elle en fonçant droit vers l'insecte. Au temps pour le geste universel. L'abeille recula jusqu'à se retrouver le dos collé à la vitre. Elle se crut perdue, se cacha les yeux derrière deux paires de pattes en attendant le coup fatidique et s'apprêta à remettre sa petite âme au dieu des



butineurs.

Rien ne se produisant, l'abeille rouvrit un œil entre deux pattes. Elle vit une chaussure en gros plan, et derrière elle, deux grands yeux bleus écarquillés surmontant une petite bouche tremblante. Pendant une bonne minute, aucune des forces en présence n'osa la moindre manœuvre de peur de rompre ce fragile équilibre.

La première, la femme abaissa lentement son arme. L'abeille se détendit quelque peu et se risqua à se remettre à six pattes. Très lentement.

Un silence inconfortable s'ensuivit, que la femme brisa en ouvrant la bouche :

— Tu vas me piquer ?

Sa voix était rauque, comme si elle ne s'en était pas servie depuis longtemps, et apeurée. L'abeille, surprise, bourdonna sur un ton apaisant en secouant la tête.

Non, non, non.

Fronçant les sourcils, la femme reprit avec plus d'assurance :

— Je croyais que les guêpes piquaient sans raison.

L'abeille faillit bondir d'indignation mais se retint à temps. Une guêpe ! La comparer, elle, la douce travailleuse, dont le corps était couvert d'une exquise fourrure dorée, à ces saletés imberbes et engoncées dans leur affreux costume de bagnard !

Je ne suis pas une guêpe !

La femme parut saisir la nuance de reproche contenue dans le bourdonnement.

— Oh, pardon ! Je croyais vraiment que tu en étais une. Mais alors, qu'es-tu donc ?

Je suis une abeille ! Une abeille !

Cette fois-ci le message ne passa pas. L'abeille se creusa la tête. Comment se faire comprendre ? Elle tendit une patte arrière pour lui montrer la pelote de pollen, mêlée à quelques graines minuscules, qu'elle transportait. La femme l'examina attentivement, mais son expression montrait qu'elle n'avait aucune idée de ce que c'était. L'abeille se mit alors à voleter tout doucement, faisant mine de butiner le cœur d'une fleur invisible. Toujours sans succès.

Peut-être aller dénicher un pot de miel et se mettre dessus ? L'abeille prit son envol et alla explorer les murs, cherchant l'inévitable placard qui contiendrait le non moins inévitable flacon de sa production. La femme la suivit, ouvrant les portes au fur et à mesure. Quand elle eut fini le tour du studio de plastique, l'abeille crut rêver. Pas le moindre pot de miel. Pas de confiture, ni de beurre, ni de jambon. Pas de sucre. Pas de *nourriture*.

Que manges-tu ?

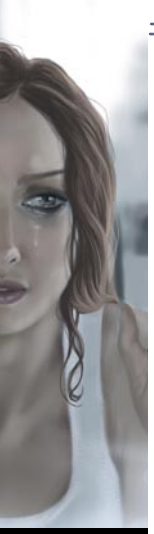
La femme haussa un sourcil en voyant l'abeille faire claquer ses mandibules en rythme.

— Tu as faim ?

Elle rouvrit un placard et en sortit tout un assortiment de boîtes. Dans les boîtes, il y avait des pilules de toutes les couleurs.

— Les bleues, ce sont les glucides, les rouges, les protéines. Les lipides sont jaunes, les vitamines vertes… Je ne sais pas ce qui te conviendrait le mieux.

L'abeille était effondrée. De désespoir, elle se prit la tête à deux pattes et se tira sauvagement les antennes. Il y avait peu de chance pour qu'il y ait des pilules de miel dans le lot. Pour la communication et l'identification, c'était fichu. Mais quel univers pourri ! Elle n'aurait souhaité à personne, pas même à la pire des guêpes, de se retrouver là-dedans.



En traînant de l'aile, elle retourna se poster à la fenêtre, essayant à nouveau de sortir, en vain. La femme, qui l'avait suivie sans comprendre les raisons de ce soudain découragement la regardait se cogner à la vitre :

— Arrête, tu vas t'assommer. Arrête !

L'abeille continuait à bourdonner sans répit. Oubliant sa peur des piqûres, la femme la prit dans sa main :

— Tu ne peux pas sortir, pas maintenant. Il faut attendre demain que la fenêtre s'ouvre pour la demi-heure légale d'aération.

La demi-heure légale… Mille nids de frelons, elle ne respire qu'une demi-heure par jour !

Cela lui collait le bourdon. À la pensée d'avoir à passer encore près de vingt-trois heures dans ce trou de plastique, elle frémit et songea avec nostalgie à ses champs de fleurs et à ses collègues de travail. Plus jamais elle ne se plaindrait des heures supplémentaires, si elle retournait à la ruche, plus jamais.

La femme la caressa légèrement du bout du doigt, s'émerveillant de la douceur de son manteau de fourrure. L'abeille se laissait faire, morose, apathique. Elle n'avait qu'une envie : se trouver une alvéole et s'y blottir pour pleurer tout son soûl.

Mais la femme, finalement toute heureuse d'avoir de la compagnie, ne l'entendait pas de cette oreille. Elle vivait seule, comprit rapidement l'abeille, n'avait pas de visite, ne sortait pas. Elle travaillait chez elle, ne voyait jamais personne et ne parlait jamais non plus. Elle avait des années de silence à rattraper. À la fin de la soirée, l'abeille, à bout de forces, estima qu'elle avait largement comblé son retard, et même pris de l'avance pour la prochaine décennie.

Le dîner fut bref : quelques pilules pour la femme – elle s'offrit même en rougissant un petit extra sous la forme d'une pilule bariolée qui la rendit encore plus volubile, bien qu'un peu incohérente – et un peu d'eau dans le lavabo pour l'abeille (il n'y avait pas d'évier, forcément). L'abeille aurait tout donné pour un peu de confiture de mûre – sa préférée. Et pour son hôtesse, un repas avec de vrais plats qu'elle aurait mangés en mastiquant et qui lui aurait fermé la bouche pendant au moins quelques minutes.

Non, vraiment, quel univers lamentable !

Ce qui terrifia le plus l'abeille, dans tout ça, ce fut de réaliser que la femme n'était jamais sortie de sa Cité. Jamais elle n'avait vu d'herbe et encore moins de fleurs ou d'arbres. L'abeille essaya de lui expliquer ce que c'était, de lui décrire les champs de fleurs sauvages et le miel fort et ambré qu'elle en tirait, mais la femme ne comprit pas. C'était, nous l'avons déjà dit plus haut, une Citadine Pure Souche. Et si les abeilles, question fleurs et miel, en connaissent un rayon, les CPS n'en ont, il faut bien l'avouer, rien à cirer. L'abeille finit par s'avouer vaincue et baisser les pattes.

Quand ce fut l'heure de se coucher, la femme lui prépara un lit dans la chaussure qu'elle avait failli utiliser comme matraque quelques heures auparavant. La bestiole s'allongea avec gratitude. Plus que quinze heures avant sa libération, et elle comptait en passer le plus possible à dormir et rêver – si possible.

Elle rêva, effectivement. De fleurs en plastiques et de chaussures volantes. Pas une

très bonne nuit. Quand la femme se réveilla, le lendemain matin, l'abeille était assise dans la chaussure, les pattes croisées, et des cernes sous les yeux. Complètement déprimée. En plus, elle avait la dalle. Mais bien évidemment, il n'y avait toujours rien d'autre à manger dans cette satanée tour de plastique que ces satanées pilules.

Le temps s'écoulait lentement. Au fur et à mesure que l'heure de l'ouverture des fenêtres approchait, la femme devenait plus triste et plus pâle, au contraire de l'abeille qui ne pouvait s'empêcher de faire vrombir ses ailes d'excitation.

— Tu feras bien attention à prendre exactement le même chemin qu'à l'aller, lui dit la femme.

L'abeille acquiesça docilement. Ce n'était que la cinquième fois qu'elle entendait ce conseil.

— Tu n'auras pas de problème pour sortir d'ici. Mais surtout, n'essaye pas à nouveau de rentrer, tu serais tuée sur le champ. Tu as eu beaucoup de chance, hier, tu sais.

L'abeille frissonna et la femme la caressa pour la calmer.

— Chut, chut…

Un cliquetis, et la vitre s'effaça silencieusement dans le mur. Un petit vent frais et pollué s'aventura dans la pièce pour en chasser les odeurs de pilules. L'abeille étendit ses ailes et contempla une dernière fois la femme aux yeux bleus qui l'avait accueillie chez elle.

Adieu. Je ne t'oublierai pas. Toi aussi, pense à moi de temps en temps.

La femme essuya ses joues humides d'un revers de sa main libre.

— Va-t-en, maintenant.

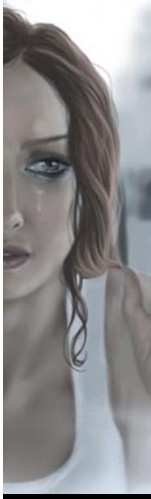
L'abeille prit appui sur son doigt pour s'envoler et la femme regarda le petit point doré s'éloigner du 267F en zigzagant. Sa main, sans abeille dedans, lui parut laide et lourde.

Le cœur gros, elle ramassa sa chaussure, la berça un moment en l'arrosant de ses larmes, puis la rangea à côté de sa jumelle et l'oublia là.

Quelques semaines plus tard, les graines que l'abeille y avait déposées avant son départ l'avait transformée en un bouquet de fleurs assorti à ses yeux.

Des myosotis. *Ne-m'oubliez-pas.*

▪▪▪



Texte et illustration : Cyril Carau

l&co

Cyril Carau

à Elodie, pour son sourire...

Le Divin Eeru, Créateur d'univers, Etre Suprême d'une infinité de mondes, Source de vie et Lumière Sacrée, avait bien des soucis. Depuis quelques temps, quoiqu'Eternel, les problèmes s'accumulaient à une vitesse folle ; Sa Divinité ne savait plus où donner de la tête ! Pour un Être nanti du don d'ubiquité et de l'omniprésence, ça la foutait mal ! Sûr que ses potes Illuvatar, Zeus ou même Jéhovah devaient se payer sa poire en douce ! Il fallait impérativement remédier à ces tracas, nom de Soi-Même ! Et ainsi, en farfouillant dans des tiroirs célestes où Il rangeait diverses paperasses et courriers, Il tomba sur un prospectus : *« Vos créatures respectent avec une modération grandissante Vos Divins Edits ? Vos représentants se laissent corrompre par la paresse et les facilités ? Vous avez l'impression d'être au four et au moulin… et que rien n'avance ? D'être de moins en moins pris au sérieux ? Tourné en bourrique dans Votre dos ? Alors faites appel à nos services ! INFERNO & CO résoudra pour vous toutes contrariétés, les mettant au pas, y compris les lourdeurs administratives. Efficacité, rapidité, sévérité… satisfait ou remboursé ! »* Et en dessous on pouvait lire l'adresse suivante : *« l&co, Bât. les Abîmes, 666 avenue des Horreurs, Dimension Noire. »*

Son regard miroitant des galaxies qu'Il avait créées ce matin même, Eeru prononça d'une voix fort peu impénétrable : « Laisser un tiers gérer les questions de maintenance morale, et se taper tous les problèmes de Bien, de Mal, de Châtiment, de Rédemption, de Grâce… Eh ! eh ! eh ! pourquoi pas ? »

▪▪▪

Asthaddes, le directeur d'l&co, portait, en cet après-midi crépitant, son costume le plus hideux de Démon Majeur, à base de chair de vierges sacrifiées et aussi de rognons de taureaux (mais ça c'était pour une autre signification). Il déambulait comme une âme en peine (ou tout comme s'il en avait eu une) en son bureau, sa longue queue glissant le long du parquet en bois stratifié rouge sang. Parfois il jetait un de ses trois yeux vers le miroir central pour s'assurer de son port tout à la fois auguste et démoniaque, jetait un autre vers l'horloge digitale dernier cri (ou presque ; il soupçonnait de s'être un peu fait entuber par le commercial, mais ça, jamais il ne l'avouerait), et ne savait que faire de son troisième œil qui restait bien en place d'ailleurs, sur son front cornu ! Visiblement le Divin Eeru ne s'astreignait pas à jouer de ponctualité. Qu'importe ! Avoir un client pareil, mazette ! Cela sauverait l'entreprise du naufrage. Car, avouons-le tout bas, ces derniers temps, surtout depuis la rentrée, cela n'allait pas bien fort pour l&co ! Entre la concurrence, les fournisseurs de plus en plus onéreux et les charges patronales, impôts divers et assurances multiples, sans même parler de l'obligation

d'affacturer les travaux à paiement retardé, d'où des frais supplémentaires… il ne s'en sortait plus !!!!! Asthaddes misait gros sur ce coup, aussi pas de droit à l'erreur !

Sublime ! L'arrivée d'Eeru dans les locaux d'I&co ne pouvait relever d'aucun autre qualificatif. Asthaddes lui-même, pourtant habitué aux grandes pompes des Dieux, Démons et autres Glorifissances (pas moins d'un 56 fillette !), en fut impressionné jusqu'au bout de ses griffes. Cela dit, l'esprit mercantile lui revint aussitôt… et, d'un œil scrutateur, Asthaddes évalua le Bonhomme, d'étoiles et de clarté vêtu ; c'était un parfait pigeon. Non sans une fourberie atavique, le directeur d'I&co se frotta les mains, avant d'entamer une courbette en direction d'Eeru. Décidément les Nouveaux Dieux conjuguaient l'évidence de la richesse au faste de la naïveté !

— Ô Divinissime Eeru, Lumière à la beauté sans égale, Clairvoyance des éons, Souverain d'entre les Souverains, susurra Asthaddes de ce ton onctueux et pétri d'obséquiosité que son grand-oncle Belzébuth lui avait appris durant ses années d'apprentissage de séduction diabolique, soyez le bienvenu en cet antre des tourments et à la compétence toute satanique.

Le Démon s'inclina derechef, tout en appréciant de son triple regard l'effet escompté. La flatterie, rien de mieux pour enchaîner à soi l'appétit des parvenus. Ils ont un tel besoin de reconnaissance, les blaireaux ! Oui, malgré son côté sympathique (sic), Asthaddes était un démon pur jus qui dégoulinait la malice et la mauvaise foi ! Sans perdre une minute - *car le temps c'est de l'argent* - il proposa un tour du propriétaire pour montrer à Eeru toute l'étendue des prestations et services qui avaient fait la renommée de la Maison I&co.

— Tout d'abord notre atelier du Jugement, dit Asthaddes après avoir conduit le Dieu dans un atelier de confection où diablotins, farfadets, lutins et autres kobolds travaillaient sous la vigilance sévère d'un Sphinx contremaître, dans un capharnaüm effervescent où s'empilaient machines, outils, matières premières d'outre-mondes et d'ailleurs, plans de travail et nuées sulfuriques (pour le *decorum*). Voyez cette balance, l'harmonie de ses formes, cette symétrie impeccable (Asthaddes parlait de l'instrument qu'il désignait du doigt avec un bagout tel qu'on eut cru se trouver devant la manifestation mécanique de Rhadamanthe lui-même). Elle a une capacité de mille âmes par seconde. En chacune des créatures dotées du libre-arbitre, elle pèse du Bien et du Mal relatif au vécu moral. De plus son fonctionnement est d'une grande simplicité : il suffit de régler les paramètres en fonction de vos Edits. Le tri s'effectue alors de lui-même ; tel pécheur sera orienté vers telle durée dans l'Enfer qui correspond au mieux à son Châtiment. Tel autre n'aura qu'une peine de quelques siècles au purgatoire. Et les Elus, hélas ! fort rares, soupira Asthaddes, seront amenés directement au Paradis.

— Impressionnant, très impressionnant, constatait le Divin Eeru devant cette balance achetée deux heures plus tôt par un stryge ambitieux dans quelque marché aux puces putride, et qu'il venait d'enluminer à la va-vite d'or et d'opale.

— Oui, confirma Asthaddes, et quel gain de temps ! Une fois la balance ajustée de façon idoine, elle s'occupe comme qui dirait de tout.

— Et son pourcentage d'erreur ? demanda Eeru

— Quasi nul, s'exclama Asthaddes, d'un ton où perçait presque de la commisération (d'ailleurs Eeru, devant la performance d'Asthaddes, eut l'impression d'avoir commis un impair, pire… une faute de savoir-vivre !). « Un sur un milliard de jugements, même moins »,

daigna répondre le Démon, en mentant sans vergogne ; si l'on devait se fier à cette babiole, un Attila ou un Néron se retrouverait en moins de deux en train de jouer de la lyre sur quelque nuage céleste, les mains encore dégoulinantes du sang de ses victimes.

« Mais continuons, proposa Asthaddes en indiquant un couloir immense parsemé, à sa droite et à sa gauche, de nombreuses portes toutes fermées où l'on pouvait lire sur chacune un nom. Adaptabilité, inventivité, services sur mesure, voici nos maîtres mots, poursuivit Asthaddes en ouvrant la première porte. Tout d'abord, ô Divin Eeru, soucieux des traditions, je vais vous montrer l'Enfer classique. Très apprécié de nombreux Dieux. Attention, ne pénétrez pas plus avant, dit-il, toujours aussi obséquieux, la chaleur et surtout l'odeur de soufre pourraient vous incommoder, sans même parler des hurlements des damnés ! Heureusement nous n'embauchons que des ouvriers-démons malentendants ou particulièrement sadiques, sinon même avec des casques protecteurs, la répétition perpétuelle des cris entraîne à la longue des maux somatiques nuisibles à l'efficacité de l'employé !

— Sage précaution, approuva Eeru tout en ouvrant grand Son regard céleste sur le paysage devant Lui.

Sage, on pouvait le dire ; Asthaddes les faisait passer pour des travailleurs sociaux, dégrevant d'autant sur les charges sociales, tout en respectant les quotas gouvernementaux !

L'horreur, l'épouvante, les affres infinies régnaient sur toute chose, incrustés à même la chair visible. A l'ombre de la Grande Ombre (en fait un Asmodeus bien fatigué), projetés dans la sphère des siècles, les âmes chutaient de la faute aux ténèbres (une sorte de puits assez douteux !), d'asservissement continu, d'éclosion sordide (des tas de cafards y avaient fait leurs nids ; il faut dire qu'après l'augmentation du SMIC - le Salaire Monstrueux Inter Cabalistes -, Asthaddes n'avait pu qu'embaucher à mi-temps la femme de ménage… euh ! la technicienne de surfaces ! et l'hygiène dans les six mille six cent soixante six cercles de cet enfer laissait un peu à désirer par endroits !).

En ce lieu résonnaient tous les cris… qui se fondaient en une espèce de dégueulis sonore ayant dans les entrailles la malédiction des vaincus ! C'était l'encyclopédie du malheur, expliquait Asthaddes à un Eeru éberlué, la tragédie funeste où le génie du mal s'épanouissait non dans l'originalité ou le renouveau, mais dans le même coup de pinceau sur cette tapisserie sans fond ! (Autant pour les économies, se garda bien de préciser le directeur d'I&co). Les ruisseaux de larmes se mêlaient aux flaques de tristesse… et l'on reconnaissait les damnés dans le saignement de la fresque.

C'était une vision d'apocalypse, saisissante ! ne se privait-il pas de préciser, un rien solennel. En fait Asthaddes l'avait eue en solde au magasin Enferfouille l'année précédente à la ZI (Zone Infernale) du Val sans Espoir, mais le résultat y était ! Il laissa Eeru apprécier le spectacle ; mais pas trop… le Dieu pourrait flairer l'arnaque, après tout !

— Passons à la salle suivante, dit-il en emboîtant le pas à Eeru.

Asthaddes ouvrit la porte sur une salle blanche ou plutôt vide, absolument vide, une salle rongée par l'absence et pleine d'un rien si obsédant qu'il en devenait douloureux pour le regard ! Une pièce faite également de silence, comme si le moindre bruit était bu par cette indigence. Le Démon s'exclama, toussa à plusieurs reprises, faillit perdre pied. Asthaddes s'attendait à voir des tourbillons d'horreur, des couleurs d'immondices, des scarifications

hurlantes, toute une armature de souffrances en plein travail… or, là, rien ! Nada ! Que dalle ! Pas même l'esquisse d'un paysage infernal ! Pas même un début de chantier, avec un ou deux tisons, quelques chaudrons bouillonnants, des forges, des tables remplies de hachoirs, de scalpels… merde ! au moins un surin, un canif quoi ! une lime à ongle ? Non ! Quelle misère ! Ces faignasses d'ouvriers n'avaient même pas commencé les travaux. *Houlà, pas le droit à l'erreur !* dit Asthaddes en son for intérieur, va falloir que mes cervelles… (Nda : oui, il en a trois, comme pour ses yeux, d'ailleurs dans son anatomie, beaucoup de choses vont par trois ! Comment ? Est-ce qu'il a trois… ?… Euh ! oui, aussi ! Mais ne nous éloignons pas du sujet, s'il vous plait.) Donc, Asthaddes pensait : *va falloir que mes cervelles échafaudent au plus vite une réponse qui tienne la route ou c'est la catastrophe !!!!*

Ce fut alors qu'Eeru, bien involontairement, l'inspira avec la remarque suivante :

— On dirait des limbes, les nuages en moins !

— En effet, Sublimissime Eeru, notre designer en chef Méphilipstarkféles, improvisait Asthaddes, aime bien nous surprendre dans ses créations et autres déclinaisons infernales. Ainsi imaginez quels tourments épouvantables vivent les âmes damnées en cette mer de néant ! Là, plus rien, sinon le poème réitéré de l'ineffable : se savoir soi-même insignifiant ! Se sentir prisonnier d'une dissolution qui ne trouve aucune fin : ne plus voir, ne plus entendre, ne plus toucher, palper, sentir, goûter, s'exaltait Asthaddes à l'évocation de ses propres mots, oui Ô Eeru, être moins qu'un ciron, moins qu'un atome ; être un rien dans le Rien ! Un écoulement précipité dans le vertige de la nullité. Châtiment exquis à l'encontre d'égocentriques sybarites et autres pécheurs de la chair. J'en ai presque la chair de poule !

— Moi aussi, faillit répliquer Eeru, fort impressionné par ce traitement… qui s'exclama néanmoins : Quelle inventivité, décidément !

— Vous m'ôtez les mots de la bouche, se permit Asthaddes avec sa fausse modestie légendaire ! *La vache,* ajouta-t-il en pensées : *on est passé près du désastre ! Vive moi, le Napoléon de l'embrouille ! Et puis… eh ! eh ! ce que je viens de raconter là pourrait bien se concrétiser en un enfer tout à fait convenable pour un prix des plus réduits ! Oh, je m'adore !*

Le Démon et le Dieu se rendirent dans une nouvelle salle. Cette fois-ci pas de surprise (Asthaddes en avait eues son compte !), on pouvait admirer une bien étrange déclinaison du Mal : un panorama fait d'immenses paysages exhalant bon la quiétude ; où des gens, visiblement heureux, s'activaient dans la concorde, l'amitié, l'amour… Sa Glorifissance Eeru s'en étonna quelque peu et le fit savoir au directeur d'I&co.

Evidemment, Asthaddes avait une réponse tout faite, éminemment appropriée :

— Souvent, la plus grande horreur a trouvé refuge dans la plus grande beauté : inaccessible et qui emprisonne. Chacun des tableaux, comme vous pouvez les reconnaître, est la parfaite duplication des visions de nombreux artistes-peintres qui jalonnent le temps. Raphaël, Poussin, le Lorrain, Renoir, Watteau, Boucher, Ingres notamment. Des représentations de la sérénité, du plaisir de vivre, de l'harmonie retrouvée entre l'homme et la nature, l'éclat de l'Arcadie, la sensualité festive de Cythère, l'angélisme que couronne la douceur d'une mère. Or, tout ceci est factice ou plus exactement, telles les images de pub ou de catalogues d'agences de voyages, des rêves aussi inabordables que trompeurs. En se penchant, Ô Eeru, on peut distinguer entre les interstices qui délimitent chaque tableau des visages souffreteux, des bras tendus tout à la fois envieux et frustrés. Il s'agit des damnés. Ils

ont beau lutter, s'échiner en vain, jamais ils ne réussissent à rejoindre l'une de ces images de béatitude.

— Très astucieux et délicieusement cruel, commenta Eeru qui ajouta toutefois, quelque peu intrigué : mais… et ce paysage-ci, là, à droite, en quoi consiste son utilité, car il n'est guère gracieux et, me semble-t-il, ne peut en aucune façon générer le désir d'aller s'y installer !

Une fois de plus Asthaddes faillit tourner de l'œil (et quand on en a trois, c'est d'autant plus désagréable !)

Sûr que ce paysage ne produisait aucune envie de venir l'habiter : une tranchée cernée de toutes parts par des explosions d'obus et où des cadavres pétrissaient la terre boueuse de gémissements et de tripes, de terreur et de sang. Un crétin d'ouvrier lémure avait placé un tableau *du massacre de Verdun* par Otto Dix entre *la Vénus endormie* de Giorgione et *le Bain Turc* de Jean Auguste Ingres !

— En effet… en effet, temporisa Asthaddes… c'est là que réside toute l'astuce et l'ignominie du tourment. (Ses méninges travaillaient à toute allure ; il en avait des vapeurs, le bougre !)

« Parfois on laisse pénétrer un damné dans un des paysages, poursuivit-il sans rien laisser paraître de son embarras. Et patatras ! alors qu'il s'imagine déjà savourer un bien-être paradisiaque, on l'envoie chez Dix. Eh ! eh ! eh ! on s'attend à un palace 5 étoiles et on loge dans un bouge sordide… et le service est vraiment immonde !

— Décidément, Monsieur Asthaddes, votre ingéniosité dans l'art du châtiment ne connaît pas de bornes !

— Oh ! Sublimissime, Votre Divinité est bien bonne ; Vous savez, c'est de famille, répondit Asthaddes, étrangement philosophe… et vraiment fatigué.

Mais il en fallait plus pour le démonter. Asthaddes présenta la pièce suivante comme le chef d'œuvre d'I&co. Une sorte de termitière où les damnés se trouvaient entassés dans des cosses. Chez certains l'emprisonnement se déclinait de façon industrielle : juste des cerveaux dans des cuves… tous reliés à une sorte d'incubateur où un Malin Génie Grosnick contrôlait les pensées de tous ces misérables pécheurs et autres mécréants, dixit un Asthaddes soudain virulent, voire très orthodoxe en matière de dogmes et croyances religieux. *Ouais, cela plait toujours aux Dieux ce genre d'attitude, très porteur, très marketing !* prononçait-il en son for intérieur.

— Alors pour les uns le châtiment consiste à revivre en boucle les pires moments de leur existence, par exemple un week-end à la Motte Beuvron avec leur belle-mère qu'ils détestent cordialement. Pour d'autres, il s'agit de regarder inlassablement une série télé comme « l'amour en feu » et de devoir ensuite répondre à un questionnaire serré sur des détails anodins (et farfelus) des épisodes précédents. Evidemment, le damné échoue toujours de quelques points puisque les résultats sont truqués. D'où des recalages systématiques et une nouvelle fournée d'épisodes horripilants. Pour quelques-uns, il s'agit plutôt d'écouter bavasser en continuité de jeunes adolescentes sur leurs nouvelles chaussures, leurs coupes de cheveux, ou entendre dire combien Monsieur Jonas, le prof. de sport, était craquant !

Asthaddes s'adressait à Eeru avec des gestes amples, parfois aériens, hypnotiques… soulignant tout à la fois l'horrible et l'ingéniosité du système.

Il allait de soi que tout ceci s'avérait un immense et prodigieux pipeau, dans une sorte d'hallucination magique née de ses mots, qu'Asthaddes inventait de toutes pièces au fur et à mesure de la visite. Non mais ! au prix où revenait une heure de manipulation mentale à grande échelle par un Malin Génie Grosnick, il manquerait plus que ça pour couler l'affaire. Surtout pour une simple visite ! Les damnés en vitrine dormaient tout simplement… rêvaient peut-être ! La méchanceté atavique d'Asthaddes ne faisait en rien le poids face à ce qu'il appelait *son sens des économies* (et qui n'était rien d'autre qu'une radinerie à peine cachée).

Ainsi se déroula la journée pour le directeur d'I&co. Il s'ingénia heure après heure, salle après salle, à montrer des contrées sataniques, des lieux de désolation, des paysages sinistres et autres enfers où ruisselaient de l'indicible (plus ou moins en stuc, c'est vrai) et de la désespérance (en lino ; de loin, on ne voit pas la différence !) le tout chapeauté par une organisation dynamique, sympa et de bon aloi ! Tout cela en vue d'arracher cette foutue affaire !

▪▪▪

Et voilà, Asthaddes se retrouvait seul, dans son bureau. Fumier d'Eeru… pas facile à berner au bout du compte ! Et après ça, l'Enfer a mauvaise réputation, on nous exploite, oui ! Ce dieu de pacotille, ce blanc-bec d'à peine cinq ou six milliards d'années se l'était joué pingre au dernier degré… et mesquin ! Il avait opté pour un contrat « Silver » payable à trente jours après réception des travaux. Pas même une avance de 20 % ou 30 %… non ! Nada ! Un rat, oui ! Pas un Dieu ! Bon, Asthaddes avait réussi à fourguer le Traitement de Violence Ajoutée (TVA) à 19,6%, alors qu'Eeru, possédant ses biens immobiliers universels depuis plus de deux milliards d'années, avait droit à seulement 5,5%… c'était toujours ça d'encaissé en douce pour faire passer la pilule.

Ah ! on était loin du temps où la bonne thune sonnante et trébuchante coulait à flot. Avec des Dieux aussi prodigues qu'aux morales rigides, on ne renâclait pas à la dépense. Uniquement des contrats « Gold », réglés cash. Une fois de plus, Asthaddes devrait passer par une société d'affacturage à 18,6 % de frais — autant de perdu. Et l'URSSAF (l'Union des Recouvrements des Services Sataniques Avec Fracas) qui tombait le 15 de ce mois. Asthaddes en aurait pleuré si ses yeux multiples étaient munis de canaux lacrymaux. Il s'affaissa dans son fauteuil, la mine triste…

Ah ! parfois, l'envie de tout bazarder lui chatouillait les cornes ! S'il n'avait eu quatorze cent cinquante trois diablotins à nourrir, une épouse dispendieuse (et une kyrielle de beaux-frères aussi soûlards que féroces), ainsi qu'un crédit sur 200 000 ans pour l'achat de leur Domaine Sombre sur *Damnanii Ulass*, il enverrait tout valdinguer, oui ! et repartirait hanter quelques âmes en de chaudes chaumières ou faire les quatre cents coups comme son cousin Lucifer. Mais voilà ! Asthaddes avait toujours eu un sens aigu de la famille, de la tradition et des responsabilités… ce n'était pas un hasard si l'oncle Belzébuth lui avait confié les rênes d'I&co.

Il en avait des brûlures d'estomac, un comble pour une créature telle que lui ! Ce n'est pas une vie de Démon, ça ! S'abaisser de la sorte pour soutirer quelques liards, gagner

un marché, plaire à un parvenu de la haute qui n'arrivait même pas à gérer ses univers convenablement ! Non mais des fois, après des journées comme celle-là, Asthaddes en arrivait à se demander s'il n'était pas lui-même un damné qui s'ignorait en Enfer et se devait d'effectuer des visites guidées de lieux et contrées abyssales des plus effroyables comme s'il en était le maître, alors qu'il n'en était que le larbin, qu'une des victimes suppliantes ! Oh, la vache ! C'était des pensées à faire froid dans le dos !

Vite, Asthaddes plongea dans le dossier d'étude d'un autre client potentiel. Un certain Morgoth qui voulait du changement…

▪▪▪

Cyril Carau
I&co

L'instant de l'action

Texte : Alain le Bussy
Illustration : Annick

Marie-Angélique De Croqueplume, Baronne de Castelfiel reçoit Alain le Bussy...

La ruelle délivrait un fumet de cartons mouillés assaisonné de relent de cuisine. Alain le Bussy en scruta les ombres et s'avança. Dans l'angle d'une porte métallique éclairée d'un néon bleu, la lueur d'une cigarette rougeoyait. Le chauffeur de taxi qui l'avait déposé en ces lieux avait été formel : il s'agissait bien de l'adresse mentionnée sur la carte d'invitation que l'auteur avait reçu de la Baronne. Coincé dans ce qui semblait être un mauvais scénario, Alain remonta le col de sa veste et s'approcha de la porte pour se renseigner.

— Pardon monsieur, j'ai rendez-vous avec la Baronne Marie-Angélique de Croqueplume…

L'homme, un grand balaise à l'allure de videur de boites de nuit, lui adressa le plus morne des regards et négligea de répondre.

— J'ai reçu cette carte, vous voyez, et l'adresse indiquée correspond à cette porte…

— Mot de passe **!** le coupa le géant.

— Le mot de passe ?

« Décidément, songea Alain*, il faut vraiment que je me dépêtre de ce rôle de héros d'une série B. »* Comme pour trouver l'inspiration, il relut l'invitation et fut surpris d'y voir apparaître une drôle de phrase. Orientant le carton à la lumière du néon bleu de la porte, il se mit à sourire et déclama :

— Ma coiffeuse a un pied-bot !

Le grand balaise jeta son mégot, temporisa quelques secondes durant lesquelles il médita peut-être sur les mystères de l'univers… à moins qu'il ne se tâtât pour casser la figure de cet auteur. Il s'écarta finalement en poussant la porte pour le laisser entrer, presque à regret. Il prononça :

— Tout droit !

S'exécutant, le Bussy fit son entrée dans l'arrière-salle d'un restaurant chinois, enfumée et comme ouatinée d'odeurs de graisses brûlées. A une table de jeu, trônaient quatre hommes à l'allure peu recommandable et une femme : La Baronne, en tenue de camouflage. Celle-ci s'était attifée pour la circonstance d'un imperméable et d'un chapeau de feutre vert canard, ses lunettes gigantesques ne dissimulant que partiellement le gras de ses joues plâtrées de fond de teint. En le voyant, elle se leva et l'invita d'un geste à s'asseoir près d'elle. S'en suivit un monologue des plus épiques devant les regards agacés, impatients ou totalement avinés des autres joueurs.

— Ah monsieur le Bussy, je suis ravie de vous recevoir. Je vais faire les présentations, voici monsieur La Mouche, monsieur Jeannot l'Horrible, et ces deux messieurs qui sont frères, se nomment Colt et Flint…Bien sûr, ce sont des surnoms, gloussa-t-elle fièrement comme si elle détenait là une vérité importante, puis elle ajouta :

— Messieurs, voici l'écrivain Alain le Bussy, lui aussi a un surnom : « l'homme qui écrit plus vite que son ombre »

Mouvement de tête collégiale de la part des joueurs attablés et aussitôt la Baronne reprit ses jacasseries, tout en misant pour la nouvelle partie de poker qui s'annonçait.

— Monsieur le Bussy est un grand auteur de ces genres méprisés que sont la Science-Fiction

et la Fantasy… De tête, je puis citer quelques-unes de ses œuvres : *Quête Impériale, Chatinika, Garmalia, Yorg de l'Ile, Rork des Plaines, Hou des Machines, Tremblemer* et *DELTAS*, pour qui, il a d'ailleurs obtenu le Prix Rosny aîné en 1993. Votre dernier roman de SF sorti en 2005, s'intitule *Cercacier*, je crois ?

— Euh oui…

— Oui c'est cela, et vous vous êtes aussi essayé au polar, avec notamment *les otages de la Dent Blanche*. Il n'y a pas de doute monsieur le Bussy, vous êtes quelqu'un de très prolixe, je me demande comment vous avez trouvé le temps par ailleurs d'organiser les Conventions Françaises de SF en 2002 et 2005 et d'avoir fondé le fanzine de SF, Xunesè…

Tout en parlant, elle continuait de miser des liasses et des liasses, donnant des bouffées de chaleur à le Bussy.

— C'est une tâche ardue, j'en sais quelque chose, mon mari est toujours souffrant vous savez, il se tue littéralement à la tâche, le pauvre… Tout ceci pour faire honneur à d'obscures petits écrivaillons… mais dont vous ne faites pas partie, bien sûr ! se reprit-elle à temps. Récompensé comme vous êtes ! «Best European author» en 1995 et «Best European SF Promoter» en 2005.

Soudain, elle se pencha pour murmurer à l'oreille de l'auteur :

— Et puis vous savez, les temps sont durs… Le naufrage de mon mari nous a coûté un yacht, il nous faut bien le remplacer… Comment subventionner une revue après cela ? Mais ne vous inquiétez pas, j'ai pris les choses en main ! Ce soir, je rafle la mise !

Se faisant, la Baronne abattit ses cartes, dévoilant une pauvre paire au grand plaisir de son *challenger* qui avait une quinte.

Celui-ci empocha ses gains devant les yeux ahuris de la Baronne qui ajouta à l'attention de Alain le Bussy :

— Ah ! ceci est fort ennuyeux. Je pensais pourtant gagner facilement. Après tout, ces messieurs sont des rustres… Voulez-vous bien me rendre un service monsieur le Bussy ? Il faudra prévenir les autres auteurs de la perte des fonds pour la revue… Qu'ils s'en débrouillent, après tout ! Ils n'ont qu'à mettre la main à la poche pour sortir leur torchon… A moins qu'il ne soit possible que vous m'avanciez une petite somme ? Je suis certaine de me refaire, je…

Mais Alain le Bussy s'étant déjà enfui de la pièce, la phrase de la Baronne resta en suspens. Gentilhomme qu'il était, Alain n'allait certes pas se risquer davantage en ces lieux et en si mauvaise compagnie… Les quatre messieurs exceptés.

Elie Darco & Cyril Carau.

L'instant de l'action

Alain le Bussy

Jacqueline était là, en face de moi, à me regarder sans me voir. Et si je la voyais, c'était, sans vraiment la regarder, par habitude, cette habitude qui tue lentement les perceptions précises pour ne plus laisser place qu'aux sensations intégrées, complètes, mais vagues. Sans relief, sans profondeur. D'une certaine manière, ces sensations-là laissent moins de souvenirs, mais sont bien plus profondes que l'instant **différent** qui n'est que fugitif.

J'avais quelque chose à dire, qui tout à coup me brûlait la gorge, me faisait frémir la langue. Et je la vis ouvrir les lèvres, comme pour parler, elle aussi.

>>>

Le tourbillon s'ouvrit devant lui, au milieu du néant, dévoilant un autre néant, mais... différent. Très coloré, à faire mal aux yeux. Violent. Tel devait être le mot. Il n'avait connu que le calme absolu, au sein de l'obscurité tiède. Il s'y trouvait depuis si longtemps. Depuis la création... Il ne se souvenait pas, durant cette éternité, avoir vu les couleurs se mélanger de la sorte, se décomposer et s'allier en nuances toujours renouvelées.

Il se souvint qu'il ne se souvenait d'ailleurs pas avoir jamais perçu de couleurs...

Puis, il se rappela qu'il n'avait pas d'yeux. Pas encore, du moins...

<<<

L'instant-miracle était passé. Dépassé. Déjà. Nous étions retombés dans notre apathie. Non, pas apathie, c'est trop négatif. Notre confort, notre indifférence. Ou simplement nos petites préoccupations quotidiennes qui nous fermaient un peu trop l'un à l'autre.

Ses yeux me quittèrent pour se poser sur l'aquarium où virevoltaient les poissons multicolores. Si petits, si beaux. Qui pouvaient être sauvages et si cruels, cependant. J'ai suivi un instant le combat que se livraient deux barbus de taille équivalente. Si proches, qu'ils se lassèrent vite de ce jeu - qui n'en était pas un, sauf celui de la vie - et se ruèrent sur un guppy qui fila, fila, se perdre dans les algues.

Les barbus pensèrent à autre chose.

Moi aussi.

Normal, je suis barbu.

J'ai voulu rire de cette plaisanterie idiote, qui n'avait de sens que pour moi. Et encore, seulement en cet instant précis, qui ne reviendrait plus.

>>>

Le tourbillon s'affolait. Ses bords s'effrangeaient. Des formes naissaient au centre, s'étendaient en zones concentriques, s'élargissaient, torturées et mouvantes. Il sentit une menace. Imprécise encore, mais indéniable.

Il voulut réagir, chercha tout à coup de quelles armes il disposait si on l'attaquait. C'était une recherche tout à fait nouvelle pour lui.

Néant. Le vide. Rien qui lui permette de vraiment se défendre si on l'attaquait.

Et pourtant...

Et pourtant, il ne pouvait pas se laisser faire. Le moment était venu. Il n'y avait pas d'agressivité en lui vis-à-vis du reste de... l'univers (???), mais il devait prouver qu'il existait. C'était aussi important pour lui que pour les... autres (???). Il ne pouvait continuer à se satisfaire de rester ainsi, immobile, face au danger naissant et croissant.

<<<

Je me suis levé et j'ai traversé la pièce. Sans qu'elle m'entende ou me voie, apparemment.

Devant elle. Immobile. Silencieux. La regardant. Non, la *contemplant.* Attendant... Qu'elle m'aperçoive ? Que je me lasse d'attendre ?

Je ne savais pas vraiment ce que je faisais là, planté comme un poteau téléphonique au bord d'une route. J'avais le sentiment qu'un instant important de la soirée venait d'être atteint. Mais il n'y a pas d'instants importants dans une soirée sans histoire, sans rendez-vous, sans coup de fil à donner ou recevoir, sans même un programme TV à suivre ou changer. Nous n'avions pas la TV.

Un instant important ? Oui, j'en étais sûr. Et pas de la soirée. De notre vie.

Un moment crucial, qui ne passe qu'une fois. Celui d'une grande révélation.

>>>

Les formes se coulaient en formes nouvelles, imprécises et vaguement, si vaguement, menaçantes. Et le tourbillon se creusait toujours plus. Toujours plus profond. Le vertige. Le vertige allait l'emporter. A moins que...

A moins que...

... à moins qu'il ne se soit trop approché du tourbillon, qu'il ne soit déjà en train d'y tomber ! Il ne voulait pas, mais c'était comme une pente glissante, sans rien pour se retenir. Comme si son destin l'attendait là, au fond. Son destin ? L'inconnu le plus total ! Le piège... qui allait se refermer sur lui !

Non !

Il fallait faire quelque chose. N'importe quoi.

Non !

Il glissait toujours sur la pente raide du tourbillon diabolique. Désespérément et de plus en plus viiiite.

NON !!!

<<<

Elle m'a enfin vu. Elle m'a regardé et un sourire s'est lentement dessiné sur son visage jusque-là figé dans l'indifférence et le rêve. La rêverie indifférente. Ses yeux étaient encore loin de moi. Ils restaient accrochés à je ne sais - et ne saurai probablement jamais - quelle vision. Ils me regardaient, ou plutôt regardaient mon ombre projetée dans un univers lointain. Ils s'efforçaient de percer la brume qu'elle répandait pour suivre un spectacle inconnu.

Inconnu pour moi. Et s'il ne m'était pas interdit, il restait bien en dehors de mes capacités d'imagination.

>>>

La glissade devenait chute.

Et le tourbillon, océan.

Il crut entendre siffler le vent à ses oreilles. Et découvrit qu'il avait des oreilles. Ce souffle

suraigu lui fit connaître la douleur. Et autre chose aussi, qui grandissait et gonflait, en même temps que cet océan qui se jetait sur lui.

Sensation étrange... qui lui faisait oublier le reste... Analyser cette sensation avant d'agir.

*Avant d'agir? **Agir?** Oui, il avait désiré agir. Mais la Peur l'en avait empêché. Non, pas la vraie Peur. L'inquiétude qui naît de l'ignorance : il ne savait pas* comment *on agit ! Il se sentait paralysé par le manque de savoir et l'angoisse de l'inconnu. Tout de même la peur, d'une certaine manière. S'il pouvait s'accrocher à quoi que ce fut pour freiner sa chute, il serait sauvé. Car il venait de comprendre la Peur, de l'analyser, et sinon de la vaincre, au moins de la dominer.*

L'océan était encore loin, mais il se rapprochait à la vitesse de l'éclair. Cette chute vertigineuse. S'arrêter...

S'accrocher à n'importe quoi...

A l'instant même où il commençait à désespérer, il vit quelque chose entre les vagues déchaînées et lui. Sans vraiment savoir ce qu'il faisait, il écarta bras et jambes - il avait des bras, il avait des jambes - *et tenta de saisir le filet de secours qui se présentait.*

<<<

J'ai subitement cessé d'être une ombre pour reprendre la plénitude de mon existence. Ses yeux se sont écarquillés un bref instant. J'étais redevenu moi à ses yeux.

Elle a bougé, étendu les jambes, les a repliées, pour s'installer un peu plus confortablement dans le large fauteuil, et en me prenant la main, qu'elle a attirée vers elle et posée sur son ventre, elle m'a dit : **«Sens, c'est la première fois qu'il bouge.»**

*Une précédente version de ce texte a été publiée dans la revue **Miniature** n°23, en 1995 chez Chris Bernard Editeur.*

Epilogue...

Le Baron n'en revenait tout simplement pas…

Sorti depuis peu du service des soins intensifs de sa clinique privée, le nobliau proche de l'apoplexie tenait un conseil de guerre depuis son lit de repos, entouré d'un bataillon d'avocats aux sourires de requins, de comptables blasés et d'infirmières sous tranquillisants.

Ainsi donc, sa stupide épouse avait quasiment réussi à les ruiner par d'extravagantes dépenses, et tout cela pendant les quelques semaines d'immobilisation qui avaient suivi son malheureux accident de navigation !

Eberlué, ils suivait du regard les chiffres hallucinants correspondant à la bérézina financière que Marie-Angélique avait organisé, pillant les magasins, les artisans de luxe, les salons de beauté et surtout en écumant sans pitié les casinos de la Riviera !

Bien évidement, les multiples procès en cours du Baron ne rentraient pas en ligne de compte dans cette liste de dépenses, sans même parler de l'accident nautique récent où un iceberg ivre lui avait honteusement grillé la priorité…

Rouge de colère, Armand Hubert devait prendre désormais des décisions douloureuses, pour le bien de l'entreprise familiale et la sauvegarde du nom glorieux des Castelfiel.

Saisissant son portable, il pianota rageusement sur le clavier, maudissant au passage gaillardement son opérateur téléphonique pour sa lenteur de connexion.

Sa première mesure eut une conséquence assez étonnante sur le domaine de la principauté de Monaco où la Baronne se trouva mal dans les bras d'un croupier de casino, qu'elle écrasa sans pitié en balbutiant :

— Ruinée… Je suis ruinée… Il ose me couper les vivres… Haaaaa ! Je meurs…

Fort heureusement, les pompiers arrivèrent à temps pour lui prodiguer les premiers soins. Certes, les sauveteurs perdirent plusieurs minutes à tirer à la courte paille pour savoir qui devrait pratiquer le bouche à bouche sur la noble dame… Aux dernières nouvelles, le perdant de ce petit concours était en réanimation, mais ses jours n'étaient pas en danger.

La seconde mesure provoqua la stupeur, puis l'hilarité du staff des chroniqueurs d'OutreMonde qui se firent sèchement couper tout crédit par le Baron jusqu'à nouvel ordre, pour réduire leurs dépenses somptuaires.

Après un bref conciliabule autour de la machine à café, seule et unique dépense des chroniqueurs depuis le début, tous repartirent s'asseoir à leur poste de travail, le sourire aux lèvres.

Après tout, ils devaient préparer Univers 3 pour la fin de l'été…

A suivre dans le prochain numéro...

Thierry Santander

Crédits

OutreMonde Univers II, juin 2006 (revue trimestrielle) - *http://outremonde.info - contact@outremonde.info*
Auteurs : *Thierry Santander, Elie Darco, Sylvain Quainon, Julien «Louisandre» Burnichon, Anne Lanièce, Menolly, Cyril Carau, Alain le Bussy.*
Illustrateurs : *Nathy, Cyril Carau, Fabien Fernandez, Alain Mathiot, Magali Villeneuve et Annick.*
Rédacteur en chef : *Cyril Carau.*
Conception de la maquette : *Julien «Louisandre» Burnichon.*
Couverture : *Elie Darco & Cyril Carau.*
Relecture et corrections : *Havelock, Franck «DT» Marcadier, Elie Darco et Cyril Carau.*
Remerciements : tous *les membres d'OutreMonde, son webmaster Benjamin Relat et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.*
Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.

Le Baron est une création littéraire de Thierry Santander, la Baronne est née de l'imagination d'Elie Darco et de Cyril Carau.

OutreMonde numéro 2, juin 2006
http://outremonde.info
contact@outremonde.info